

COUVERTURE

Un kirghiz en costume traditionnel. Le Kirghizistan est un Etat de l'Asie centrale, peu connu, né de l'éclatement de l'ex-Union soviétique. Voir en page 137 notre article sur les activités des jésuites dans ce pays.

Publié par la Curie Généralice
de la Compagnie de Jésus
Borgo Santo Spirito 4
00193 Roma, Italia
Fax: 06-698-68-280
Tel. (+39) 06-698-68-289
E-mail: <infosj@sjcuria.org>

Éditeur: Giuseppe Bellucci, S.J.

Secrétariat: Marina Cioccoloni, Caterina Talloru

Conception graphique: Comosavona S.r.l.

Imprimerie: Mediagraf S.p.A., Rome

Septembre 2012

JÉSUITES

ANNUAIRE DE LA
COMPAGNIE DE JÉSUS

2013

PRÉSENTATION	<i>Giuseppe Bellucci</i>	6
--------------------	--------------------------------	---

LA CONGRÉGATION DES PROCUREURS

7

AFRIQUE EN PREMIER PLAN

11

• Joies et peines d'un continent	<i>Michael Lewis</i>	12
• Maisons de Formation		16
• Éducation		18
• Apostolat Social		20
• AJAN		22
• JRS		24
• Centres Spirituels		26
• Les paroisses		28
• Madagascar: Saint Jacques Berthieu	<i>Marc Lindeijer</i>	30
• Madagascar: Les Editions Ambozontany	<i>Bethaz-Guillaume</i>	33
• Ethiopie: Dassanech, une nouvelle mission	<i>Rodrigo Mejía</i>	35
• Égypte: Les Jésuites dans la Haute-Égypte	<i>Anthony Fenech</i>	38
• Cameroun: Collège Libermann	<i>Saturnin Tsayem</i>	40
• Malawi: Bienvenue au coeur de l'Afrique	<i>Peter Henriot</i>	42

LA COMPAGNIE DE JÉSUS ET LES RELATIONS INTERRELIGIEUSES

45

• La Compagnie de Jésus et les relations interreligieuses	<i>Giuseppe Bellucci</i>	45
■ Les Églises Orientales	<i>Milan Žust</i>	47
• Russie: Les jésuites et l'Église Orthodoxe	<i>Olvin Veigas</i>	51
• Liban: Relations entre Catholiques et Orthodoxes	<i>Thom Sicking</i>	54
■ Protestants	<i>Thomas Rausch</i>	57
• Irlande: L'École d'œcuménisme	<i>James Corkery</i>	60
• Suisse: L'Atelier Oecuménique de Théologie	<i>Alain Decorzant</i>	62
■ Juifs	<i>Jean-Pierre Sonnet</i>	65
• Italie: Le Centre Cardinal Bea	<i>Philipp G. Renczes</i>	69

■ Islamisme	<i>Christian W. Troll</i>	71
• Ignace et les Musulmans	<i>Patrick J. Ryan</i>	74
• Inde: Association des Études Islamiques	<i>Victor Edwin</i>	78
• Liban: Ensemble autour de Marie	<i>Jean Dalmais</i>	80
• Liban: Institut d'Études Islamo-Chrétiennes	<i>Aziz Hallak</i>	83
• Indonésie: Une maison commune pour tous les croyants	<i>J.B. Heru Prakosa</i>	86
■ Hindouisme	<i>Noël Sheth</i>	89
• Belgique: L'Orient en Europe	<i>Jacques Scheuer</i>	92
■ Bouddhistes et Chrétiens	<i>Aloysius Pieris</i>	95
• Bouddhisme	<i>Roy Sebastian Nellipuzhayil</i>	97
• Chine: Dialogue avec le Bouddhistes	<i>Christian Cochini</i>	99
■ Les religions africaines traditionnelles	<i>Mpay Kemboly</i>	103
■ Un Dieu avec un visage d'indien	<i>Xavier Albó</i>	107

DU MONDE DES JÉSUITES

111

• Rome: Les jésuites au Concile Vatican II	<i>Filippo Rizzi</i>	112
• Espagne: Intégration des Provinces	<i>Francisco J.R.Pérez</i>	115
• Sri Lanka: 50 ans de présence	<i>Provincia dello Sri Lanka</i>	118
• Inde: Recherche en justice sociale	<i>Walter Fernandes</i>	121
• Inde: 50 ans avec les marginalisés	<i>M.K.George</i>	124
• Indonésie: Un pont entre l'Église et les jeunes	<i>Vincentius Haryanto</i>	127
• Nepal: La mission de Tipling	<i>Jomon Jose</i>	129
• Etats-Unis: Notre Dame des choses qui durent	<i>Jerry Graham</i>	134
• Kirghizstan: Une goutte dans l'océan	<i>Damian Wojciechowski</i>	137

PAGE PHILATÉLIQUE

Étienne N. Degrez

142

PRÉSENTATION

Chers confrères et amis,

À l'approche de Noël et du nouvel an, veuillez recevoir, avec nos vœux les plus sincères, le nouvel *Annuaire 2013 de la Compagnie de Jésus*. Celui-ci s'est donné cette année un visage assez nouveau. En effet, il se concentre en grande partie sur deux thèmes: l'Afrique et les relations œcuméniques et interreligieuses de la Compagnie de Jésus.

En premier lieu *l'Afrique*: nous avons profité du fait que la Congrégation des Procureurs s'est tenue à Nairobi (Kenya) en juillet dernier, pour présenter un panorama, qui me semble assez complet, des engagements et des priorités de la Compagnie dans ce continent, un panorama qui privilégie plus les images que les longs articles, rendu possible grâce à l'étroite collaboration du P. Michael Lewis, président du JESAM, et du P. Jean-Roger Ndombi, assistant du Père Général pour l'Afrique. Je vous rappelle que l'Afrique est une des «préférences» de la Compagnie aujourd'hui, et que les africains présents à la dernière Congrégation générale ont dit: «Les délégués de l'Assistance d'Afrique à la 35^{ème} Congrégation générale ont demandé à la Compagnie de s'unir à leurs efforts pour offrir une meilleure connaissance du continent. Il est nécessaire de changer l'image négative qu'en présentent souvent les médias et promouvoir une action solidaire respectueuse».

La seconde partie est dédiée aux *Relations œcuméniques et interreligieuses* de la Compagnie de Jésus. Là encore, je voudrais rappeler que la 35^{ème} Congrégation générale dit: «Ainsi, à mesure que le monde change, le contexte de notre mission change aussi, et de nouvelles frontières nous font signe, que nous devons franchir. Nous nous engageons alors plus profondément dans ce dialogue avec les religions qui peut nous montrer l'Esprit Saint au travail à travers ce monde que Dieu aime» (CG35, d. 2, 24). Pour mieux répondre à cette demande, le Père général a nommé, en mai 2010, huit Conseillers personnels pour divers secteurs: pour le dialogue œcuménique avec les chrétiens orientaux et les protestants ; pour le dialogue interreligieux avec le judaïsme, l'islam, le bouddhisme, l'hindouisme, les religions indigènes des Amériques, les religions traditionnelles de l'Afrique. Nous avons demandé à ces experts nommés par le Père Nicolás une contribution pour *l'Annuaire 2013*, et tous ont de façon bienveillante, répondu positivement. Après chacun de ces articles, nous avons voulu insérer des expériences concrètes de dialogue provenant de partout dans le monde. Le résultat, c'est un panorama très riche et varié, certes incomplet, qui montre néanmoins l'ampleur de l'engagement et l'importance que la Compagnie de Jésus accorde aujourd'hui à ce secteur d'apostolat.

La dernière partie de *l'Annuaire* est dédiée, comme toujours, aux expériences apostoliques, certaines d'entre elles traditionnelles, d'autres typées et particulières, ainsi que certains anniversaires qui se célèbrent de part et d'autre dans la Compagnie.

En vous souhaitant de prendre plaisir à regarder ces pages, je vous renouvelle mes vœux, ainsi que ceux de toute l'équipe de rédaction, d'un Joyeux Noël et d'une année de sérénité et de paix avec la bénédiction du Seigneur.

*P. Giuseppe Bellucci S.J.
Traduction de Georges Cheung, S.J.*

LA CONGREGATION DES PROCUREURS



Le membres de la Congrégation
des Procureurs à Nairobi.

*Les «Procurateurs» sont les délégués des Provinces
ou Régions de la Compagnie de Jésus
qui ont été élus et se réunissent
avec le Père Général et ses conseillers
pour passer en revue l'état de la Compagnie
dans le monde et prendre la décision de convoquer
ou non une éventuelle Congrégation générale.
Pour la première fois, cette réunion
a eu lieu en Afrique, à Nairobi (Kenya).*



Un moment de la célébration eucharistique d'ouverture.

Il s'agit de la réunion des Procureurs, élus par les Congrégations provinciales, avec le Père Général et ses conseillers généraux. Elle a été instituée au cours de la 2^{ème} Congrégation générale (1565) qui a vu l'élection de saint François Borgia comme Général. A partir d'une demande présentée dans un décret de la Congrégation, visant à établir une période fixe pour la tenue des Congrégations générales, la Congrégation réexamina le sujet et interpréta l'article 679 des Constitutions en instituant une congrégation à laquelle participeraient tous ceux qui devaient informer le Père Général tous les trois ans, en tant que Procureurs des Provinces. La 34^{ème} Congrégation générale statua sur la tenue, tous les quatre ans, de la Congrégation des Procureurs (CG34, d.23 C2).

La Congrégation des Procureurs se tient selon les directives établies dans la *Formule de la Congrégation des Procureurs*. La première rédaction de la formule vient de la 6^{ème} Congrégation générale (1581), détachant de la formule de la Congrégation provinciale toutes les normes qui font référence à la Congrégation des Procureurs ; la formule fut rédigée par une commission et approuvée au d. 43 (*Ibid.*). La 30^{ème} Congrégation générale (1957) statua que y participeraient aussi les Procureurs des vice-provinces indépendantes (AR 13 [1956-1960] 366). La Congrégation générale est la seule instance qui peut modifier la Formule de la Congrégation des Procureurs.

La finalité de la Congrégation des Procureurs a changé avec le temps. Au début, son but principal était



Les Procureurs au travail dans l'aula de la Congrégation.

de décider de l'éventuelle convocation d'une Congrégation générale et d'en informer le P. Général. La 31^{ème} Congrégation générale (1965-66) y ajouta la discussion sur l'état et les engagements de la Compagnie universelle. Elle décréta en même temps l'alternance, tous les trois ans, entre la Congrégation des Procureurs et celle des Provinciaux nouvellement instituée (AR 14 [1961-1966] 971-972). Les prérogatives de la Congrégation des Procureurs furent augmentées par la 32^{ème} Congrégation générale (1974-75): il fut décidé que la Congrégation des Procureurs présenterait un rapport sur l'état de la Compagnie de Jésus et, si nécessaire, pourrait suspendre certains décrets des Congrégations générales précédentes jusqu'à la tenue de la prochaine Congrégation générale (AR 16 [1973-

1976] 422). La 34^{ème} Congrégation générale (1995) supprima la Congrégation des Provinciaux (tenue une seule fois à Loyola en 1990), et statua que la Congrégation des Procureurs se tiendrait tous les quatre ans, sans la nécessité de faire un rapport sur l'état de la Compagnie.

La première Congrégation des Procureurs eut lieu en 1568 et, jusqu'aux débuts du 18^{ème} siècle, les Congrégations générales et celles des Procureurs se sont tenues régulièrement. En raison de la maladie ou à cause de la peste, les Congrégations qui auraient dû avoir lieu en 1614 et 1631 furent différées, tandis que celle qui devait avoir lieu en 1664 se tint un an plus tard. Au 18^{ème} siècle, il y en eut neuf, les autres étant supprimées: l'imminence de la 15^{ème} Congrégation



Nairobi (Kenya), monument à Jomo Kenyatta, père de la nation.

générale «de neuf ans» (1706) conduisit à la suppression de celle de 1703; diverses épidémies amenèrent la suppression de celles de 1709, 1720, 1734 et 1743. La dernière avant la suppression de la Compagnie de Jésus (1773) fut celle de 1749 ; les autres furent supprimées avec l'approbation pontificale.

Après la restauration de la Compagnie de Jésus, il a fallu attendre de nombreuses années avant que la tenue des Congrégations des Procureurs retrouve une régularité (*Institutum S.I.* 2:478). Les complications politiques en Europe, plus particulièrement en Italie, empêchèrent la convocation des Congrégations de 1850, 1859, et celles entre 1868 et 1886. La 23^{ème} Congrégation générale (1883) insista de nouveau sur sa convocation et sa tenue (d. 13 n.1, *Ib.* 501), et jusqu'à la 33^{ème} Congrégation générale, seulement six congrégations furent supprimées: en 1905 en raison de la maladie du P. Général Martín, en 1918, 1941 et 1944 à cause de la guerre, en 1936 et 1956 à cause de l'imminence des 28^{ème} et 30^{ème} Congrégations générales, et en 1964 à cause du Concile Vatican II.

Il y eut seulement deux Congrégations des Procureurs à voter pour la convocation de la Congrégation générale: en 1606 et en 1693. La décision de la première conduisit à la tenue de la 6^{ème} Congrégation générale (1608) après avoir résolu la

controverse *de auxiliis* (*Ib.* 289). Celle de 1693 vota pour la convocation avec une majorité d'une seule voix (17 contre 16), et, dans le doute, il y eut un recours au Saint-Siège qui invalida le décret; ainsi la Congrégation générale ne fut pas convoquée. Suite à cela, la 14^{ème} Congrégation générale établit que, pour convoquer une Congrégation générale, il fallait une différence de deux ou trois voix au minimum, selon que le total est un nombre pair ou impair (d.6, *Ib.* 413s). Avec l'augmentation des tâches dévolues aux Congrégations des Procureurs, la durée de ces dernières s'est accrue en conséquence. Pour conclure, toutes se sont tenues à Rome, à l'exception de celles de 1886 et 1889 (à Florence) et celle de 2003 (à Loyola).

La dernière en date, la 70^{ème} Congrégation des Procureurs, s'est tenue pour la première fois hors de l'Europe, à Nairobi (Kenya), du 9 au 15 juillet dernier.

J. A. de Aldama / I. Echarte

AFRIQUE

EN PREMIER PLAN



«Conscients des différences culturelles, sociales et économiques entre les divers pays d'Afrique et Madagascar, mais conscients aussi des grandes potentialités, des défis et de la variété des ministères jésuites, nous reconnaissons la responsabilité qu'a la Compagnie de présenter une vision plus intégrale et humaine de ce continent. De plus, nous invitons tous les jésuites à se montrer plus solidaires et à soutenir effectivement la mission de la Compagnie d'inculturer la foi et de promouvoir la justice sur ce continent»
(CG 35, d. 3 n. 39).

Afrique en premier plan

INTERVIEW DU PÈRE MICHAEL LEWIS

Joies et peines d'un continent

Le Père Michael Lewis est le Président du JESAM, la Conférence jésuite d'Afrique et de Madagascar. Il doit assurer la coordination de l'apostolat de la Compagnie de Jésus dans le continent africain. Nous lui avons posé quelques questions sur les priorités, les difficultés et les défis dans cette partie du monde, que les jésuites ont choisi comme option «préférentielle» aujourd'hui.

Vous êtes devenu Président de la Conférence jésuite d'Afrique et de Madagascar depuis bientôt deux ans. Comment voyez-vous la présence jésuite en Afrique?

Je reste émerveillé et consolé par la vigueur et la diversité, et en même temps par l'unité de la Compagnie de Jésus en Afrique et à Madagascar. Nous vivons dans un continent et une grande île avec une population estimée à un milliard, avec plus d'un milliard de langues, cinquante-huit États. L'année écoulée a vu une grande croissance et un développement économique et politique dans de nombreux pays de l'Afrique. A côté de guerres et de remous sociaux dans certains pays, nous avons vu la paix en Côte d'Ivoire, et la naissance d'un nouveau pays, le Sud-Soudan. Le continent est comme un jeune éléphant adulte aux potentialités énormes, rassemblant ses ressources



pour mener le troupeau, même s'il est encore quelque peu lent et incertain quant à sa force et ses capacités. Les peuples de ce continent font la rétrospective des 50 années de sortie du règne colonial et le développement de nos propres systèmes et ressources. Tout le monde sait que l'Afrique a d'énormes ressources naturelles et humaines. Les médias donnent l'impression que tout en Afrique est un désastre ou bancal. Les bonnes nouvelles ne font pas vendre les journaux, contrairement aux mauvaises. La Compagnie de Jésus, elle, est présente dans ces événements, bons et mauvais, de l'Afrique d'aujourd'hui.

Il y a environ 1.500 jésuites dans

l'Afrique sub-saharienne et à Madagascar. Bref, la Compagnie de Jésus est de plus en plus présente et dynamique, avec de nombreux jeunes désireux de répandre le Royaume de Dieu. Après plus de quatre cents ans dans plusieurs parties de l'Afrique, nous voyons réussites et échecs dans nos diverses missions. Les premiers missionnaires jésuites sont allés au Congo, au Mozambique et en Éthiopie peu après la mort d'Ignace. Les missions à Madagascar et en Afrique ont connu tour à tour des débuts, des moments d'arrêt et des fins. Il est donc utile de diviser en deux périodes la présence de la Compagnie de Jésus en Afrique, celle d'avant la Suppression, et celle des



■ Photo de groupe sur la terrasse de la Curie généralice des jésuites participant à la réunion du JESAM, la Conférence des jésuites d'Afrique et de Madagascar, qui a eu lieu en avril dernier. A la page précédente, séance de travail avec le Père Général.

entreprises des 19^{ème} et 20^{ème} siècles. Cette dernière est significative, car en un siècle, la Compagnie est devenue indigène, et la grande majorité des jésuites en Afrique sont originaires des pays de l'Afrique, depuis l'Afrique du Sud, au sud, jusqu'au Soudan, au nord, et de Madagascar, à l'est, jusqu'au Sénégal, à l'ouest.

L'indigénisation de la Compagnie de Jésus a été rapide et énergique, et les apostolats de la Compagnie, nombreux et variés. Il y a les centres d'éducation tertiaire, les écoles secondaires, les centres de recherche et de réflexion, les instituts de spiritualité et les maisons de retraite, les institutions agricoles. En plus, nous aidons l'Église locale dans de nombreuses paroisses sous la responsabilité de la Compagnie de Jésus. Il y a présentement quatre nouvelles écoles en construction. Il y

a des plans pour des universités dans certains endroits. La plupart des jésuites en Afrique sont jeunes et désireux de servir l'Église et le peuple d'Afrique.

Après cinquante ans d'indépendance et de gouvernement autonome en Afrique, l'on peut contempler le progrès extraordinaire, politique, économique et religieux avec admiration et reconnaissance pour les pas accomplis, et une certaine tristesse pour ce qui ne l'a pas été. Cependant, il s'agit maintenant de regarder en avant, d'examiner les méthodes d'évangélisation utilisées dans le passé. Nous devons apprendre du passé ce qui est performant et ce qui ne l'est pas. Le développement de l'Église en Afrique est dû en partie à ses méthodes, mais l'Afrique et Madagascar des temps modernes

demandent une reconnaissance beaucoup plus grande des réalités sociales diverses actuelles ainsi que des réponses appropriées de la part de la Compagnie de Jésus. Nous avons besoin de courage et d'expertise pour chercher ces chemins et ces moyens pour apporter l'Évangile à l'Afrique moderne.

Il est communément admis que l'Afrique a beaucoup à dire au monde sur le vivre ensemble et sur la manière de gouverner. Le temps d'imitation des démocraties occidentales dans leurs structures politique, économique et juridique, arrive à sa fin, et ce, y compris dans la sphère de la croyance religieuse. L'Afrique arrive peu à peu à produire ses propres méthodes de gouvernement politique, de gestion économique et d'administration de



■ Pause-détente pendant la réunion de la JESAM à Rome.

la justice à son peuple. L'Église commence à reconnaître de nouvelles exigences de l'évangélisation du Continent, avec son monde religieux multiforme, et les membres de la Compagnie de Jésus sont en première ligne dans cette entreprise des plus exigeantes.

Certains pays africains sont encore dans la tourmente. Comment réagissent les jésuites face à cela, et jusqu'à quel point le travail des jésuites est-il affecté par les difficultés politiques?

L'Afrique doit faire face à de nombreux problèmes divers d'adaptation. Les frontières coloniales sont toujours en place, allant à l'encontre des frontières naturelles et ethniques. Les structures qui ont servi le gouvernement colonial desservent la réalité d'aujourd'hui. Il y a eu un grand conflit des systèmes de valeur, au détriment de nombreuses sociétés africaines. Dans le passé, le maintien des relations sociales dans la famille, la tribu et la nation, était la préoccupation majeure. Mais le contact avec les cultures basées sur la richesse matérielle et la réussite agressive a placé le matérialisme économique à la première place dans l'entreprise humaine en Afrique. Cela a ouvert le chemin à des pratiques abominables de

corruption. Aussi ne devons-nous pas trop nous étonner d'une certaine tourmente ; ce ne sera probablement qu'après quelques décennies que des sociétés équilibrées et fonctionnelles pourront émerger, des sociétés à la fois pleinement africaines et participant dans le village global. Ce qui relève du miracle, c'est qu'en dépit de ce passé difficile et tourmenté, la grande majorité des peuples de l'Afrique vit dans la paix et l'harmonie.

Les jésuites partagent les joies et les peines du peuple et sont partie prenante dans tous les aspects de ce continent qui se développe et émerge. Un bon nombre de jésuites, évêques, prêtres et frères, ont vécu longtemps et heureux, tandis que d'autres ont donné leur vie au service du peuple où ils ont été envoyés pour y travailler et vivre. Il est significatif que, dans les trois dernières décennies, de nombreux jésuites aient reçu une formation dans l'éthique et les droits humains, et enseignent dans de nombreuses institutions tertiaires. Bien entendu, toute la mission de la Compagnie est au service de la foi et de la justice, toutes deux nécessaires et en croissance en Afrique. Ainsi, la Compagnie est complètement imprégnée du combat pour la foi et la justice.

Quels sont les principaux défis pour la Compagnie de Jésus en Afrique en ce moment, des points de vue politique et religieux?

Les principaux défis pour la Compagnie de Jésus sont ceux des peuples de l'Afrique et de Madagascar. Il s'agit de vaincre la pauvreté, de développer des systèmes sanitaire, éducatif et politique qui soient au service des peuples. Voilà les attentes premières des peuples et les jésuites ont en plus le défi d'apporter Dieu au peuple à travers le message chrétien. Le message est une base forte de soutien au développement des peuples dans leur amour de Dieu et du prochain. Le développement graduel du concept du bien commun dans la sphère politique est un besoin préalable afin de déraciner la corruption et les structures discriminatoires : c'est le souci de tout jésuite.

Il y a peu d'athées en Afrique, mais par ailleurs il y a de nombreuses manières diverses de croire en Dieu. Le christianisme et le catholicisme ont un ancrage solide dans les sociétés africaines. Cependant, le défi pour les catholiques, c'est de vivre en paix et en harmonie avec les autres chrétiens et ceux d'autres religions. Cela constitue bien entendu un grand défi à nos idées sur la missiologie et ce que signifie être un apôtre de Jésus Christ en Afrique et à Madagascar aujourd'hui. Les modèles anciens ne suffisent plus dans un monde de médias instantanés et de mondialisation. Comment apporter le Christ et le message de l'Évangile aux masses grouillantes dans les villes de l'Afrique et les millions dans les plaines et les montagnes de



■ Rencontre du Père Général au noviciat de Kisantu, en République démocratique du Congo.

l'Afrique rurale? Ce message doit pouvoir parler aux peuples, de leurs problèmes.

Quelles sont les priorités pour l'apostolat jésuite en Afrique aujourd'hui?

Les Supérieurs majeurs de l'Afrique et de Madagascar, avec les jésuites de leurs Provinces et Régions, sont tous impliqués dans le développement de plans pour la mission de leurs domaines particuliers de responsabilité. Aujourd'hui, on souligne davantage le besoin de travailler ensemble comme jésuites en Afrique et à Madagascar. Le premier besoin pour l'apostolat jésuite est la formation, approfondie et intégrale, de tous les jésuites travaillant en Afrique et à Madagascar. A leur rencontre en 2011, les Supérieurs ont reconnu le besoin de réconciliation, de justice et de paix dans toutes nos œuvres en Afrique. Tout ceci est, bien entendu, dans la droite ligne de l'exhortation apostolique post-synodale *Africae Munus* du Saint-Père. De plus, ils ont senti le besoin de travailler avec les autres pour une gouvernance juste et

efficace en Afrique dans la lutte contre la corruption. En dernier lieu, dans un continent où plus de la moitié de la population a moins de 25 ans, il est évident que le service de la jeunesse doit occuper une place des plus importantes. Présentement, la Compagnie répond à ces priorités avec plus de 29 écoles, sept centres sociaux, et un réseau Sida important. Il y a des plans intéressants en vue de développer les institutions actuelles d'éducation tertiaire et d'en faire des universités afin de servir les peuples dans les diverses parties de l'Afrique.

Les Maisons de formation sont très importantes pour l'avenir des jésuites en Afrique. Etes-vous satisfait avec ce qui existe, et que voudriez-vous changer pour mieux répondre aux exigences du futur?

Les Maisons où les futurs jésuites de l'Afrique reçoivent leur formation ont été établies au Congo il y a cinquante ans, à Nairobi il y a vingt-cinq ans, et plus récemment à Antananarivo, Harare et à Abidjan. La Compagnie de Jésus a vite senti le besoin d'institutions africaines de

philosophie et de théologie. Ces institutions sont d'importance vitale pour la croissance de la Compagnie en Afrique et à Madagascar ; les Provinciaux de l'Afrique en sont bien conscients, et voyant les exigences accrues faites aux jeunes jésuites par l'Église et la société, ils ont demandé en mai 2011 un plan d'action stratégique pour examiner et proposer la voie à suivre pour nos cinq maisons de formation.

Ces Maisons ont été mises en place il y a déjà un certain temps ; aujourd'hui il y a un besoin grandissant pour une formation pastorale, spirituelle, humaine et académique qui soit bien approfondie et africaine pour les jésuites venant de partout dans le continent. Le but de la recherche et de la planification actuelles, c'est de doter le jeune jésuite moderne de tout ce dont il a besoin pour faire face aux défis d'une réalité exigeante, dynamique et complexe à laquelle l'Église est confrontée.

Revu par Giuseppe Bellucci s.j.

Maisons de Formation

Les cinq Maisons de Formation de l'Assistance d'Afrique (les deux théologats: le Collège Hekima à Nairobi au Kenya et l'ITCJ à Abidjan en Côte d'Ivoire, et les trois philosophats: *St-Paul* à Antananarivo à Madagascar, *Canisius* à Kimwenza en République Démocratique du Congo et le Collège *Arrupe* à Harare au Zimbabwe) ont traversé avec succès la phase initiale de la mise en place et de l'octroi de diplômes académiques reconnus par les universités laïques et/ou ecclésiastiques. Sous la conduite des jésuites africains, les cinq Maisons de Formation s'occupent d'environ 300 jeunes jésuites. Le Plan d'Action Stratégique (PAS) pour ces Maisons de Formation cherche à les rendre plus sensibles aux nouveaux défis du continent, aux besoins de l'Église et des nouvelles directives de la Compagnie de Jésus. Les propositions d'action couvrent les domaines suivants: le besoin d'un plan prospectif pour le personnel des Maisons de Formation; le renforcement de la composante de la formation; la proposition de directives pour le développement académique à venir de ces Collèges; la clarification des structures internes de gouvernement; et l'assurance d'une viabilité financière.



AFRIQUE



← De haut en bas: le théologat d'Abidjan (Côte d'Ivoire), le philosophat de Kimwenza (République démocratique du Congo), le théologat de Nairobi (Kenya).

→ Le scolasticat de Harare (Zimbabwe).

↑ Les scolastiques du Collège Arrupe de Harare à l'occasion d'une fête.



Éducation

L'éducation est mentionnée dans tous les projets de province ou de région de l'Assistance d'Afrique comme une des priorités apostoliques et un signe de visibilité de la Compagnie de Jésus. Autrefois, les missionnaires ont considéré l'éducation comme le moyen privilégié pour évangéliser. Aujourd'hui, l'éducation est devenue comme une clé d'accès des populations africaines au *village global* et une force pour faire face aux divers défis du nouveau monde.

Les jésuites en Afrique font de l'éducation, plus qu'un moyen d'instruction, d'acquisition des connaissances ou d'évangélisation, mais également un lieu de rencontre des cultures et des religions, de la promotion de la justice, de la collaboration avec les autres, etc. Pour l'ensemble de l'Afrique, la Compagnie travaille pour l'éducation de près de 24.000 jeunes de l'enseignement préscolaire, primaire, secondaire et tertiaire. Au niveau de l'enseignement secondaire par exemple, la Compagnie compte 31 Collèges dont 24 comme œuvres propres et 7 qui lui sont confiées.

Dans plusieurs pays africains, l'État est le pouvoir organisateur de l'éducation. Mais suite aux contraintes financières, politiques et administratives, presque tous les gouvernements africains n'ont jamais réussi à satisfaire les demandes pour une éducation de qualité pour tous. Le souci pour une éducation de qualité et l'option préférentielle pour les pauvres mettent sans cesse nos institutions sous une tension aiguë et difficile à résoudre. Le personnel enseignant est souvent incapable de vivre de son salaire. Cette situation socio-économique précaire est un sérieux handicap à l'importance accordée à la collaboration avec les autres et elle constitue également un obstacle à la compréhension de l'éducation comme un ministère et une mission apostolique. Il faut aux jésuites en Afrique plus d'investissements dans l'éducation aussi bien préscolaire, primaire, secondaire que tertiaire. C'est un défi pour la Compagnie universelle qui considère l'Afrique comme l'une de ses préférences apostoliques. Sortir l'Afrique de l'ignorance, n'est ce pas une question qui devrait préoccuper la Compagnie universelle au premier plan?



AFRIQUE



← Formation à l'informatique au Mozambique; le Collège Loyola à Abuja (Nigeria).

↑ L'École St-Ignace à Dodoma (Tanzanie).

→ Saint-Michel d'Antananarivo (Madagascar).



Apostolat Social

L'apostolat social dans l'Assistance d'Afrique est dans sa phase de requalification. En effet après 50 ans d'activités de certains centres sociaux jésuites, on assiste aujourd'hui à une réorientation des actions, voire à un changement de perspectives.

Quand en 1962 les jésuites français créent l'Institut Africain pour le Développement Économique et Social (INADES) à Abidjan, sa mission était de faire des études, d'enseigner la doctrine sociale de l'Église et de former les cadres pour l'Afrique. Il dispensera pendant plusieurs années des cours de développement et d'agriculture aux cadres moyens. En République Démocratique du Congo, le Centre d'Études pour l'Action Sociale (CEPAS), excellera par sa publication aujourd'hui cinquantenaire de *Congo-Afrique*.

Aujourd'hui à la lumière du bilan mitigé de 50 ans d'indépendance de bon nombre de pays africains, certains centres sociaux jésuites se remettent en question pour s'adapter à la situation présente et répondre aux besoins actuels. Ainsi, on assiste à une sorte de reconversion des anciens centres: l'INADES est carrément devenu CERAP (Centre de recherche pour la paix), le Centre d'Études et de Formation pour le Développement (CEFOD) du Tchad s'est inversé dans la bonne gestion des ressources pétrolières et le CEPAS dans celle des ressources minières.

Les centres sociaux jésuites plus jeunes comme le *Jesuit Centre for Theological Reflexion* (JCTR) créé en 1988 ou le *Hakimani Center* fondé en 2001 privilégient un autre modèle de centres sociaux. Ils sont de taille modeste et développent de nouvelles thématiques (la paix, la démocratie, la bonne gouvernance, la réconciliation, les dettes publiques, l'économie domestique, etc.) qui deviennent urgentes pour le continent.

Face à ces nouveaux défis et pour rendre plus visible et plus efficace l'apostolat social, depuis 2010 l'Assistance jésuite d'Afrique a mis en place « le Réseau des Centres Sociaux Jésuites en Afrique » (JASCNETWORK) qui regroupe les 7 centres sociaux suivants: Centre Social Arrupe (Madagascar); CEFOD (Tchad); CEPAS (R. D. du Congo); CERAP (Côte d'Ivoire); HAKIMANI (Kenya); JCTR (Zambia) et *Silveira House* (Zimbabwe). Ce réseau dont l'une des missions est d'animer la synergie en centres et d'accompagner la requalification et la réorientation de l'Apostolat social sur le continent, se propose d'être une force qui mobilise les différents efforts pour la renaissance de l'Afrique.

En plus de ces centres sociaux plus formels, dans toutes les Provinces et Régions, certains jésuites travaillent activement dans le secteur social auprès des enfants de la rue, dans les prisons ou les centres d'apprentissage des métiers dans le seul but d'être solidaires avec les plus défavorisés et de manifester l'option préférentielle pour les pauvres.



AFRIQUE



← Deux images du projet agricole de Fonte Boa au Mozambique.

↑ Le Centre Mgr. Munzehirwa pour les enfants des rues à Kinshasa, Rép. dém. du Congo.

→ Le Centre social d'Abidjan, en Côte d'Ivoire.



AJAN: Réseau jésuite africain Sida

Le Sida demeure une menace mortelle pour des millions de personnes, surtout dans l'Afrique sub-saharienne, où les jésuites ont mis sur pied *African Jesuit AIDS Network* (Réseau jésuite africain Sida – AJAN) en 2002 après avoir identifié le Sida comme une priorité commune. La vision de l'AJAN, «des individus, familles et communautés rendus capables d'œuvrer vers une société libérée du VIH et du Sida et vers une vie en plénitude», est réalisée par les jésuites et leurs collaborateurs qui vont quotidiennement vers les personnes atteintes du VIH, leurs familles, veuves et orphelins. Ils prennent la défense de la dignité et des droits de ces personnes, souvent menacées par la stigmatisation et la discrimination, et par le manque de soins, de traitements et d'opportunités dont elles ont besoin pour vivre *la vie en plénitude*. Les services comprennent le conseil pastoral, les soins à domicile, les activités génératrices de revenus, et le soutien éducatif, médical et alimentaire. La prévention du VIH à travers une éducation basée sur les valeurs et des services de dépistage est capitale, particulièrement chez les jeunes. Les services de soutien (y compris ceux des communications, de renforcement des aptitudes et l'aide à mettre sur pied de nouveaux projets) sont offerts par l'équipe de la *Maison AJAN* à Kangemi, Nairobi (Kenya).





AFRIQUE



← Initiatives visant à conscientiser contre le Sida au Centre Espérance Loyola de Lomé, au Togo (photos Roland Batassanga).

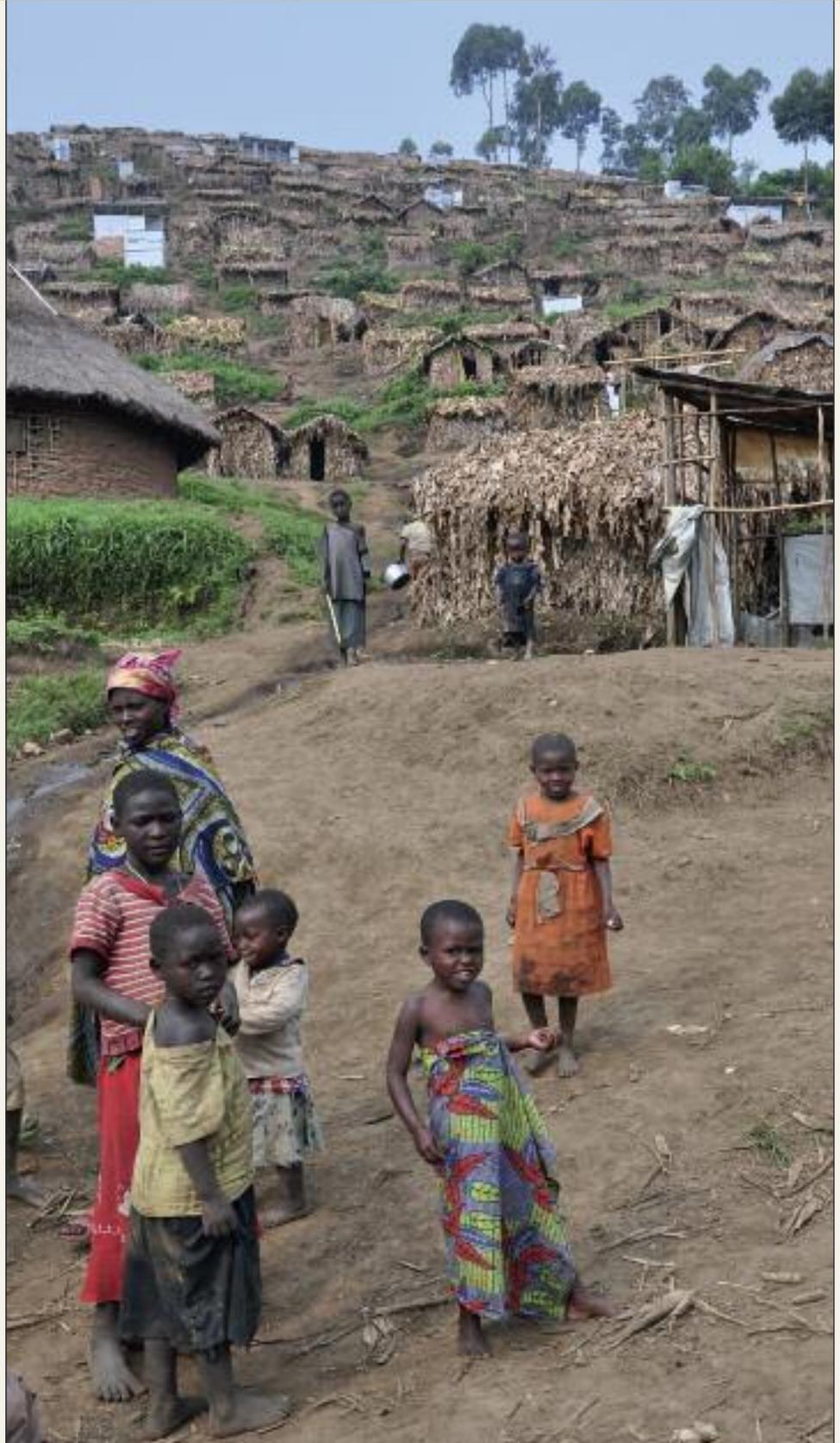
↗ D'autres initiatives de conscientisation au Burundi et au Kenya (photos Jenny Cafiso).



JRS en Afrique



En Afrique, les grands projets du JRS ont contribué à reconstruire le système éducatif: le JRS soutient des écoles pour l'enfance, primaires et secondaires, forme des enseignants et développe des programmes d'alphabétisation des adultes (Soudan, Éthiopie, Malawi, République Centrafricaine, Tchad). En outre, le JRS rend un service complet aux réfugiés urbains, avec une assistance dans les activités génératrices de revenus, les soins médicaux et l'éducation (Afrique du Sud, Kenya, Éthiopie et Angola). Il est présent au Nord-Kivu (République démocratique du Congo) où, à travers l'éducation formelle et informelle et le soutien aux personnes vulnérables; il met un accent particulier sur la protection des femmes contre la violence. Le JRS continue à offrir des services orientés vers la communauté pour la construction de la paix à travers le ministère pastoral et l'*advocacy*.





Images des camps de réfugiés en Afrique où le Service Jésuite des Réfugiés est à l'œuvre.

← Le camp de Mai-Aini (Éthiopie) et celui de Masisi (Rép. dém. du Congo).

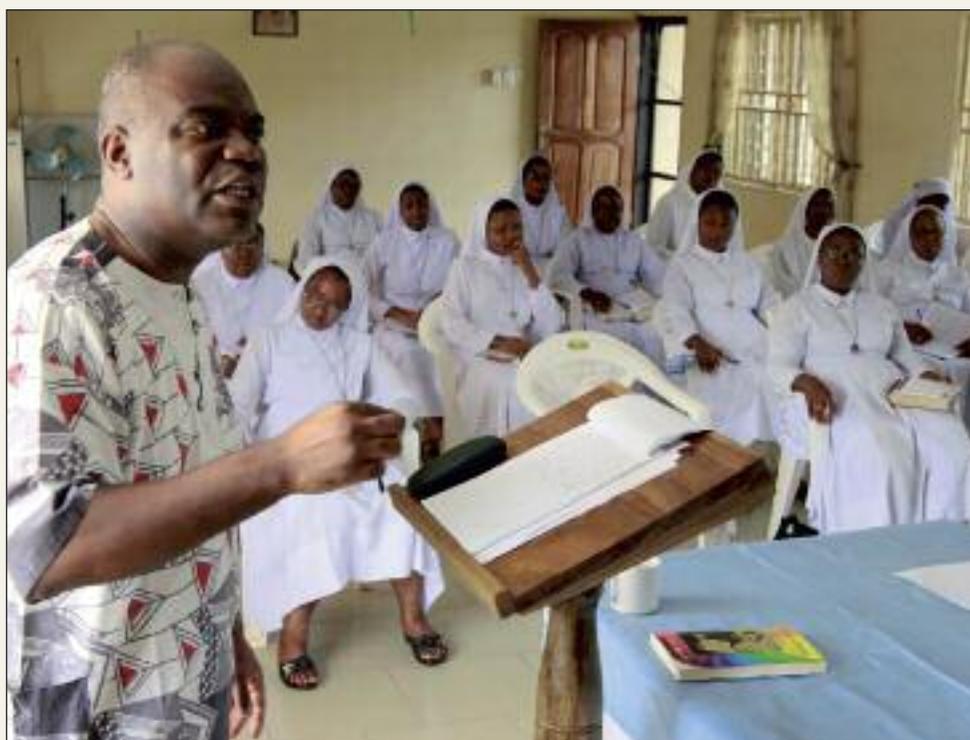
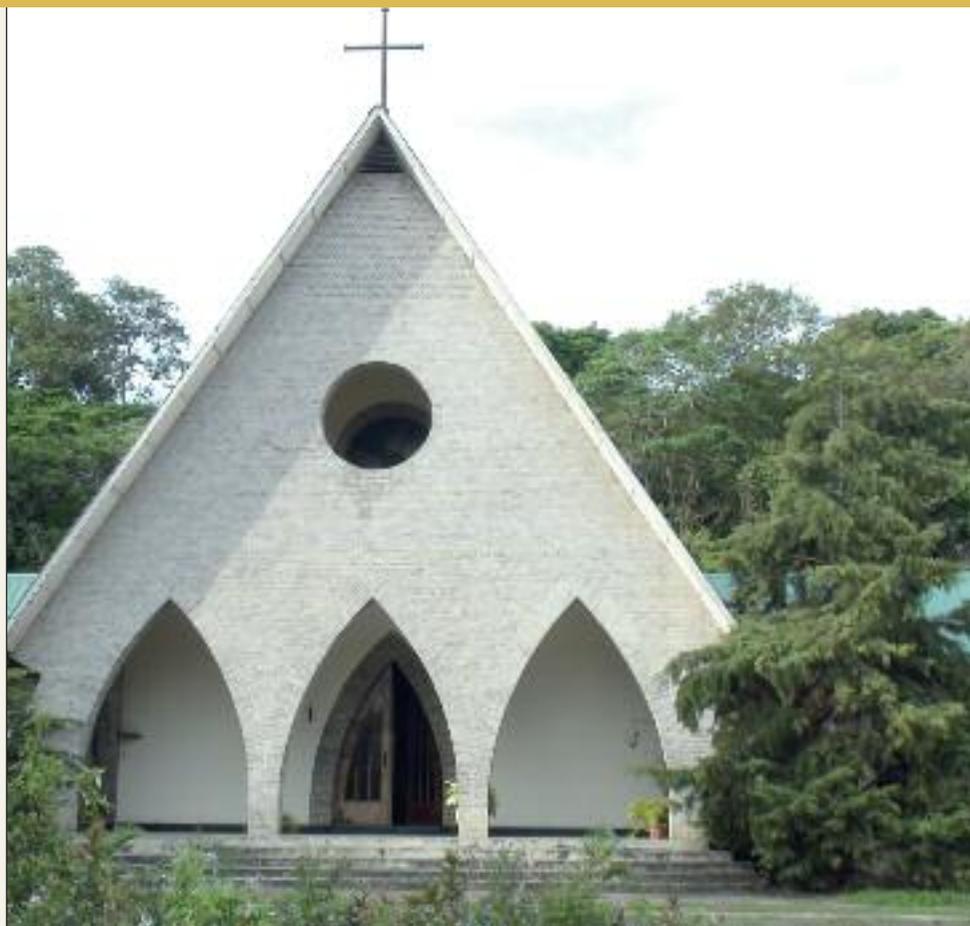
↑ Le camp de Mweso, également de la Rép. dém. du Congo.

→ Ancore le camp de Mai-Aini.



Centres Spirituels

Les centres spirituels et les maisons de retraite jésuites en Afrique s'inscrivent dans la tradition ignatienne d'*aider les âmes* à travers les Exercices Spirituels. Ils sont surtout fréquentés par les membres du clergé et les associations ou groupes de fidèles chrétiens de toutes les confessions religieuses. On y organise aussi d'autres sessions de formation humaine et professionnelle. Partout où ils existent, l'église locale en est reconnaissante et apprécie le travail qui s'y fait. Cependant, l'impact et l'influence de ces centres sur la vie sociale quotidienne ou sur les personnes en position de leadership sont insignifiants. Une plus grande collaboration est à encourager entre les centres spirituels et divers autres secteurs d'apostolats jésuites tels que les centres sociaux et les Instituts de théologie où se forment les futurs prédicateurs et accompagnateurs des âmes. Les frais exigés dans ces centres sont souvent élevés et hors de la portée des personnes de la classe moyenne qui ne peuvent bénéficier des services qu'on y offre. Autant de défis à relever en vue d'une meilleure prestation de ces centres spirituels et maisons de retraite jésuites en Afrique.



AFRIQUE



↖ Le centre spirituel Manresa à Kimwenza (Rép. dém. du Congo).

↙ Le P. Okwuidigbe, directeur du centre de spiritualité de Benin City (Nigeria).

↗ La maison d'Exercices spirituels de Mwangaza (Kenya).

→ Le Centre d'Ambiatibé (Madagascar).

Les paroisses

Dans le contexte de l'évangélisation en Afrique, l'apostolat paroissial a été lié de près au travail missionnaire pour édifier les églises locales comme c'est le cas au Tchad, à Madagascar, en République Démocratique du Congo, au Zimbabwe, en Zambie, au Mozambique, etc. De nos jours, l'apostolat paroissial continue à embrasser toutes les couches et les catégories sociales. Il est ainsi, d'une part, un lieu de contact et de service direct des plus pauvres et des minorités, des intellectuels et des cadres, des prisonniers et des malades, des réfugiés et des migrants, des jeunes et des vieux; d'autre part, un lieu de collaboration et d'insertion plus organique avec l'église locale. En outre, nos paroisses sont généralement engagées dans différents types de dialogue au niveau de la foi (œcuménisme, inter-religieux et religion africaine traditionnelle) et des questions d'inculturation.

Dans les missions autrefois créées par les missionnaires jésuites, le nombre de prêtres diocésains est actuellement en pleine croissance et la Compagnie remet progressivement aux évêques les paroisses qu'elle administre en commençant par celles qui correspondent le moins à notre manière de procéder, en particulier en ce qui concerne les dimensions spirituelle, sociale et missionnaire. Aujourd'hui, dans l'Assistance d'Afrique, les jésuites administrent encore 80 paroisses parmi lesquelles 14 appartiennent à la Compagnie et 66 nous sont confiées. Et sur 729 prêtres jésuites en Afrique, 134 sont engagés à plein temps dans le ministère paroissial et 89 à temps partiel.



AFRIQUE



Des photos sur les activités de certaines paroisses en Afrique

↗ Paroisse de Lusaka (Zambie)

↖ Catéchisme en plein air au Libéria.

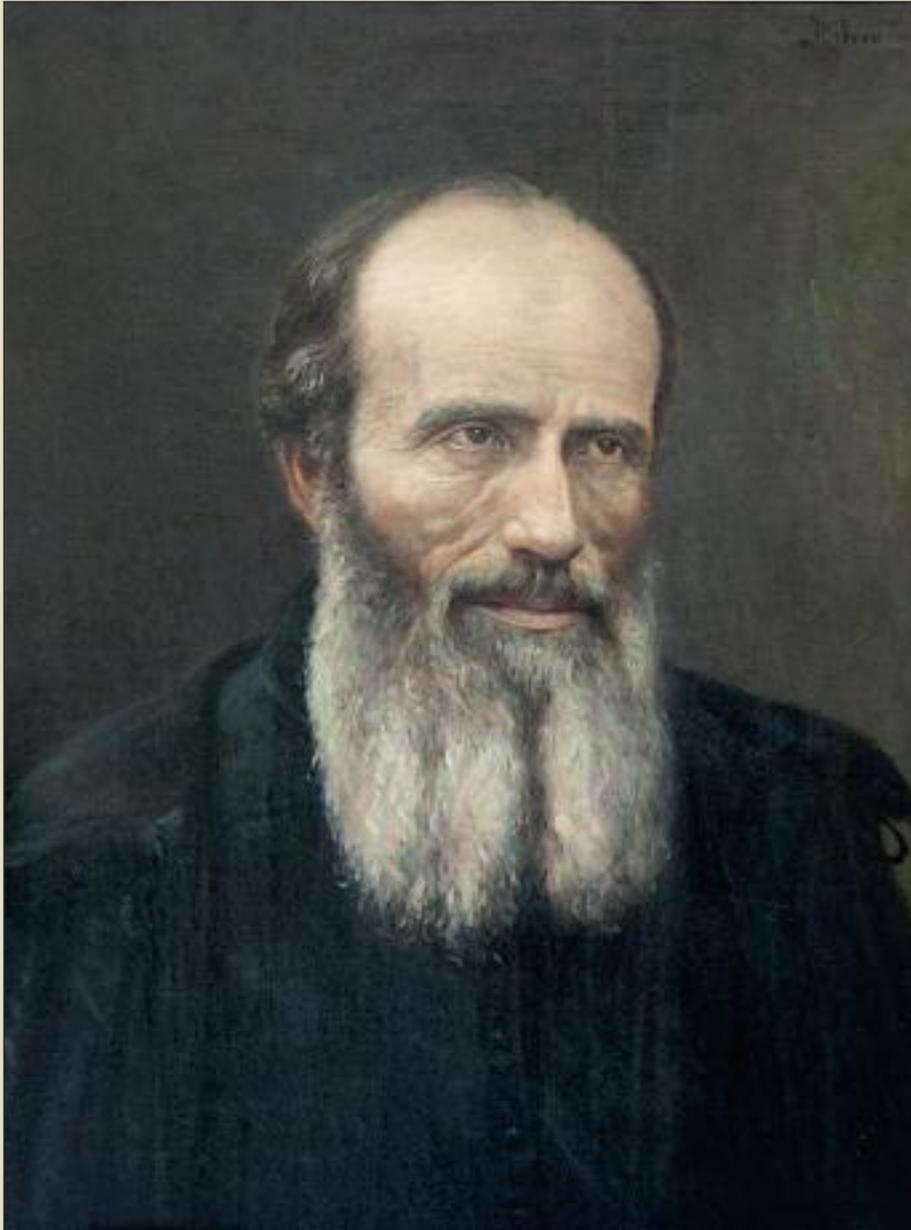
↗ Célébration eucharistique au Nigeria

→ Sortie de messe dominicale au Mozambique.



Saint Jacques Berthieu

le Bon Pasteur du Madagascar



Le 21 octobre 2012 le pape Benoît XVI a canonisé le Bienheureux Jacques Berthieu, jésuite français et missionnaire à Madagascar, qui a donné sa vie pour ses brebis, selon les paroles de l'Évangile.

Mort pour sa foi en l'Église catholique ou pour la politique d'un pays colonisateur? A une époque comme la nôtre, plus sensible aux facteurs culturels, économiques et politiques qu'à l'histoire du salut, cette question est la première qui vient à l'esprit quand on entend parler de la mort violente du jésuite français, Jacques Berthieu à Madagascar en 1896. Et il est vrai que la politique pour la mère patrie tenait une grande place dans la vie du missionnaire, et qu'il est mort en pleine guerre des malgaches contre la France, déclenchée deux années auparavant. Mais il est non moins vrai que le P. Berthieu cherchait seulement à gagner le Royaume des cieux. «Je voudrais ne rien posséder d'autre sur terre qu'un peu de cœur pour aimer les hommes dans le cœur divin de Jésus», a-t-il écrit en 1873. Et il en sera ainsi. Cette année là, Jacques Berthieu, né à Monlogis (Auvergne) en 1838, ordonné prêtre en 1864, et occupant la charge de vice curé depuis 9 ans, intègre la Compagnie de Jésus et demande qu'on l'envoie en mission. Deux ans plus tard il annonce à un de ses camarades de classe: «Je suis destiné à devenir le futur apôtre des malgaches». Le missionnaire ne pouvait imaginer qu'il serait devenu leur protomartyr. Au noviciat on le connaissait déjà comme un homme bon, confiant, souriant, et serein, et il avait développé des qualités qui se rapprochaient de plus en plus de l'image douce et humble de cœur de Jésus, de celle d'un «bon pasteur donnant sa vie pour ses brebis» (Jn 10,11). La politique n'est pas la cause de la mort du P. Berthieu, mais «sa passion pour les âmes», comme l'a souligné le pape Paul VI à l'occasion

de sa béatification en 1965. C'est «son amour des hommes, un amour que, plus il s'évertuait à rendre sublime et sans barrières, plus les personnes à qui il s'adressait, aimablement et gratuitement, étaient des personnes loin ou étrangères l'une de l'autre, de par leurs langues et coutumes, de par leur méfiance ou aveuglement dans leurs jugements et leurs intérêts, réticents, presque réfractaires aux paroles du messager de l'Évangile.»

Naturellement, les débuts missionnaires de ce jésuite de 60 ans n'ont pas été faciles : le climat, la langue, la culture, tant de choses nouvelles qui lui ont fait dire: «Mon inutilité et la misère spirituelle servent à m'humilier mais sans me décourager, en attendant l'heure où je pourrai faire quelque chose avec la grâce de Dieu». Comme premier poste, on lui confia l'île Sainte-Marie, où le P. Berthieu s'occupait entièrement de cours de catéchisme, de visites aux pauvres et aux lépreux, de baptêmes, de la préparation des premières communions et de la célébration et régularisation des mariages. Mais il aidait aussi les indigènes qui devaient pratiquer une culture rationnelle, et d'où la mission tirait des produits de première nécessité pour soutenir l'école des enfants. Mais en 1881 le gouvernement



français ordonne l'expulsion des religieux, et il est obligé de quitter la mission. «Pauvre petit peuple !», écrit-il dans son journal. «Que le bon Dieu te garde dans sa miséricorde et redonne vite d'autres pasteurs pour sauver tes âmes». Cette phrase, pleine d'amour pour ses malgaches et sans plaintes relatives à son sort, aurait pu être le refrain des années qu'il traversera ensuite, chassé d'un poste de mission à l'autre. Jacques Berthieu, parti d'abord pour Tamatave puis Tananarive, est ensuite envoyé par ses supérieurs dans la lointaine mission d'Ambohimandroso, chez les Betsileo.

Mais la première guerre franco-hova éclate (1883) et il est obligé de repartir. Puis en 1891, après avoir passé cinq ans à Ambositra, il part

s'installer à Andrainarivo, au nord-est de la capitale Tananarive (1891), où il a 18 stations à gérer, dans les lieux les plus reculés et les moins accessibles. Ici, comme ailleurs, il essaie de tout faire pour tous. Voici en effet ce qu'il a écrit: «Matin et soir j'enseigne le catéchisme et le reste du temps je reçois des gens, ou rends visite à tous ceux du vicariat, amis et ennemis, pour les remettre tous à notre Seigneur». Les fidèles se rendaient compte qu'ils avaient à faire à un vrai religieux. On disait de lui: «C'est un père qui n'abandonne pas ses enfants». Aux chrétiens, Jacques Berthieu répétait souvent: «N'ayez pas peur de ceux qui tuent le corps, ils ne peuvent tuer l'âme». Ou bien: «même dévorés par un caïman, vous ressusciterez». Puis, en 1894 une seconde guerre éclate contre la France, et Jacques Berthieu est encore une fois obligé de quitter ses chers malgaches. Il ne les retrouvera que plus d'un an après, mais à temps pour partager leurs préoccupations, suite à des informations faisant état de violences de la part des rebelles, contre les français mais aussi contre les missionnaires. Ces derniers, en portant le Christ, pensaient les fétichistes, auraient fait perdre le pouvoir à leurs idoles et amulettes, si bien qu'ils entendaient éliminer une fois pour tous les porteurs de la religion chrétienne.

En mars 1896 le village où se trouvait le P. Berthieu est devenu impossible à protéger et l'armée française l'évacue. Le jésuite, qui a presque 60 ans, reste avec ses «bons chrétiens» qui, écrit-il, étaient

■ Sur cette page, portrait du nouveau Saint ; le sanctuaire érigé en son honneur à Ambiatibé, non loin d'Antananarivo ; la première station du Chemin de la Croix près du sanctuaire.



«heureux de ma présence [...] et prêts à mourir avec moi, s'il le fallait, pour ne pas trahir leur conscience». Fatigué et malade il arrive à Tananarive à Pâques, et reprend des forces en passant de longues heures agenouillées au pied du Très saint Sacrement. Mais il ne peut rester loin de son troupeau et repart auprès d'eux le 21 mai. En revenant, il confie à une sœur : « Je ne sais pas ce qui m'attend, mais quoiqu'il arrive, je suis prêt. J'ai fait mes Exercices Spirituels comme si c'était la dernière fois». Deux semaines plus tard, le missionnaire apprend qu'une autre évacuation est nécessaire. Les réfugiés, qui sont près de 2.000, précédés par des soldats français, se mettent en marche vers Ambohimila. Mais au fur et à mesure qu'ils avancent, la queue s'effiloche : alors que les soldats sont en tête, malades, vieux et enfants traînent derrière, de plus en plus distancés par leurs protecteurs. Le P. Berthieu, à cheval, essaie de les encourager par sa présence, et c'est dans cette situation qu'il prend une décision qui lui sera fatale, mais qui est tout à fait à l'image de son cœur de bon pasteur. Un employé de la mission n'arrive plus à marcher et crie à l'aide, le missionnaire profondément ému, lui donne alors son cheval et poursuit sa route à pieds. Il avance si lentement que les soldats finissent par disparaître complètement de sa vue. Puis des groupes de rebelles font irruption, et Jacques Berthieu, ainsi qu'une poignée de chrétiens, partent se réfugier dans le village

d'Ambohibemasoandro. Il y passe la nuit et célèbre la messe le lendemain matin, 8 juin. Elle sera sa dernière Messe. Quelques heures plus tard les rebelles envahissent le village et capturent le missionnaire, si plein de courage et de compassion.

Le P. Berthieu, est alors frappé à coups de hache au cou et au front, et tombe à terre, mais il se relève et, en essuyant le sang de son mouchoir, leur dit : «Ne me tuez pas, mes enfants; j'ai à vous dire de bonnes choses». Au lieu de ça il reçoit un autre coup de hache. Certains auraient voulu le tuer tout de suite, mais la majeure partie préfère le conduire à leur chef, dans un camp situé quinze kilomètres plus loin environ. Avant d'entrer au village, le jésuite est déshabillé de sa soutane. C'est alors qu'un des chefs, en voyant le crucifix qu'il porte au cou, se met à crier en le lui arrachant: «Voilà ton amulette ! C'est ça que tu utilises pour tromper nos gens!» Avant de lui demander : «Prieras-tu encore et feras-tu prier les gens, oui ou non ? ». Le P. Berthieu répond : «Je prierai encore, ça c'est sûr, jusqu'à la mort». Et voyant son cheval coupé en morceaux, il ajoute : «Moi je n'espère pas que vous me laissiez en vie. Si j'accepte ce que vous dites, je me tuerai moi-même, mais si je refuse ce que vous me dites, alors je vivrai».

Et comme si violences et paroles sacrilèges des rebelles ne suffisaient pas, lui le missionnaire qui s'était occupé pendant plus de 20 ans de ses malgaches, est maintenant abandonné de tous. Quand le cortège arrive au village

d'Ambohitra, qu'il avait converti, il pleut. «Mes enfants, implore le P. Berthieu, s'il vous plaît donnez-moi un linge pour me couvrir, j'ai froid». Mais les habitants n'osent pas le secourir. En passant devant l'église, où il avait tant de fois administré les sacrements, il demande à pouvoir y entrer, mais essuie un refus. Il s'agenouille alors devant la porte et se met à réciter un *Notre Père* et un *Je vous salut Marie*; il a un chapelet dans les mains et embrasse sa croix. Les rebelles se moquent de lui et de ses 'amulettes'. Lorsqu'il leur dit que le crucifix représente le Sauveur des hommes, furieux, ils le frappent avec la crosse de leurs fusils. La marche reprendra entre insultes vulgaires et injures.

A la tombée du soir, arrivés au gros rocher de Marovoay, certains veulent rentrer chez eux. «Que faisons-nous de lui?», demandent-ils. «Il fait presque nuit et le prisonnier est épuisé; qui montera la garde?» La solution la plus facile était de le tuer. Il est déshabillé de ses vêtements et jeté au sol, pendant que le chef fait avancer six hommes armés de fusils. Le P. Berthieu demande de pouvoir prier pour ses tueurs. «Renonce à ta sale religion», lui répond-t-on, «ne trompe plus les gens et nous t'amènerons avec nous, nous ferons de toi notre chef et notre conseiller, et ne te tuerons pas». Mais lui: «Je ne peux absolument pas accepter, mon fils; je préfère mourir». Un premier puis un second coup part, chacun tiré par deux hommes mais sans succès. Au cinquième coup, Jacques Berthieu n'est toujours pas mort. Alors le capitaine s'avance et lui tire un coup à la nuque; c'est le coup de grâce. Par crainte des soldats français, les meurtriers jeteront son cadavre non loin du fleuve Mananara, un lieu infesté de caïmans, où il disparaîtra à jamais. Les paroles tant de fois prononcées par Jacques Berthieu en catéchant ses chers malgaches se sont avérées: « Même dévorés par un caïman, vous ressusciterez».

Marc Lindeijer, S.J.
Traduction de Isabelle Cousturié



■ Le fleuve Mananara où le corps du martyr fut jeté.



Les Editions *Ambozontany*

Les *Éditions Ambozontany* sont une des œuvres jésuites à Madagascar, ayant déjà publié depuis soixante ans quatre centaines de divers livres en malgache et en français, allant d'une brochure de 16 pages à un dictionnaire de 1800 pages, dans les domaines catéchétique et pastoral, liturgique et spirituel, hagiographique et religieux, technique et culturel, linguistique et littéraire, lexicographique et scolaire.

Les 85% de ces livres sont en malgache et 15% en français; le malgache étant la langue maternelle à Madagascar, avec ses différents parlers bien sûr; et le français, la langue de communication principale avec les étrangers. Voilà pourquoi le *Catéchisme de Saint François Xavier* a été traduit et édité en version bilingue: en malgache et en français, en 1657, pour la première évangélisation du Sud de la Grande Île; et ce fut justement le tout premier document vulgarisé en langue malgache, écrit en caractères latins. C'est la raison pour laquelle les missionnaires jésuites venus plus tard s'attelèrent aussi à apprendre la langue et la culture malgaches, en vue de leur apostolat. Certains, les Pères Webber, Callet et Malzac, furent des «géants» et réussirent même à publier des livres monumentaux faisant autorité jusqu'à maintenant à Madagascar.

Les instructions décrétées dès le début de la colonisation française, en 1896, ont témoigné toutefois les intentions de la nouvelle administration à assurer la suprématie absolue de la langue et de la culture française. C'est à la veille de l'indépendance, acquise en



La mission des Editions Ambozontany consiste à continuer les traditions éditoriales des jésuites à Madagascar au service de la mission du Christ et de l'Eglise.

1960, qu'il eut un réveil général pour l'estime, le renouveau, la mise en valeur et l'enseignement de la langue et de la culture malgache. Depuis ce moment là, et jusqu'à maintenant, certains pères jésuites ont eu à cœur, avec leurs collaborateurs, de relancer les recherches et les éditions des livres en langue malgache et sur Madagascar. D'où la création progressive des *Éditions Ambozontany*.

L'homme de pointe assurant cette reprise fut le P. Giambrone. Étant responsable d'un Centre de formation pédagogique jésuite, il s'est rendu compte que les enfants malgaches devraient être instruits par leur langue maternelle; et il

fallait des manuels scolaires adéquats. Sur cette lancée, depuis 1952, il s'est mis à éditer, avec ses collaborateurs, de nombreux ouvrages de valeur, y compris le tout premier gros dictionnaire entièrement en malgache. Dans la même foulée, le P. Navone, un enseignant-chercheur en théologie, curé d'une paroisse de ville, féru de la langue et de la culture malgache, a publié aussi par le biais des *Éditions Ambozontany* 27 ouvrages culturelles, religieuses, pastorales et catéchétiques. L'année dernière, la Compagnie de Jésus et de nombreux sympathisants à Madagascar ont célébré le 1^{er} centenaire de la naissance du P. Rahajarizafy S.J. qui a eu le mérite d'écrire une dizaine de livres pour sauvegarder et mettre en valeur les richesses traditionnelles et culturelles malgaches.

Les éditions et la diffusion de tous ces livres en malgache, ainsi que leur pérennisation, sont ainsi assurées par cette «œuvre charnière»; et il en serait de même pour tous les manuscrits publiables des jésuites et ceux de leurs collaborateurs. Ce qui permet de faire bénéficier à un large public les fruits des recherches faites dans un secteur bien déterminé. Ce qui explique aussi la richesse du «paysage éditorial» des *Éditions Ambozontany*, expression de la diversité des secteurs apostoliques dans lesquels les jésuites s'engagent à Madagascar.

Une des prestations majeures de cette œuvre était la conception et la confection de la Collection *Lovako/Mon héritage* (1995-2003), pour enseigner le malgache à tous les niveaux scolaires. Une telle série complète est unique en son genre à Madagascar et contribue ainsi implicitement à la formation de la jeunesse montante de toute l'Île. Il en serait de même pour le *Hasina/Hommage*, un manuel de



■ Ci-dessus, quelques exemplaires du journal Lakroa. A la page précédente, quelques livres des Editions Ambozontany.

chant religieux, le best-seller, ainsi que pour le gros Dictionnaire linguistique français-malgache *Vitasoa / Bienfait*, fruit d'un travail ardu de plus de dix ans, avec la participation de sept professeurs universitaires et l'aide considérable de cinq autres collaborateurs.

La mission des *Éditions Ambozontany* consiste, en somme, à continuer les traditions éditoriales des jésuites à Madagascar, moyennant ses différentes ressources et son savoir-faire, au service de la mission du Christ. Ce qui soutiendrait leur élan vers l'avenir, c'est la place qu'on lui accorderait dans le projet apostolique de la Province, sans oublier les aides précieuses de leurs bienfaiteurs qui leur permettront de procurer aux usagers des bons outils à des prix modiques. La création des nouvelles séries de livres religieux, littéraires, historiques, et éducatifs est d'ailleurs bien présente dans leur programme.

Giustino Béthaz, S.J.
Guillaume de Saint Pierre
Rakotonandratoniarivo, S.J.
Directeur des Éditions

Le journal *Lakroan'i Madagasikara* (La Croix de Madagascar)

En 2012, le journal *Lakroan'i Madagasikara*, appelé familièrement *Lakroa*, commémore ses 85 ans. C'est un long cheminement avec le peuple malgache, avec ses hauts et bas. *Lakroa* a débuté comme un journal diocésain avant d'être confié à la Compagnie, tout en restant une propriété de la Conférence Épiscopale Malgache. Publié pour la première fois le mercredi 20 juillet 1927 par un laïc féru du quotidien français *La Croix de Paris*, tant et si bien qu'il l'a pris littéralement comme modèle. D'ailleurs, l'évènement est tout un symbole quant à la place tenue par les laïcs dans l'implantation du catholicisme à Madagascar. A commencer par la figure emblématique de la bienheureuse Victoire Rasoamanarivo (1848—1894), une laïque très engagée qui figure parmi les deux bienheureux malgaches.

Cet hebdomadaire est sorti presque sans interruption, surtout depuis les années 60. Une révolution tranquille s'est opérée au fil des années: *Lakroa* a débuté modestement en format de 4 pages, puis est passé à 6, 8, 10 et depuis 2006, à 12 pages. Il a commencé en «monochromie,» puis en «bichromie,» et depuis 2005 en quadrichromie. Depuis quelques années, il est disponible en version online (www.lakroa.mg). Comme tout organe de presse, *Lakroa* a eu son lot de grandes ruptures. Une des plus remarquables fut l'année charnière de 1975 caractérisée par l'interdiction de parution de sa «sœur jumelle» *Lumière*, publiée intégralement en français. De là commençait le bilinguisme qui caractérise le journal. Malgré ces changements, somme toute inévitables, *Lakroa* a tenu le cap tout en essayant de conserver l'esprit et le style d'origine.

Une caractéristique du journal est sans doute le genre littéraire spécial qui s'y est établi au fil des années. Variés dans leurs formes mais fermes dans le fond, les articles de *Lakroa* qui donnent une large part à l'éducation rebutent les lecteurs peu avertis. Alliant l'information à l'analyse, *Lakroa* ne manque pas d'instiller une dose de conscientisation citoyenne et d'éducation à la responsabilité. Aucun domaine d'importance (social, culturel, religieux, politique, etc.) n'échappe à ce «traitement» incisif qui est devenu graduellement sa «marque de fabrique.» Ce genre littéraire spécifique s'est façonné, en partie, par les évènements eux-mêmes. Ainsi, l'époque de la censure de la période socialiste (1975—1991) a-t-elle donné naissance à des articles satiriques où les auteurs caricatureraient la réalité sociale à défaut de pouvoir l'exprimer librement. Les petits billets à caractère provocateur rebutent et réconfortent à la fois. Ses reportages dénonciateurs d'injustice font grincer les dents.

Lakroa s'adapte à l'histoire mais évite une trop grande compromission. Il se met à l'écoute des évènements mais garde sa lucidité. Une constante dans *Lakroa* est la dénonciation des injustices sous diverses formes. Une des rubriques les plus appréciées est le *Courrier des Lecteurs* dans lequel les gens racontent leurs malheurs, les passe-droits, les corruptions, les abus de pouvoir sous différentes formes aux quatre coins du pays. Exercice qui ne va pas toujours sans difficultés mais dont le résultat est encourageant: ici, des *fokonolona* (communautés villageoises) conscientisées sur leur droit en face d'un responsable véreux, là une famille pauvre qui a eu gain de cause au tribunal, là encore, un fonctionnaire enfin muté après des années de laisser-aller. Par ailleurs, le journal s'est fait un point d'honneur de fustiger les grandes injustices structurelles ou étatiques. Ce qui a souvent provoqué l'ire des régimes autoritaires: en plein régime socialiste, certains lecteurs se souviennent des pages entières toutes blanches à cause de la censure féroce.

Bref, *Lakroa* traverse les années sans grandes illusions mais garde aussi l'espoir, en devenant témoin privilégié de l'histoire contemporaine malgache. Les changements de forme des dernières années ont pu déranger certaines habitudes mais ce n'est pas un déménagement. La maison *Lakroa* bien établie sur ses fondations, innove sans changer. L'actualité reste sa matière première. Il l'observe à sa manière, en débuisquant les informations essentielles sur la vie des hommes et des femmes d'aujourd'hui, à Madagascar et ailleurs. Il va à leur rencontre. Il s'efforce de ne pas se laisser entraîner par les tourbillons médiatiques tout en résistant à la tentation de hurler avec les loups.

Même si c'est parfois un exercice difficile à cause des contraintes financières, *Lakroa* réfute le simplisme et la facilité. Il ne barbouille pas pour autant le réel de couleurs criardes. Il met en avant les «gens du bien» qui vont au charbon pour changer la société ou simplement créer des liens autour d'eux. Imbibé de l'éthique sociale de l'Église, *Lakroa* considère que les chercheurs de sens ne sont pas des doux illuminés, décalés de ce siècle, et que la dimension spirituelle des personnes et des évènements aide à les comprendre. Il fait le choix de la paix et non le choc des personnalités et des institutions. Pour *Lakroa*, les convictions ne sont pas incompatibles avec l'information, avec la rigueur, avec l'honnêteté intellectuelle. Ce pari de la différence, *Lakroa* ne peut le tenir sans ses lecteurs et lectrices, fidèles et nouveaux, que l'on espère toujours plus nombreux. *Lakroa* a besoin d'eux.

Mamy Wilson Randriamanantena, S.J.
Rédacteur en chef de Lakroa



Dassanech: *Une nouvelle mission*

“Cette nouvelle mission a toutes les caractéristiques d'une mission "ad gentes", c'est-à-dire une mission de première évangélisation puisque les Dassanech n'ont jamais été évangélisés par aucune confession chrétienne et qu'ils n'ont pas encore reçu l'annonce de la Bonne Nouvelle de Jésus Christ”.

La tribu Dassanech est l'une des seize tribus qui peuplent l'extrême sud-ouest de l'Éthiopie, dans la vallée du fleuve Omo. C'est une tribu relativement petite, avec environ 20.000 habitants qui vivent concentrés dans le Delta du fleuve Omo. Ce dernier verse ses eaux dans le lac Turkana, à la frontière avec le Kenya. Les Dassanech vivent des deux côtés de la frontière mais le plus grand nombre se trouve du côté Éthiopien. D'après les anthropologues, ces tribus sont considérées parmi les plus primitives encore existantes au monde. En effet, elles ont vécu durant des siècles hors de tout contact avec le monde civilisé, en

partie par choix, en partie aussi parce qu'elles habitent des régions enclavées sans voies de communication adaptées avec le reste du pays. Les Dassanech ont leur propre langue, et leur propre culture et comme toutes les autres tribus, leur propre territoire. Les membres des différentes tribus ne se mélangent en effet pas facilement entre elles.

Bien que certains des Dassanech qui vivent plus près du Delta du fleuve Omo cultivent quelques céréales, ce sont fondamentalement des éleveurs. Pour eux, le bétail de bovins et de chèvres est non seulement leur principal capital économique, mais aussi le symbole de leur prestige et de leur vie

■ Jour de marché au village de Sud Omo.





sociale. Le bétail leur fournit un aliment à base de sang extrait méticuleusement de la veine de l'animal vivant, mélangé avec du lait. A l'occasion des fêtes, ils sacrifient les animaux les plus vieux et en mangent la viande. Ils font cela aussi pendant la saison sèche, quand les pâturages sont plus rares. La peau est un article très apprécié, utilisé pour fabriquer les maisons, des lits, des outres pour conserver l'eau et pour confectionner les vêtements des femmes.

Le centre principal des Dassanech est une petite bourgade Omorati; c'est en même temps le poste officiel pour passer en territoire éthiopien. Omorati compte environ 3.000 habitants et on y trouve quelques constructions en ciment. Le village se situe au bord du fleuve Omo, exactement à l'endroit où on est en train de construire un pont qui reliera les deux pays limitrophes. Pour cette raison Omorati est appelé à jouer un rôle important dans le futur des communications entre le Kenya et l'Éthiopie. Actuellement, le peuple Dassanech commence à vivre une nouvelle expérience qui va donc changer le cours de son histoire, avec cette nouvelle route reliant le Kenya à l'Éthiopie, qui traversera l'ensemble de la vallée du fleuve Omo. Avec la route, viendront

naturellement de la capitale le commerce et les touristes, tout comme les investissements en cultures extensives de coton par des entrepreneurs qui se manifestent déjà.

La sagesse populaire dit que "le développement des voies, est la voie pour le développement", et il y a sans doute beaucoup de vrai dans ce dicton. Mais les voies de communication ne font pas tout; l'ambiguïté du terme "développement" est bien connue en raison des conséquences indésirables qu'il entraîne habituellement; c'est le cas, en particulier, des populations telles que les Dassanech qui ne sont pas préparés à un changement aussi drastique dans leur mode de vie.

Pour cette raison, les anciens Dassanech, faisant preuve de sagesse ancestrale, ont demandé à l'Église catholique de commencer une mission dans le village principal de Omorati. Sachant que les Dassanech pratiquent leur religion africaine traditionnelle, j'ai voulu savoir pourquoi ils demandaient spécialement à l'Église catholique de venir à Omorati. La réponse a été claire: "parce que nous savons que l'Église catholique se préoccupe de l'éducation des enfants et des jeunes. Nous ne voulons pas que nos enfants, maintenant que le

développement nous est tombé dessus, se retrouvent aussi peu préparés que nous à ce changement. Réponse d'analphabètes, mais réponse sage et intelligente.

C'est ainsi qu'acceptant leur invitation, nous sommes en train de construire une école maternelle à Omorati. Un jeune prêtre diocésain éthiopien, le Père Goesh Abraha, est d'ores et déjà le pionnier de ce projet. Sans attendre que le bâtiment soit construit, le Père Goesh a commencé à instruire les enfants en les réunissant à l'ombre d'un arbre, et à former un maître improvisé en attendant que le programme plus défini commence. Pour la première fois dans leur histoire, les enfants des Dassanech ne passeront pas toute la journée à garder leur troupeau de chèvres, à chercher du bois pour le feu, ou à porter l'eau de la rivière, mais ils auront la possibilité de développer leur intelligence et leur esprit sous la conduite d'un maître. Le mot «école» fait son entrée dans le lexique Dassanech!

Pour notre vicariat apostolique de Soddo, c'est un appel clair à la mission mais en même temps un défi parce que la région est très éloignée (450 km au sud de notre siège). Les transports sont encore rares, les communications téléphoniques très faibles. Le climat est en outre très chaud et semi-aride. La malaria se trouve comme chez elle. Il n'y a pas d'autre eau à proximité que les eaux jaunâtres du fleuve, infestées de crocodiles et l'hôpital le plus proche se trouve à une distance de plus de 100 km.

En dehors de ces défis d'ordre matériel, nous sommes très conscients qu'en entrant en contact avec une population comme celle-ci, aussi éloignée de la civilisation, il nous faut user de beaucoup de discernement et de tact afin que le processus éducatif ne détruise pas leurs propres valeurs, mais les intègre et les aide à conserver leur propre identité culturelle, sans tomber dans la tentation d'un consumérisme matérialiste et superficiel. Dans ce cas, le mot d'"inculturation" a une signification

centrale particulièrement forte.

Il est clair que cette nouvelle mission a toutes les caractéristiques d'une mission "Ad Gentes", c'est à dire, une mission de première évangélisation, étant donné que les Dassanech n'ont jamais été évangélisés par aucune confession chrétienne et qu'ils n'ont pas encore reçu l'annonce de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. La question clef qui vient à l'esprit est évidente: "comment évangéliser cette population? Par où commencer?"

Après presque un an de vie au milieu des Dassanech, l'expérience du Père Goesh, nous donne à présent une information précieuse pour choisir un point de départ. Comme toutes les tribus de bergers les Dassanechs sont des guerriers. D'une certaine manière, ils se doivent de l'être pour deux raisons: la première pour défendre leur bétail contre les tribus voisines, étant donné que le vol du bétail des voisins est une des manières traditionnelles d'augmenter son propre troupeau et ainsi, d'accroître son prestige. La seconde, pendant la saison sèche, quand la nourriture est rare, les bergers se voient obligés de conduire leur troupeau sur des territoires étrangers; cela entraîne souvent des conflits violents avec les tribus voisines. Donc, le vol mutuel de cheptel, à l'origine pour des raisons vitales, s'est transformé en une sorte de compétition ou de sport local, qui malheureusement comporte son lot de blessés et de morts à chaque affrontement.

Nous estimons qu'aussi longtemps que cette pratique et cette façon de penser admise comme normale par la culture, ne trouveront pas de solution non violente, il est inutile de commencer à parler de sacrements et de liturgie à ces peuples. Par conséquent, il s'agit de commencer par une pré-catéchèse basée sur la révélation biblique de la dignité de la personne, et du respect que l'on doit à la vie humaine. Une évangélisation basée sur les principes de justice, de paix et de réconciliation est le point de départ et la base solide pour une instruction religieuse. Pour cela, il



■ Ici en haut, cours de catéchisme en plein air. A la page précédente, le Père Goesh Abraha avec un groupe de néo-catéchumènes Dassanech.

faudra offrir en même temps, des solutions techniques alternatives comme la culture des pâturages, les techniques simples d'irrigation, et d'autres techniques qui vont contribuer à une stabilité économique et sociale plus grande non seulement pour le peuple Dassanech, mais aussi pour les peuples voisins; en effet, il faudra initier ce même processus au moins chez les Hamar, la tribu voisine des Dassanech, dans le but d'assurer son efficacité.

Ce défi n'est pas le seul. Les Dassanechs sont culturellement polygames, défi auquel le Christianisme s'affronte souvent en Afrique. Il est clair qu'on ne peut pas changer brutalement une société structurellement polygame. Une éducation de nouvelles générations est nécessaire pour pouvoir établir une communauté ecclésiale dans laquelle le mariage monogame sera accepté et respecté. Par conséquent, nous ne pouvons pas espérer, dans un futur proche, des conversions en masse ni des baptêmes en groupe. Ce processus sera lent, mais s'il y a plus de paix et de justice dans leurs relations sociales, nous pensons que les Dassanech ne seront pas éloignés du Royaume de Dieu.

Je suis arrivé en Afrique pour la

première fois en 1964, lorsque j'étais encore étudiant-jésuite. Depuis mon ordination, j'ai travaillé en République Démocratique du Congo, au Kenya, et depuis quatorze ans en Éthiopie. Dans ma mission, j'ai toujours été rattaché à des institutions ecclésiales déjà établies où je ne trouvais sur mon chemin aucun païen à convertir. A présent, après tant d'années de missions, alors que je commençais à penser aux jours tranquilles de la retraite, je me retrouve Évêque pour le Vicariat apostolique de Soddo, face à cette nouvelle mission avec le défi pastoral d'un grand territoire de première évangélisation.

Fort heureusement, la mission est œuvre de l'Église, non la tâche d'un seul individu. Pour cette raison, nous espérons que la communauté ecclésiale dans et hors de notre Vicariat, nous aidera tous à répondre de manière appropriée à cet appel du peuple Dassanech, appel qui, nous en sommes sûr, s'étendra bientôt aux quinze autres tribus de la région de la vallée du fleuve Omo.

+ Rodrigo Mejía Saldarriaga, S.J.
Vicaire apostolique de Soddo,
Éthiopie
Traduction de Y.V.



Les jésuites dans la Haute-Égypte

“Les pères à peine établis au Caire commencèrent à se soucier de venir en aide aux chrétiens de rite copte dispersés à travers la Haute-Égypte. Après quelques retraites prêchées par des missionnaires venus de Syrie, la fondation d’un poste à Minia fut décidée: le P. Joseph Autefage et le F. Nicolas Melhem y arrivèrent le 15 octobre 1887 et reçurent bientôt le renfort de deux compagnons.” (Henri Jalabert s.j. *La vice-Province du Proche-Orient de la Compagnie de Jésus: Égypte,, Syrie, Liban, Beyrouth* 1960, p. 50). Donc cette communauté de Minia célèbre son 125^{ème} anniversaire cette année, 2012!

La mission originelle de la communauté de Minia fut le catéchisme et l’éducation. L’histoire des Pères de cette communauté passait, bien sûr, par des hauts et des bas. Sous l’impulsion des Pères comme Emmanuel Rolland “la mission prit un bel essor: des écoles primaires furent ouvertes, d’abord dans les villages voisins, puis très loin dans le sud.” [ibid., p.51]. Le nombre de leurs écoles dans les villages de la Haute-Égypte avait d’abord atteint le nombre de 43 écoles en 1912, mais les soucis financiers suite à la première guerre mondiale avaient fortement compromis leur avenir et leur nombre diminuait au dessous de la moitié. Un autre incident déplorable fut celui de l’empoisonnement des Pères par un domestique irrité par le départ des certaines Sœurs égyptiennes vers le Liban. Le P. Jean Habib sj, supérieur, et le cuisinier laïc de la communauté en moururent.

“La multiplication des prêtres séculiers instruits et la prise en charge de l’enseignement



«Les Pères à peine établis au Caire commencèrent à se soucier de venir en aide aux chrétiens de rite copte dispersés à travers la Haute-Egypte». Le 15 octobre 1887 le P. Joseph Autefage et le F. Nicolas Melhem arrivèrent à Minia. Donc cette communauté célèbre son 125eme anniversaire.

élémentaire dans les villages par l’Association des Écoles de Haute-Égypte [fondé par le P. Henri Ayrout S.J. en 1940], ont mis fin aux courses des prédications et d’inspections,...”. L’école primaire, à la Résidence, restée à leur charge, aurait suffi largement “à occuper toutes les heures des trois Pères de la maison, alors que viennent s’y ajouter les catéchismes, la confession, ... l’action spirituelle et pédagogique dans les écoles des religieuses de plusieurs

viles alentour, les réunions ...”. [ibid., p.52]

Une page donc venait d’être tournée entre les deux guerres, avec une plus grande attention à la Ville même de Minia et le travail auprès des congrégations des religieuses un peu partout dans la campagne de la Haute-Égypte. L’évolution continua et dans les années 1970 le P. Mounir Khouzam S.J. commence à s’intéresser du nombre inquiétant des jeunes désœuvrés, laissés à leur

compte, peu attirés par les rites dans les églises.

Une Association des anciens de notre école fut restructurée pour accepter aussi des laïcs, amis de la Résidence. Cette "Association des Jésuites et Frères pour le Développement" travaillait en coopération étroite avec la communauté jésuite. Cela faisait une grande famille dans la propriété de la Résidence, très active et soucieuse de vivre l'évangile dans la vie quotidienne, inspirée par la spiritualité Ignatienne.

La Résidence de Minia se lance alors dans le ministère de la jeunesse, suivi de près par le souci du travail social: l'alphabétisation, les handicapés, les études des enfants et jeunes, l'éducation informelle surtout par le scoutisme, la formation continue des adultes, et d'autres programmes encore, et tout cela avec la coopération indispensable de l'Association. Dans un pays à majorité musulmane, ça va de soi que toutes ces activités, à l'exception de celles qui sont spécifiquement chrétiennes, sont ouvertes à tous sans discrimination religieuse.

Au cours des années, la propriété autour de la Résidence s'est beaucoup transformée. Les jardins de la Résidence furent transformés en espaces ouverts aux activités auprès de la population du quartier, et même au-delà. Plusieurs bâtiments ont été construits pour répondre à la demande d'organiser plusieurs activités.

Aussi, d'autres "branches" attachées à la Résidence mais à l'extérieur, furent ouvertes au fur et à mesure que le travail augmentait. Le F. Selim Chamaoun S.J. commençait son œuvre et Centre Social au quartier populaire de Gad-el-Sid. La section des handicapés, sous la direction de "l'Association des Jésuites et Frères pour le Développement", ouvre une clinique, dans un appartement loué, pour recevoir les handicapés des villages, comme aussi, elle dirige un petit Centre Social pas trop loin dans un des villages. La même Association s'est lancée dans un

ambitieux projet de développement agricole à Komombo dans le sud du pays, auprès des Nubiens déplacés et autres agriculteurs, pour les aider à faire face à une situation d'environnement très difficile, apportant le nom «des jésuites» à cette contrée très éloignée du pays. Enfin, la communauté a acquis un terrain désertique en vue d'y accueillir des retraitants et d'autres groupes des jeunes en formation.

Ainsi nous pouvons signaler deux intuitions "récentes" découvertes et vécues par la communauté: la coopération avec les laïcs qui assument une responsabilité réelle dans l'apostolat de la communauté, et la formation et l'éducation extra-scolaire à tous les niveaux: enfants, jeunes, adultes.

On peut encore rencontrer quelques vieilles personnes qui se rappellent toujours du P. Henri Domon sj, arrivé à Minia en 1909, qui pendant 48 ans s'était dévoué très généreusement en faveur des citoyens de Minia, et cela jusqu'à sa mort en 1957. Mais une plus grande attention à la Ville de Minia, et la direction de l'École de la Résidence, devenue une des meilleures de la ville, ne feront pas oublier aux Pères le "souci des âmes" de la population délaissée de la campagne égyptienne. Le P. Jean Faure, le P. Hans Putman, et d'autres encore qui suivent leurs pas, s'en

occupaient, et s'en occupent jusqu'à nos jours un peu partout dans le sud, de l'aide spirituelle aux curés des paroisses catholiques, aux jeunes et aux communautés des religieuses, donnant conférences, direction spirituelle, retraites, faisant le catéchisme, et animant le Mouvement Eucharistique des Jeunes (MEJ) et les Communautés de Vie Chrétienne (CVX).

Jusqu'à ce jour, plus de 165 compagnons ont vécu à Minia en tant que membres de la communauté jésuite, dont plus de 80 prêtres, 35 frères coadjuteurs, une dizaine pendant leur régence, et près de 40 comme novices. Une quinzaine sont enterrés à Minia même.

Le monde change et l'évolution de la société continue. La révolution technologique et électronique est en train de transformer le style de vie de la plupart des jeunes, même dans les quartiers populaires et les villages. Il y a de nouveaux défis qu'il faut assumer avec de nouvelles manières de vivre et de "proclamer" l'Évangile. Peut-être que la Révolution de Janvier 2011 constitue-t-elle un défi pour nos options et un nouvel appel pour réorienter nos priorités à Minia.

Anthony Fenech, S.J.

■ Ci-dessous, des jeunes pendant un cours ; à la page précédente, fête avec les enfants de l'école primaire à l'occasion du Nouvel An.





Collège Libermann:

Soixante ans au service de l'éducation

Le Collège Libermann a été fondé voici 60 ans, sous l'initiative de Monseigneur Bonneau, premier Évêque de Douala. Initialement dirigé par les Spiritains, il est depuis 1957 confié à la Compagnie. Entre 1952 et 2012, le Collège est passé de 19 élèves garçons uniquement, à environ 1852 des deux sexes. Il est actuellement dirigé par une équipe de 8 jésuites.

Le Collège Libermann célèbre en cette année 2012 ses soixante ans d'existence, et ses 55 ans de présence jésuite. En effet, sous l'initiative de Monseigneur Pierre Bonneau, est ouvert à Douala au Cameroun le Collège Libermann en 1952. Cette noble mission fut confiée à une équipe de Spiritains (confrères de Mgr Bonneau) et de Dominicains sous la direction du P. Gabriel Boulanger, dont le décès survenu le 12 janvier dernier coïncide avec les festivités du soixantenaire. Soixante ans au service de l'éducation, de la formation intellectuelle, spirituelle et humaine de la jeunesse non seulement africaine, mais aussi occidentale et orientale, puisque le Collège est aussi un lieu de brassage des nationalités à l'image même de l'universalité de la Compagnie de Jésus.

L'année 1957 marque un tournant décisif dans l'histoire du Collège, car les premiers compagnons vont venir pour en prendre possession. Ainsi, à la demande de Mgr Bonneau soucieux de confier la gestion du Collège à une communauté

religieuse, vont arriver les premiers jésuites : le Père Luc-Antoine Boumard comme Directeur, le Père Jean Geli en tant que Préfet des Études, le Père Charles Jacquet comme Père Spirituel, le Père Bureau, le Père de Rosny et le Frère Venard comme professeurs. Leur mission est de continuer l'œuvre commencée par la première équipe.

Du point de vue de ses élèves, le Collège se constitua progressivement d'abord avec un premier cycle, puis avec le second cycle en 1956, pour présenter ses premiers bacheliers en 1960 : 100% en série Philosophie et 46% en série Mathématiques. A cette date, le Collège n'était constitué que de garçons. Il faudra attendre l'arrivée du Père Meinrad Hebga en 1968 comme premier Directeur africain, pour que les filles soient admises au Collège, mais à partir du second cycle. Ce n'est qu'en 1975 qu'elles seront admises dès la 6^e, sous l'impulsion du troisième Directeur, le Père Vincent Foutchantse. Les Sœurs Martine Henric et Antonnetta Van Winden du Collège des filles voisin de Libermann (le Collège Saint-Esprit), vont travailler à cette intégration des filles, ce d'autant plus que l'internat ouvert quelques années auparavant, sera fermé la même année par manque de personnel qualifié et pour éviter les coûts très élevés que devait subir la pension des internes.

Durant toutes ces années, le Collège a vu croître sa population, et surtout le renversement en termes de genres. Le fait qu'il y ait plus de filles que de garçons aujourd'hui, constitue un nouveau défi à la pédagogie du Collège qui doit désormais tenir compte de cette nouvelle donne,

Années	Filles	Garçons	Total
1952/1953	/	19	19
1960/1961	/	317	317
1979/1980	249	523	772
1982/1983	342	471	813
1994/1995	495	473	968
2001/2002	719	689	1408
2004/2005	851	780	1631
2009/2010	979	849	1828
2010/2011	1003	826	1829
2011/2012	978	859	1837

surtout que l'éducation de la jeune fille est appelée à intégrer un certain nombre d'exigences et de facteurs. Parmi ce grand nombre de filles, certaines se distinguent par leur engagement actif dans la vie du Collège. Elles jouent le rôle de leader dans les clubs, les groupes et les classes. Dès lors, il y a un potentiel de leadership féminin qui doit être encadré et encouragé au sein du Collège.

La direction du Collège est actuellement assurée une équipe de 8 jésuites, à laquelle s'ajoutent 36 professeurs permanents et 32 professeurs vacataires environ, ainsi que 25 travailleurs laïcs qui collaborent dans l'administration et l'entretien. Comme cela est de tradition pour la pédagogie ignatienne, l'équipe éducatrice se veut au service de la formation intégrale, celle d'un homme ouvert aux autres et à Dieu dans le respect des différentes traditions humaines et religieuses. Fort de sa diversité de nationalités et de religions (catholique, protestante, musulmane, bouddhiste), le Collège se veut un lieu de transmission du message de Jésus-Christ comme modèle humain pour chacun, dans le respect des dites diversités.

La formation spirituelle des élèves est vécue dans le cours de CHR (Culture Humaine et Religieuse), qui est avant tout un lieu de rencontre pour les diverses religions qui se côtoient au sein du Collège. A cela s'ajoutent une session de formation à la pédagogie ignatienne à la rentrée scolaire pour tous les nouveaux enseignants, les eucharisties hebdomadaires par groupe de classes, les récollections mensuelles pour chaque classe, la catéchèse pour les élèves qui désirent recevoir les sacrements, sans oublier les retraites annuelles des classes terminales. En plus de cette dimension spirituelle, le Collège essaie aussi de susciter chez les élèves la sensibilité aux plus pauvres, à travers les visites de la prison centrale de Douala par les classes de terminales, et les visites à un des orphelinats de la ville par les classes de seconde. Cette formation

humaine constitue pour le Collège un pôle de grande valeur et elle est doublée d'une formation culturelle, puisque c'est dans ses murs qu'a pris corps l'intérêt pour les langues nationales. C'est ainsi que le Douala, le Bassa, le Go'mala et l'Ewondo sont enseignés pour permettre aux élèves de se familiariser à quelques langues locales.

Jumelle de la formation spirituelle, la formation morale met accent sur l'éveil et le développement de la conscience, le sens de la vérité et de la justice, le respect d'autrui, la solidarité sociale, le bien commun, la responsabilité personnelle et collective et l'initiation à la liberté responsable. Notre projet consiste non pas à former des imitateurs, mais des acteurs opérant des choix conscients et posant des actes responsables. Pour atteindre ces objectifs, l'accent est mis sur la méthode, la rigueur et la discipline, convaincu que «ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien.»

Dans l'exécution de ce vaste projet éducatif, les responsables jésuites sont aidés en grande partie par l'Association des Parents d'Élèves du Collège Libermann (APECOL), suivie de loin par

l'Association des Anciens Élèves (ACOLI). La formation et l'implication des parents ne sont pas en reste. C'est la raison pour laquelle un espace dénommé «école des parents» leur est consacré.

Dans une démarche prospective, il convient de tirer les leçons des soixante ans d'existence du Collège Libermann pour améliorer ce qui a été entamé depuis 1952. Dans cette perspective, une synergie de toute la communauté éducative du Collège Libermann doit être mise en place pour redynamiser le collège sur tous les plans. Par exemple, sur le plan humain, regrouper tous les anciens élèves du Collège Libermann pour échanger des idées et soutenir la noble œuvre éducative qui ne saurait être l'affaire des seuls Pères jésuites, des collaborateurs enseignants et des autres personnels d'encadrement qui se sont illustrés par la formation dans certaines familles du grand-père, du fils, du petit-fils. C'est cet effort qui pourra permettre à cette mission exaltante et au Collège Libermann une prospérité digne d'un établissement de renom.

Saturnin Tsayem, S.J.



■ Un cours au Collège Libermann. La formation académique se joint à celle humaine, spirituelle et sociale selon la tradition pédagogique de la Compagnie de Jésus.

“Bienvenue au coeur de l'Afrique chaleureuse”

C'est ce que les affiches touristiques disent, avec des images montrant les rives de lacs, des champs de maïs fleurissant et des rangées d'écoliers souriant. Nous, jésuites avons aussi été touchés par cette chaleur humaine et participé à sa dynamique depuis les années 1970. Il y a certainement de nombreux défis aujourd'hui dans ce beau pays. Comme notre présence ici augmente avec la croissance de la province Zambie-Malawi, nous coopérons avec l'Église et d'autres pour répondre à ces défis d'aujourd'hui.

Bien que, jusqu'en 1992, le Malawi n'était pas officiellement incorporé dans la province de Zambie, les jésuites, depuis plusieurs décennies, avaient déjà commencé plusieurs ministères dans le pays. Une contribution significative à l'Église locale a été apportée par les jésuites qui enseignaient dans les grands séminaires de Kachebere et de Saint Pierre pendant de nombreuses années. D'autres jésuites avaient été impliqués à travers le Service Jésuite des Réfugiés (JRS) dans le travail avec les réfugiés mozambicains, dans le grand camp du HCR le long de la frontière sud pendant les années 1990.

En 1993, la Compagnie a ouvert une communauté à Lilongwe, la capitale du pays, offrant des services pastoraux: aide aux paroisses, animation de groupes d'étudiants, coopération avec les médias ecclésiastiques et travail avec les services sociaux. En 2000, nous avons pris en charge une très grande paroisse, Kasungu, dans les régions rurales du Malawi, où, aujourd'hui

Il ya certainement de nombreux défis aujourd'hui dans ce beau pays qu'est le Malawi. Comme le nombre de jésuites augmente ici avec la croissance de la province Zambie-Malawi, nous coopérons avec l'Église et d'autres pour répondre aux défis de la société d'aujourd'hui.



s'épanouit un centre de pastorale, d'éducation et de travail au développement.

Colonie britannique pendant plusieurs décennies jusqu'à l'indépendance en 1964, le Malawi est un pays avec de forts contrastes. Avec une population actuelle de près de 15 millions d'habitants, les habitants du Malawi s'entassent le long d'une bande étroite de terre bordée par le grand lac Malawi. La première source de revenu du pays étant l'agriculture, le défi de la pauvreté est prioritaire. 85% de la population vit en zone rurale et le pays est classé 153 sur 169 selon l'indice de développement humain des Nations Unies (PNUD).

La présence musulmane est importante (au moins 15% de la population). Pour autant, la majorité des Malawiens sont chrétiens: avec environ 55% de protestants et 25% de catholiques. Le travail de l'Église catholique est centré autour de la mphakati ou petite communauté chrétienne. La mphakati se réunit chaque semaine pour la prière, une réflexion biblique et des œuvres pastorales et sociales. Toutes les paroisses promeuvent ces groupes, de sorte que le rassemblement dominical pour l'Eucharistie est le rassemblement de la «communauté des communautés.»

Notre paroisse à Kasungu, comme l'ensemble de l'Église locale fait preuve d'une forte vitalité, avec une église centrale et plus de 74 “antennes” rattachées et animées en grande partie par des responsables laïcs. Deux prêtres jésuites et quatre catéchistes laïcs travaillent avec les responsables des petites communautés chrétiennes dans ces

■ Sur cette page, un moment de loisir et cours de mathématique au camp de réfugiés de Dzaleka. A la page précédente, la «fenêtre de l'espérance», en attendant de pouvoir aller à l'école.

antennes. Les services spécifiques pour les familles touchées par le VIH/SIDA sont menés par une équipe de professionnels: médecin, infirmière, personne en charge de la prévention et nutritionniste. Accompagnée par des bénévoles, l'équipe rejoint les patients dans les villages à leur domicile pour l'assistance et l'accompagnement lorsque les situations sont désespérées.

Dans l'archidiocèse de Lilongwe, un prêtre jésuite assure la pastorale pour les étudiants en tant qu'aumônier des cinq collèges qui constituent l'Université. Les jésuites aident également dans certaines paroisses.

Dans le domaine de l'éducation, les jésuites contribuent aussi au développement du pays. Dans la ville méridionale de Blantyre, un jésuite médecin enseigne à la faculté de médecine de l'Université du Malawi et est impliqué dans le travail de l'hôpital. A Kasungu, notre paroisse a rénové treize des écoles primaires parrainées par le gouvernement afin de fournir de meilleures possibilités éducatives pour les jeunes des zones rurales.

Mais un projet ambitieux pour l'éducation au Malawi a été récemment élaboré par la province jésuite de Zambie-Malawi. Il s'agit d'établir une école secondaire "Loyola Jesuit secondary School", pensionnat de co-éducation pour 500 élèves. Ceci est une «option pour les pauvres», afin de donner espoir aux jeunes dans un système éducatif très démuné dans un pays lui-même sous-équipé en structures éducatives. Moins de 35% des jeunes du Malawi ont accès à l'enseignement secondaire, et moins de 30% des filles intègrent cette étape. Moins de 44% (garçons 48,7%; filles 36,2%) des élèves qui terminent





■ Le P. Peter Henriot, auteur de l'article, avec quelques jeunes jésuites en formation et des jeunes, futurs élèves de l'école.

l'école secondaire passent les examens finaux.

Loyola Jesuit Secondary School est situé à Kasungu, une zone rurale pauvre à 120 km de Lilongwe, car dans la capitale de nombreuses écoles sont disponibles. Notre école sera sous contrat avec l'État qui payera les salaires des enseignants. Les frais seront donc moins élevés et l'école pourra attirer des familles aux moyens modestes. L'égalité des sexes nécessaire aux développements futurs du pays, sera l'un des points d'attention de l'enseignement. Personnel et étudiants seront tenus de fournir des services à la communauté locale, en particulier l'assistance des écoles primaires des alentours.

Un autre effort important d'éducation a été entrepris par le Service Jésuite des Réfugiés dans le camp de réfugiés au grand Dzaleka dans le centre du pays. Les quelques 15.000 réfugiés qui vivent à Dzaleka, proviennent des régions en conflit dans les Grands Lacs, du Rwanda, du Burundi et de la RDC. Le JRS a créé dans ce camp des écoles primaires pour plus de 3.000 enfants et une école secondaire pour 500

élèves, attirant un grand nombre d'enseignants avec de bonnes formations pédagogiques pour ces écoles de réfugiés. Les résultats des élèves qui fréquentent nos écoles grâce au JRS sont régulièrement très haut classés dans les examens nationaux.

Toujours dans le camp de Dzaleka se trouve un centre d'apprentissage à distance, «Higher Education at the Margins» (HEM). Ce programme novateur fournit des certificats et des diplômes aux étudiants en utilisant en ligne du matériel éducatif fourni par plusieurs universités des États-Unis d'Amérique. Les domaines d'études comprennent les arts et les lettres, la santé, le commerce et le développement.

Les scolastiques jésuites ont aussi effectué leur régence dans plusieurs endroits du Malawi depuis plusieurs années. Cela y compris l'enseignement dans les camps du JRS et l'aide dans un refuge parrainé par l'Église pour les enfants sans-abris vivant dans les rues de Lilongwe.

Le Malawi, comme tous les pays, est confronté à de sérieux défis

environnementaux. Pour répondre à certains de ces défis, la Province jésuite de Zambie-Malawi a mis en place à Lilongwe le Centre jésuite pour l'Écologie et du Développement (JCED). Le jésuite, un avocat, qui dirige ce centre a mis la priorité sur le problème de la déforestation. Un programme de formation pratique pour les habitants des zones urbaines encourage à la consommation de briquettes faites à partir de récupération locale au lieu du charbon, qui suppose abattage et brûlage des forêts nationales.

Les jésuites du Malawi ont aussi servi dans diverses instances officielles, comme par exemple le philosphat de langue anglaise de l'assistance à Harare au Zimbabwe. Un autre signe de vitalité est le nombre de vocations locales venues du Malawi qui rejoignent la Province jésuite de Zambie-Malawi. Ces jeunes renouvelleront la Province dans l'avenir et assureront la continuité du service dans ce pays magnifique et plein d'espoir.

Peter Henriot, S.J.
Traduction de Y.V.

LA COMPAGNIE DE JÉSUS ET LES RELATIONS INTERRELIGIEUSES



«Ainsi, à mesure que le monde change, le contexte de notre mission change aussi, et de nouvelles frontières nous font signe, que nous devons franchir.

Nous nous engageons alors plus profondément dans ce dialogue avec les religions qui peut nous montrer l'Esprit Saint au travail à travers ce monde que Dieu aime». (CG35, d. 2, 24).



Sur cette page et à la page précédente, deux images de la rencontre interreligieuse du 27 octobre 2011 à Assise, promue par le Pape Benoît XVI.

Cette section de l'Annuaire a été réalisée en collaboration avec *Popoli*, la revue internationale des jésuites italiens.

La 34^{ème} Congrégation Générale de 1995 demandait au Père Général «d'explorer la possibilité de constituer un Secrétariat pour le Dialogue interreligieux afin de promouvoir et coordonner les initiatives de la Compagnie dans ce domaine» (Décret 5, n° 18). En réponse à ce postulat, le Père Kolvenbach a institué, par lettre du 29 juin 1996, le *Secrétariat pour le Dialogue interreligieux*, le confiant au Père Thomas Michel, de la province d'Indonésie. Le Père Tom avait une grande expérience du dialogue, surtout avec l'islam et, de 1981 à 1994, il fut consultant du Conseil Pontifical pour le Dialogue interreligieux, au Vatican, devenant ensuite Secrétaire au bureau de l'œcuménisme et des affaires interreligieuses de la FABC, Fédération des Conférences des Évêques d'Asie.

Le P. Général a confié au nouveau Secrétariat la tâche de sensibiliser la Compagnie de Jésus à l'importance de l'apostolat interreligieux, en aidant à la formation des jeunes jésuites pour les rendre capables d'exercer en temps voulu un rôle plus efficace dans la Compagnie et dans l'Église. En outre, il devait favoriser la communication et la coopération entre jésuites et non-jésuites engagés dans le secteur interreligieux, et promouvoir la dimension interreligieuse dans toutes les formes de l'apostolat des jésuites, en coordonnant les activités de ce secteur dans toute la Compagnie.

Le P. Tom Michel a fait un excellent travail durant les presque treize années où il est resté à la direction du Secrétariat se rendant compte, cependant, de la grande diversité des situations dans le domaine du dialogue et donc, de la nécessité d'approches diverses. Un aspect que, du reste, la même 34^{ème} Congrégation Générale n'a pas ignoré, en soulignant que "bien que le dialogue interreligieux soit un élément intégral de la mission de la Compagnie, ses formes pratiques dépendent des situations concrètes de notre vie et notre travail. Les religions indigènes et les grandes religions mondiales, les nouveaux mouvements religieux et les groupes fondamentalistes nous invitent à un dialogue qui corresponde aux perspectives particulières et aux défis de chacun d'eux" (Décret 5 n. 9).

La 35^{ème} Congrégation Générale ne s'est pas arrêtée d'une manière spécifique au dialogue interreligieux, mais elle en a souligné l'importance par ces paroles: "durant les dernières années, l'engagement fructueux de la Compagnie dans le dialogue avec les personnes appartenant à différentes traditions culturelles et religieuses, a enrichi notre service de la

foi et de la promotion de la justice, et nous a confirmés que la foi et la justice ne peuvent être pour nous un simple ministère comme les autres, mais le facteur intégrateur de tous nos ministères et de notre vie comme individus, comme communautés, comme fraternité étendue au monde entier" (Décret 3, n. 4).

Pour répondre à cette diversité de situations, le P. Nicolás a nommé en mai 2010 divers Conseillers personnels pour les différents secteurs:

Pour le Dialogue Œcuménique:

Avec les Orientaux: P. Milan Žust, de Slovénie, qui travaille déjà dans la section des Églises orientales du Conseil Pontifical pour la Promotion de l'Unité des Chrétiens;

Avec les Protestants: P. Thomas Rausch, des États-Unis, professeur de théologie à l'Université "Loyola Marymount" de Los Angeles.

Pour le Dialogue Interreligieux avec les autres religions:

Avec le Judaïsme: P. Jean-Pierre Sonnet, belge, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament à la Faculté de Théologie de l'Université pontificale grégorienne, à Rome;

Avec l'Islam: P. Christian Troll, allemand, professeur émérite des relations islamo-chrétiennes à la Faculté de Philosophie et de Théologie de "Sankt Georgen" de Francfort;

Avec le Bouddhisme: P. Aloysius Pieris, du Sri Lanka, un des meilleurs experts mondiaux en bouddhisme et directeur du "Tulana", un centre pour la recherche et le dialogue à Colombo;

Avec l'Hindouisme: P. Noel Sheth, indien, professeur de philosophie indienne à "Inana-Deepa Vidyapeeth", la Faculté de Théologie des jésuites à Puna;

Avec les religions indigènes d'Amérique: P. Javier Albó, bolivien, membre du CIPCA (Centre de Recherche et de Promotion de la Paysannerie) de La Paz;

Avec les religions indigènes d'Afrique: P. Kemboly Mpay, de la République démocratique du Congo, professeur à la Faculté de Philosophie de Kinshasa (Kimwenza).

Ces Conseillers, comme le dit le Père Général, "constituent le *Secrétariat pour le Dialogue Œcuménique et Interreligieux de la Compagnie*, au lieu d'un unique Secrétariat à la Curie généralice. Le Secrétariat est un groupe de consultation compétent dans le dialogue continu entre communautés de credos différents. Chaque Conseiller restera dans sa Province, dans son lieu de travail et de résidence. Tous ils se réunissent à Rome, une fois par an, dans le but de se rencontrer avec le Père Général et de discuter sur les progrès dans l'œcuménisme et le dialogue interreligieux, et dans l'implication de la Compagnie dans ces dialogues."

Nous avons demandé à ces experts en chacun des secteurs une contribution pour l'*Annuaire 2013*, en complétant en outre leurs contributions avec quelques expériences concrètes.

Giuseppe Bellucci, S.J.
Traduction de Yves Morel, S.J.

LES ÉGLISES ORIENTALES



*«Tout le monde doit savoir qu'il est très important de connaître, vénérer, conserver, développer, le si riche patrimoine liturgique et spirituel de l'Orient pour conserver fidèlement la plénitude de la tradition chrétienne et pour réaliser la réconciliation des chrétiens orientaux et occidentaux»
(Vatican II: Unitatis Redintegratio, n. 15).*

Une des divisions les plus scandaleuses est précisément celle qui existe entre les chrétiens eux-mêmes: puisque notre Seigneur Jésus Christ est venu pour unir le genre humain, alors que nous qui nous nommons ses disciples, nous sommes divisés et nous continuons à nous diviser. D'autre part, cela n'est qu'une preuve de plus que nous avons tellement besoin du Christ, et que sa mission de réconciliation continue à être très actuelle.

Les premiers conflits entre chrétiens étaient déjà connus dans l'Église primitive. L' "ennemi du genre humain", comme le disait saint Ignace en se référant au diable, a cherché depuis le début à contrer l'œuvre du Christ, et son action de séparation se poursuit jusqu'aujourd'hui. C'est pourquoi le Seigneur qui a abattu le mur de séparation, pria le Père "pour que tous nous soyons un" (cf Jn 17,21) et il chargea ses premiers disciples de s'employer à la réconciliation et à la communion, sans lesquelles il n'est pas de vie véritable. Aujourd'hui aussi, telle est, ou au moins telle devrait être, la première tâche des pasteurs, qu'ils soient évêques ou prêtres.

La base de la communion du Christ avec les premiers disciples fut son amour pour eux, la confiance dans leurs relations, exprimée jusqu'au sacrifice sur la croix, lorsque tous l'ont abandonné. Grâce à cet amour inconditionnel, les premiers disciples ont fait l'expérience du pardon, ils se sont réunis après sa résurrection et en ont attiré beaucoup d'autres à leur suite. Cet amour fort entre le Christ et ses disciples les a maintenus ensemble malgré une grande diversité d'origines et de cultures.

Précisément à cause de cette diversité, diverses Églises se sont créées, surtout en Orient, avec leur propre langue, leurs rites et leurs manières d'exprimer les mêmes vérités de foi. Tant que la base fut l'amour du Christ et la confiance réciproque, les différences n'ont pas causé de division. Avec le temps, en revanche, à

cause de diverses influences politiques et d'intérêts égoïstes, les Églises se sont éloignées les unes des autres, jusqu'à produire des divisions réelles. Celles qu'on nomme les Églises orthodoxes orientales s'étaient déjà séparées des autres au V^e siècle, après le concile de Chalcédoine (451), tandis que la division des autres Églises orthodoxes, de tradition byzantine, a son origine dans le «grand schisme» de 1054. Au cours de l'histoire il y a eu diverses tentatives des deux parties pour surmonter ces schismes, mais sans aboutir à un véritable succès. Il est vrai que durant le second millénaire une partie des Églises orientales se sont unies à l'Église de Rome (Églises catholiques de rite oriental), mais ceci a créé de nouvelles blessures et un motif supplémentaire de conflit avec ceux qui sont restés dans l'autre partie.

Il y a actuellement 14 Églises Orthodoxes autocéphales ou indépendantes qui se maintiennent en communion entre elles: les Patriarcats de Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem, Moscou, Serbie, Roumanie, Bulgarie et Géorgie, et les Églises orthodoxes de Chypre, de Grèce, de Pologne, de la République tchèque, de Slovaquie et d'Albanie. Parmi les Églises orthodoxes orientales, en revanche, se trouvent le Patriarcat Copte d'Égypte, le Patriarcat d'Éthiopie, le Patriarcat syriaque d'Antioche, l'Église apostolique d'Arménie, l'Église orthodoxe syriaque Malankara et l'Église d'Érythrée. L'Église assyrienne d'Orient occupe une place spéciale.

Comme on l'a déjà dit, l'effort en faveur de l'unité des chrétiens a toujours été présent, bien que de manières différentes. Cependant, l'Église catholique a fait une avancée plus significative en ce sens avec le Concile Vatican II, surtout avec le Décret *Unitatis Redintegratio* et avec la création du Secrétariat pour la Promotion de l'Unité des Chrétiens (Conseil pontifical depuis 1988). Le premier président de ce Secrétariat a été le cardinal Augustin Bea, jésuite; en outre, jusqu'aujourd'hui, cet organisme a toujours eu en lui un collaborateur de la Compagnie de Jésus.

Au cours des dernières années, des avancées significatives ont eu lieu depuis diverses parties, aussi bien depuis l'Église catholique que de la part des diverses Églises orthodoxes et orthodoxes orientales. En plus de gestes particuliers comme les rencontres des chefs des Églises, surtout la rencontre à Jérusalem du Pape Paul VI avec le Patriarche œcuménique Athénagoras en 1964, il y a eu beaucoup d'autres rencontres à différents niveaux. Cela fait plus de 30 ans qu'il existe un dialogue théologique avec l'Église orthodoxe dans son ensemble, et depuis quelques années aussi avec les Églises orthodoxes orientales et avec l'Église assyrienne d'Orient. L'élaboration de nombreux documents communs démontre un progrès certain.

Mais, en même temps, on parle souvent d'un refroidissement des relations, d'une certaine fatigue dans le dialogue, et aussi de nouveaux conflits, provoqués par l'une ou l'autre partie.





Malgré tout, dans la mesure où je parviens à suivre la situation actuelle, je peux dire que le dialogue est en train de progresser bien que très lentement. Ceci est compréhensible, parce qu'après tant de siècles de division il est difficile de parvenir à la réconciliation en peu de temps. Les blessures que les uns ont subies des autres sont nombreuses, la mémoire est pleine d'expériences négatives. Tout ceci a créé beaucoup de préjugés qui sont encore enracinés dans la conscience des fidèles et de leurs pasteurs. Et bien que les véritables questions théologiques qui nous divisent soient peu nombreuses, à cause de ces préjugés et du manque de confiance, chaque différence paraît un problème et fait obstacle à une véritable compréhension.

Un aspect essentiel sur ce chemin vers une plus pleine communion dans le Christ, est l'engagement dans la connaissance réciproque, surtout dans la recherche d'occasions diverses pour se rencontrer. Il est nécessaire de faire un premier pas vers l'autre, et ce n'est qu'en l'aimant qu'on peut le rencontrer vraiment et le connaître. En offrant sa confiance à l'autre on le connaît mieux et les expressions différentes sont chaque fois moins un obstacle. Au contraire, ce qui est différent devient chaque fois plus une richesse pour l'autre, ouvre de nouveaux horizons. Sans avoir à renoncer à sa propre tradition, on peut apprendre beaucoup des autres et enrichir cette tradition avec leurs trésors, moyennant un

Ici en haut, la rencontre entre le Nonce apostolique à Moscou Jurkovič et le Patriarche Kirill. A la page 47, au début de l'article, le Métropolitaine Filarète de Minsk et à sa droite le P. Milan Žust, l'auteur de l'article. A la page précédente, la rencontre entre le Cardinal Koch, président du Conseil pontifical pour l'Unité des Chrétiens avec le Patriarche Kirill.

“échange de cadeaux”, comme Jean-Paul II nous invite à le faire dans son encyclique *Ut unum sint*.

La confiance renouvelée qui se crée dans ces rencontres devient aussi un fondement pour le dialogue théologique. D'une manière chaque fois plus sereine les questions les plus délicates peuvent aujourd'hui être affrontées comme, par exemple, celle du conciliarisme et du primat, qui est actuellement un objet d'étude de la *Commission mixte internationale pour le dialogue théologique entre l'Église catholique et l'Église orthodoxe*. Ce dialogue n'est pas facile à cause d'une longue division et d'un développement très différent du primat dans les deux traditions. Malgré cela, je crois qu'il sera possible de trouver une solution, si l'on continue à mieux se connaître et à se respecter davantage, si la confiance réciproque continue en étant nourrie par des rencontres à différents niveaux.

Il est très important de chercher la collaboration dans des domaines divers, surtout dans le social et le culturel, en travaillant ensemble à la promotion et à la défense des valeurs chrétiennes dans le monde d'aujourd'hui. Un plus grand engagement commun, une plus grande visibilité de ce que nous pouvons déjà faire ensemble, stimuleront la confiance réciproque, ce qui permettra ensuite un dialogue théologique plus fructueux en vue d'une pleine communion dans le Christ. Il est difficile de dire si cela arrivera et quand, mais il est plus important de faire aujourd'hui tout ce qui est possible, sans forcer. Imposer ce que l'autre n'est pas préparé à accepter non seulement met en risque le progrès, mais peut également bloquer le dialogue.

Nous jésuites, qui sommes présents en diverses parties du monde, y compris dans presque tous les pays à majorité orthodoxe, nous pouvons contribuer de manière importante à ce chemin d'une plus grande communion avec les Églises orthodoxes et orthodoxes orientales. Beaucoup d'entre nous sommes impliqués dans les relations avec les orthodoxes de diverses manières. Il n'y a pas de place pour les présenter tous, mais nous pouvons au moins nous arrêter à quelques exemples.

A Rome il existe surtout trois institutions qui, chacune à sa manière, soutiennent ce dialogue. *L'Institut pontifical oriental*, où beaucoup d'étudiants orthodoxes étudient et où il se fait quelque collaboration avec certaines institutions orthodoxes, est un lieu privilégié pour la rencontre et la connaissance réciproque. Au *Collège russe pontifical*, vivent ensemble les séminaristes et les prêtres catholiques latins, grecs catholiques et orthodoxes. Il y a aussi le *Centre d'études et de recherches "Ezio Aletti"*, où je

vis et travaille depuis 12 ans, dans lequel des spécialistes et des artistes gréco-catholiques et orthodoxes logent et travaillent à côté des catholiques latins.

Il y a ensuite différents lieux de rencontre et de collaboration en d'autres endroits. A Moscou, par exemple, à *l'Institut Saint Thomas de Philosophie, Théologie et Histoire*, les jésuites travaillent à côté des orthodoxes, et de plus la majorité des étudiants sont orthodoxes. Un autre exemple se trouve à Beyrouth, dans notre *Université Saint-Joseph*, où il existe de bonnes relations avec diverses Églises orthodoxes locales, par l'intermédiaire de la revue *Proche-Orient Chrétien*. Et l'on pourrait donner beaucoup d'autres exemples (en Ukraine, République Tchèque, Slovaquie, pays du Proche-Orient, etc.).

Dans mon travail, je suis aidé entre autres, par le bon exemple du cardinal Tomáš Špidlík, S.J., avec qui j'ai vécu dix ans dans la communauté du *Centre Aletti*, et où j'ai pu rencontrer de nombreux orthodoxes et vivre avec eux. La vie passe par les rencontres, nous enseignait le Père Špidlík, et il en témoignait plus par son exemple qu'en paroles. Ceci vaut encore plus pour le dialogue œcuménique.

En concluant je voudrais rappeler que le Christ n'a pas imposé l'unité à ses disciples, mais par sa propre vie il a témoigné de la communion avec le Père et avec eux, et il a prié le Père que tous fussent un. Puissent la prière et les rencontres précéder tout enseignement et toute discussion, et qu'augmente ainsi la conscience de ce que la communion n'est pas un produit de notre effort, mais un cadeau que l'on peut redécouvrir à nouveau. Si nous sommes réellement avec le Christ, déjà nous sommes unis en Lui, et plus la communion de chacun avec le Christ augmente, plus réelle et visible aussi sera la communion entre les chrétiens.

Photo de groupe du 26 janvier 2011 de la Commission pour le dialogue théologique entre catholiques et orthodoxes orientaux.

Milan Žust, S.J.
Traduction de Yves Morel, S.J.



LES JÉSUITES ET L'ÉGLISE ORTHODOXE RUSSE

RUSSIE

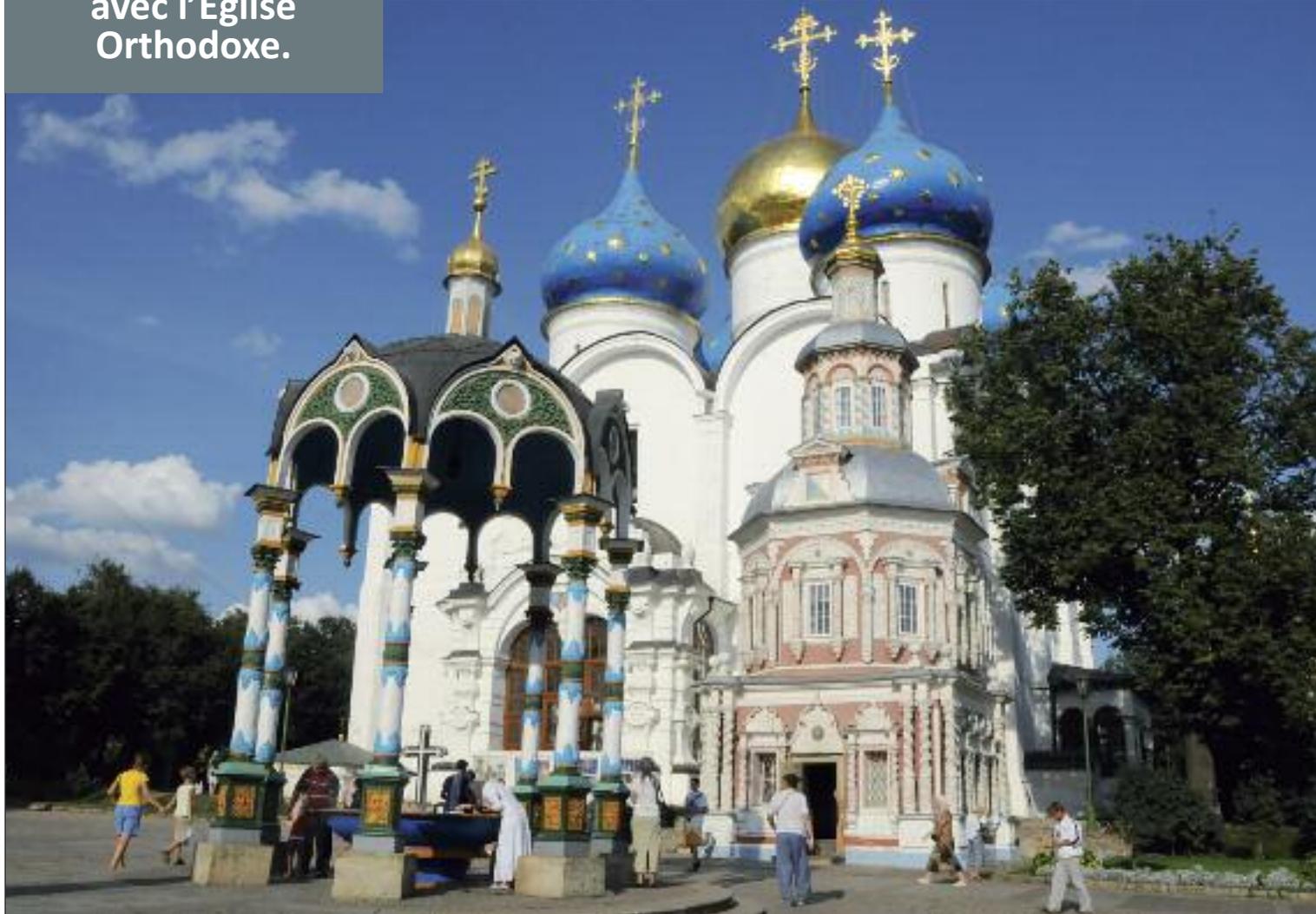
Au cours de sa visite aux jésuites de la région de Russie en 2010, le Père Général Adolfo Nicolás a invité les jésuites à travailler de manière constructive en vue d'édifier de meilleures relations avec l'Église Orthodoxe.

En Russie, un pays largement sécularisé et possédant une faible population catholique, l'œcuménisme est un défi et une difficulté. Notre relation avec l'Église Orthodoxe Russe exige de ce fait une connaissance, un respect et un amour profonds de la chrétienté orthodoxe.

Même pendant la période soviétique, les jésuites ont été activement impliqués dans la vie de l'Église Orthodoxe Russe du Patriarcat de Moscou. Au cours des années 1960 et 1970, puis à nouveau dans les années 1990, le Père Miguel Arranz, (1930-2008), un liturgiste de

rite byzantin bien connu, a enseigné à l'*Académie Spirituelle* de l'Église Orthodoxe Russe de Leningrad. Sauf erreur de ma part, il est le seul jésuite et le seul prêtre de l'Église Catholique Romaine à avoir soutenu en ce lieu en 1975 son travail de maîtrise sur le thème «Comment les premiers Byzantins priaient-ils Dieu?». Par son intermédiaire, des contacts personnels avec l'Église Orthodoxe Russe, particulièrement avec la personne du Métropolite

La Cathédrale de l'Assomption à Serguiev Possad, la «ville sainte» des orthodoxes russes.





Nicodème de Leningrad, se sont poursuivis sans interruption. Dans l'une de ses interviews, le Père Arranz disait: «Ce n'est que par le biais des contacts personnels et en ayant une opinion favorable qu'il est possible d'envisager un dialogue de quelque sorte avec l'Église Orthodoxe».

La Compagnie de Jésus a été restaurée (enregistrée) en Russie en 1992 et la région indépendante jésuite de Russie a alors été établie. En réalité, la Compagnie est officiellement restée, mais incognito ou *in absentia*, depuis son bannissement en 1820, sous le Tsar Alexandre I^{er}.

Il serait difficile d'écrire ici que les jésuites en Russie avaient un plan stratégique œcuménique ou travaillaient en vue d'en élaborer un. Mais ils ont toujours été prêts à saisir une occasion si elle se présentait dans ce domaine. Leur difficulté provient de plusieurs facteurs. Il y a notamment trois générations de jésuites en Russie: 1. Des jésuites qui furent préparés pendant l'époque soviétique, ou bien à Rome, ou bien dans d'autres pays d'Europe, pour aller en Russie. Ce sont ceux qui ont étudié la liturgie byzantine, les Églises Orientales, leur histoire et leur langue. 2. Des jésuites qui sont nés et ont grandi dans l'Union soviétique, essentiellement les jésuites

allemands du Kazakhstan. 3. Des jésuites qui furent envoyés ou qui se sont portés volontaires pour aller en Russie depuis que la liberté religieuse est rétablie dans ces territoires. Toutefois ces derniers jésuites n'avaient qu'une faible connaissance de l'orthodoxie, de la langue ou encore de la culture russe. De la première génération de jésuites, seul un petit nombre est resté en Russie. Beaucoup d'entre eux sont en effet retournés dans leurs provinces d'origine après avoir vu que ce qu'ils avaient imaginé ou étudié était différent de la réalité des années 1990. Ceux qui sont restés en Russie, pleins d'enthousiasme, ont réussi à passer le cap, mais sont maintenant ou bien décédés, ou bien rentrés également dans leurs provinces d'origine. Les seconde et troisième générations de jésuites sont celles qui sont actuellement actives dans la région de Russie.

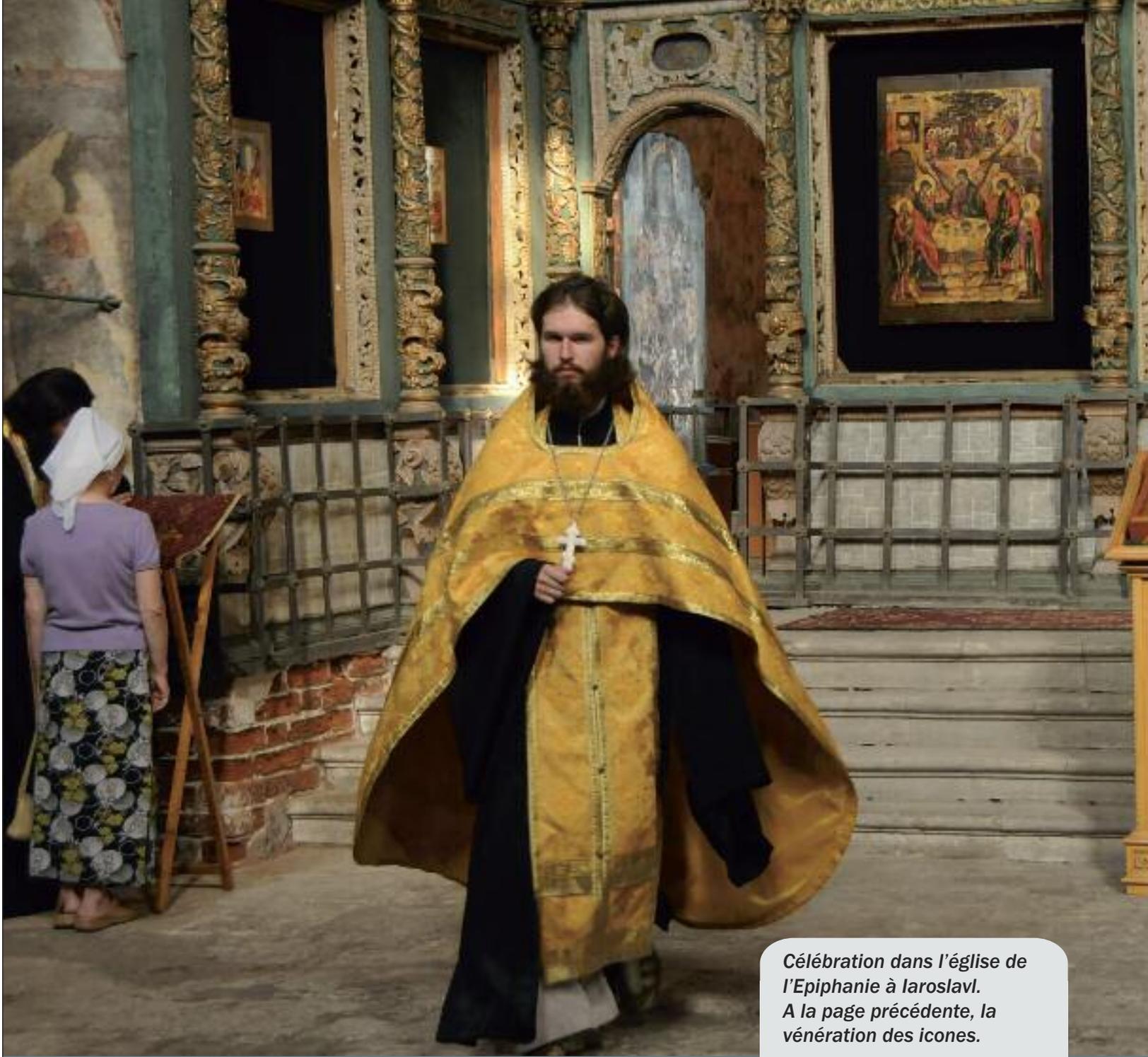
L'histoire nous rappelle que la seule présence des jésuites en Russie est riche en complexités. Premièrement, le mot «jésuite» en russe est ambigu à cause de leur passé, particulièrement celui qui les relie à la culture et à la politique polonaises. Deuxièmement, le protestantisme à l'époque des tsars a beaucoup nui à l'image des jésuites, en dépit de la protection spéciale accordée par la tsarine Catherine II et le tsar Paul I^{er}. Troisièmement,

cette image négative des jésuites s'est transmise dans la littérature russe, notamment dans les écrits de Fiodor Dostoïevski, où les jésuites apparaissent sous les traits de l'inquisiteur, puis dans la littérature soviétique, sous les traits de la *Ciornaya Guardia*, c'est-à-dire des espions à la solde du Vatican. Cette victimisation du mot «jésuite» dans l'histoire et la littérature est difficile à effacer de la mémoire collective russe même vingt ans après la chute du communisme.

Lorsqu'un jésuite travaille en Russie, il lui faut garder à l'esprit ce passé historique même si lui-même n'a personnellement rien à voir avec lui, comme c'est le cas par exemple d'un jésuite indien présent en Russie. Plutôt que d'utiliser le mot «jésuite», dire «je suis membre de la Compagnie de Jésus» rend plus service à notre manière de communiquer notre identité vis-à-vis du public russe.

Quel est notre engagement dans le dialogue œcuménique avec l'Église Orthodoxe Russe? Bien que la région de Russie n'ait pas développé de politique œcuménique dans ses œuvres, les jésuites s'investissent positivement dans la ligne de l'effort œcuménique mené par l'Église Catholique universelle. Nos œuvres à Moscou et Novossibirsk nous amènent en fait à faire des rencontres interpersonnelles avec les fidèles et la hiérarchie de l'EOR. Rien qu'à Moscou, l'*Institut Saint Thomas de philosophie, de théologie et d'histoire*, est un forum pour diverses confessions chrétiennes. Le corps professoral et l'ensemble des étudiants sont composés de personnes appartenant à de nombreuses Églises chrétiennes, y compris à l'EOR. La bibliothèque de l'institut, en libre accès, est ouverte au public. Elle reçoit la visite de personnes issues d'Églises variées.

Les jésuites eux-mêmes ont des contacts personnels avec l'*Académie Spirituelle* de Moscou située à Sergey Posad, et avec quelques autres personnes actives dans l'EOR. Le jésuite catalan Emilio Benedetti s'est récemment donné beaucoup de mal



Célébration dans l'église de l'Épiphanie à Iaroslavl. A la page précédente, la vénération des icônes.

pour se procurer 60.000 livres en provenance de diverses institutions jésuites en Europe et il les a offerts à la bibliothèque de cette *Académie Spirituelle*. Au cours de la dernière décennie, les jésuites ont été généreux en offrant leur aide à l'EOR en vue de préparer des personnes destinées à leur mission de Chine. La publication en russe, par notre institut moscovite, de l'œuvre en cinq volumes du Père Miguel Arranz a été bien reçue et appréciée par l'EOR. Ici et là, des

membres de l'EOR viennent nous trouver pour une aide de nature spirituelle. Une exposition photographique sur les étoiles pendant le temps de Noël en 2011 a attiré des gens d'horizons confessionnels variés.

L'expérience de la plupart des jésuites est donc positive au regard de l'interaction avec les chrétiens orthodoxes à tous les niveaux évoqués précédemment. Bien entendu, la très large majorité des gens avec qui nous sommes

quotidiennement en contact, que ce soit de manière formelle ou non, se considèrent comme russes orthodoxes. Nous constatons que, dans le passé au moins, les chefs de l'EOR semblaient plus enclins à s'engager dans des relations directes avec les catholiques lorsqu'ils étaient hors de Russie. Ce phénomène semble être en train de se modifier.

Olvin Veigas, S.J.
*Traduction de
Hervé-Pierre Guillot, S.J.*

RELATIONS ENTRE CATHOLIQUES ET ORTHODOXES

Aussi petit que soit le Liban, ce pays est d'une complexité déroutante. Il ne compte pas moins de 12 Églises chrétiennes, dont les 6 Églises catholiques (maronite, grecque, arménienne, syriaque, chaldéenne et latine) ont malgré leur unité de grandes différences dans leur histoire, leur liturgie et leur spiritualité. L'«œcuménisme» entre Églises catholiques n'est pas moins important que celui qui cherche à unifier catholiques et orthodoxes! Les 5 Églises orthodoxes (grecque, arménienne, syriaque, assyrienne et copte) se subdivisent en un groupe qui a refusé de reconnaître le Concile de Chalcédoine (syriaque, arménienne et copte), l'Église grecque orthodoxe qui l'a reconnu mais qui se trouve séparée de l'Église catholique depuis le schisme de 1054 et l'Église assyrienne qui n'a pas reconnu le Concile d'Éphèse. Il y a enfin les Églises protestantes, réunies dans une fédération, au sein de laquelle il y a encore une autre diversité.

Les divergences dogmatiques concernant l'humanité et la divinité de Jésus Christ ont aujourd'hui

Ce tableau donne une petite idée de cette situation.

Le travail pour promouvoir l'unité entre les Églises est aussi un travail de relations. L'avantage du Liban est que c'est un petit pays: tout le monde y connaît tout le monde. Ces relations sont très importantes et c'est par là aussi que les murs de séparation peuvent être abattus.



perdu beaucoup de leur importance, puisqu'un long travail de théologiens a permis de reconnaître que chacune de ces Églises a cherché à exprimer une même foi, tout en utilisant des expressions différentes. Cela ne signifie pas pour autant que l'unité soit réalisée, à cause d'autres différences et conflits dus à une longue histoire d'isolements et de relations tendues. L'œcuménisme aujourd'hui est d'abord une reconnaissance de l'histoire de chaque Église, de ses fiertés et de ses blessures.

Que peuvent faire les jésuites au Liban pour chercher à promouvoir l'unité entre toutes ces Églises? Il va de soi que ce n'est pas le travail d'une ou de deux personnes. La Faculté des Sciences Religieuses de l'Université Saint-Joseph (dirigée par les jésuites) cherche à y apporter sa contribution. Elle a organisé un programme qui s'étale sur deux années, baptisé «Les mardis de la Faculté». Le principe est simple: chaque premier mardi du mois une conférence est proposée, donnée par un responsable de l'Église concernée, le plus souvent un évêque. Une des causes de la division entre Églises est l'ignorance: les chrétiens connaissent souvent mal leur propre Église, et ignorent l'histoire et la tradition des autres. Le public qui assiste à ces conférences est, malheureusement, assez maigre mais la Faculté a l'intention de regrouper ces conférences dans un livre qui permettra à un public plus large d'en profiter.

Dans le cadre du Conseil des Églises du Moyen-Orient (*Middle East Council of Churches – MECC*), qui réunit toutes les Églises de la région (Liban, Syrie, Égypte, Terre Sainte) il existe un organisme spécial pour les étudiants et enseignants en théologie, l'ATIME (*Association of Theological Institutes of the Middle East*). Il essaie de créer des liens entre étudiants et professeurs des diverses formations dans la région. Notre Faculté y participe activement. Ces activités permettent de rencontrer concrètement des



Un des «Mardis de la Faculté» des Sciences religieuses de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth: le représentant du Patriarche copte-orthodoxe du Liban avec l'animateur de la réunion.

personnes des autres Églises. Cela a plus d'influence que les études livresques. C'est là que l'on découvre à la fois ce que nous avons en commun (beaucoup!) et ce qui nous divise.

Un cours sur la diversité des Églises, avec une attention particulière à une sociologie des minorités, permet aux étudiants de comprendre et d'analyser le comportement concret de ces Églises, hiérarchie, institutions et fidèles. Le souci d'unité entre les Églises est un des éléments moteurs de cet enseignement.

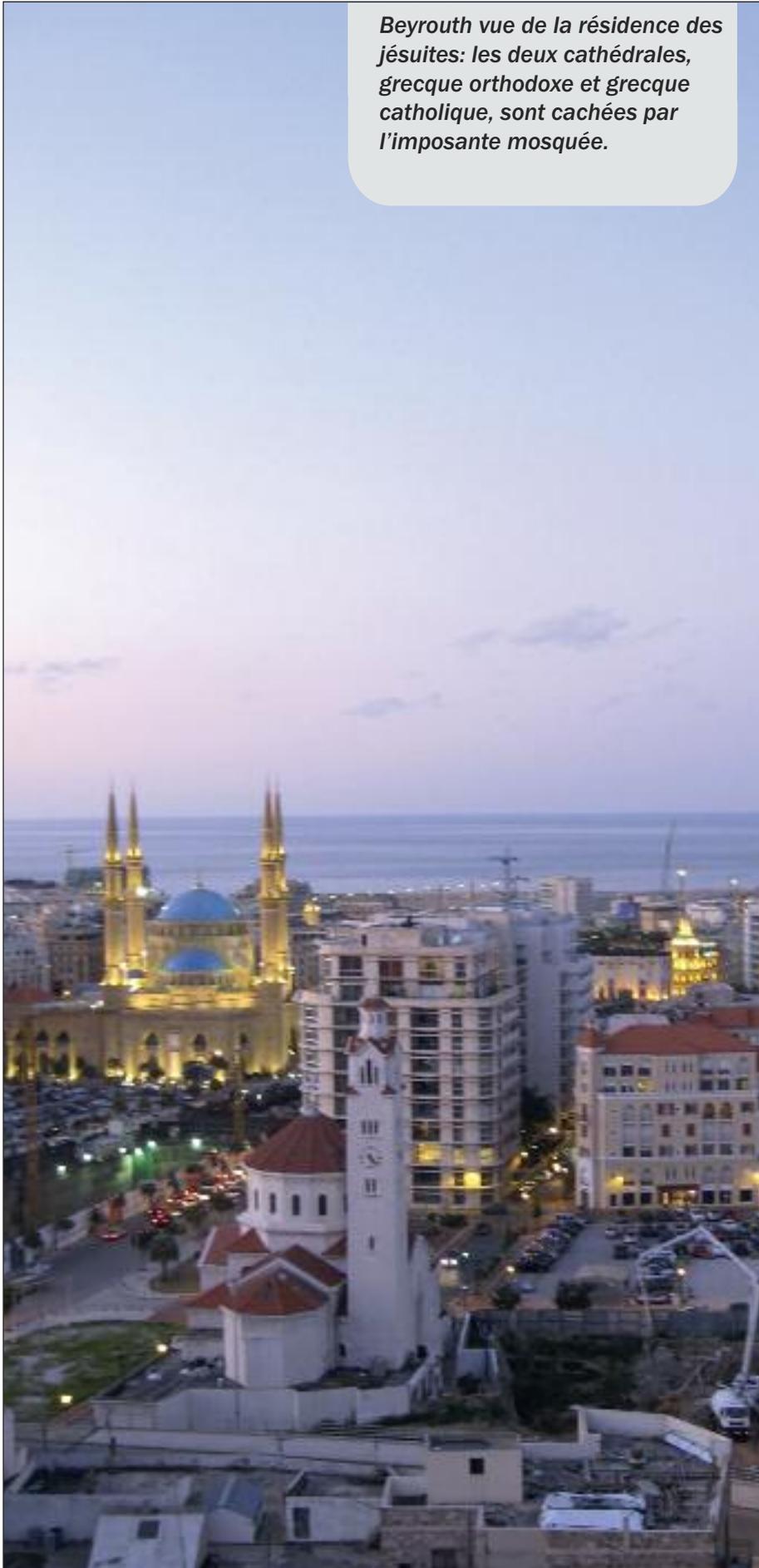
La Faculté joue un rôle essentiel dans une revue spécialisée en langue française: *Proche-Orient Chrétien*. Elle est née en 1950 au séminaire Sainte-Anne des Pères Blancs à Jérusalem. En 1967 ce séminaire a fermé ses portes, après la guerre des 6 jours et l'occupation de la ville par l'État d'Israël. La revue perdait par là l'appui d'une Faculté de théologie. Mais la rédaction a poursuivi ses activités malgré les difficultés. Depuis les années 1980 un 2^e comité de rédaction s'est constitué à Beyrouth, dans le cadre de la Faculté des sciences religieuses en parallèle

avec celui de Jérusalem. Cela permet une plus grande ouverture à la revue et – à nouveau, l'appui d'une institution universitaire.

Aujourd'hui l'administration de la revue et une bonne partie du travail de rédaction sont pris en main par notre Faculté et le comité de Beyrouth. Un des points essentiels de cette revue est sa chronique. Chaque numéro contient une chronique des Églises et des pays de la région depuis la fondation de la revue, c'est-à-dire 62 années de chroniques suivies. *Proche-Orient Chrétien* offre par là la possibilité de suivre l'histoire de ces Églises, leurs échanges, leur évolution, leurs difficultés et leurs recherches. Ici encore il s'agit d'offrir à ceux qui le désirent des moyens de connaissance et d'information. La couverture de toutes les rencontres œcuméniques trouve, cela va de soi, une place de choix dans les articles.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que le père Peter-Hans Kolvenbach, avant de devenir Père Général de la Compagnie de Jésus, faisait partie de la commission théologique pour les relations entre l'Église catholique et l'Église

Beyrouth vue de la résidence des jésuites: les deux cathédrales, grecque orthodoxe et grecque catholique, sont cachées par l'imposante mosquée.



orthodoxe depuis sa fondation suite à la rencontre entre le pape Paul VI et le Patriarche œcuménique Athénagoras, à Jérusalem, lorsque l'excommunication mutuelle entre les deux Églises a été levée. Une fois élu Père Général il a dû laisser ce travail, mais pas son intérêt pour cette commission.

Enfin, le travail pour promouvoir l'unité entre les Églises est aussi un travail de relations. L'avantage du Liban est que c'est un petit pays: tout le monde y connaît tout le monde. Dans les diverses rencontres, séminaires, cours, ou célébrations, des relations personnelles se tissent. Ces relations sont très importantes et créent un réseau où les informations peuvent s'échanger et la compréhension de l'autre par un regard sympathique peut se développer. C'est par là aussi que les murs de séparation peuvent être abattus.

Dans cet ensemble d'activités les jésuites du Liban ont leur place. Il va cependant de soi que nous ne sommes pas seuls. Tout ce travail de connaissance et de relations est le fruit de nombreuses personnes, appartenant à d'autres congrégations, d'autres universités et d'autres Églises. Nous ne sommes que quelques personnes parmi beaucoup d'autres qui désirent promouvoir les bonnes relations entre les Églises et prendre notre place dans la marche vers l'Unité, souhaitée par Jésus Christ.

Thom Sicking, S.J.

PROTESTANTS



«Bien que le mouvement œcuménique et le désir de paix avec l'Église catholique n'aient pas encore prévalu partout, nous avons l'espoir néanmoins que tous finiront par avoir ce sens de l'œcuménisme et que l'estime mutuelle ne fera que grandir».
(Vatican II: Unitatis Redintegratio, n. 19).

La trente-quatrième Congrégation Générale (1995) a explicité la manière dont les jésuites comprenaient l'articulation de la proclamation de l'Évangile avec le dialogue et l'Évangélisation de la culture. La Congrégation a aussi demandé aux jésuites de s'intéresser davantage à la place des femmes dans l'Église. De plusieurs points de vue, cette Congrégation peut être considérée comme la Congrégation tournée vers le dialogue; en citant le Pape Paul VI, elle redit: "le dialogue est la nouvelle manière d'être de l'Église" (Décret 5, no.135). Etant donné que les jésuites réalisent leur mission dans un monde religieux et ecclésial pluriel, une attention trop étroitement centrée sur le catholicisme ne suffit pas. Par conséquent, les Pères de la Congrégation considèrent qu'être «œcuménique... est une nouvelle manière d'être chrétien» (Décret 12, no. 328) et qu'"Être religieux, aujourd'hui c'est être inter-religieux" (Décret 5, no. 3).

Le monde protestant est extrêmement diversifié. Il y a d'abord les Églises confessionnelles issues de la Réforme du 16e siècle, (Église luthérienne, réformée, presbytérienne, anglicane et épiscopaliennne), puis les Églises libres (baptistes, méthodistes, congrégationalistes, adventistes, et disciples du Christ qui ont émergé plus tard dans l'histoire), et enfin les Églises plus récentes évangéliques et pentecôtistes. Certaines sont sacramentelles, les Églises liturgiques, se regroupant régulièrement pour l'Eucharistie et, souvent, partage d'une lecture commune. D'autres sont plus exclusivement centrées sur la Parole, la prédication, le témoignage, et plus démonstratives, avec un culte non rituel. Aujourd'hui, en particulier, les congrégations pentecôtistes se développent de plus en plus, constituant ce qu'on a appelé une troisième vague dans l'histoire du christianisme après les anciennes Églises et la Réforme. Les Pentecôtistes dans leurs différentes formes -classique, charismatique, et néo-pentecôtiste- représentent quelque 500 à 600 millions de chrétiens, ajoutés à plus d'un milliard de catholiques romains; cela constitue un ensemble de près de 75 pour cent du nombre total de chrétiens dans le monde. Et les Pentecôtistes continuent de croître.



Les jésuites ont été impliqués dans les relations œcuméniques avec les protestants depuis les premiers jours de l'existence du Secrétariat pour l'unité des chrétiens (maintenant appelé le Conseil Pontifical pour la Promotion de l'Unité Chrétienne), fondé en 1960. La plupart des universités jésuites intègrent l'œcuménisme dans leurs cours, et quelques-unes, par exemple en Australie, en Grande-Bretagne, au Canada et aux États-Unis, font partie d'ensembles œcuméniques ou d'universités où les étudiants peuvent s'inscrire à des cours où se croisent professeurs et étudiants provenant de différentes Églises chrétiennes. Les universitaires jésuites ont longtemps apporté leur expertise théologique aux rencontres avec les protestants. Ils ont écrit sur les questions œcuméniques, ont été invités dans différentes instances telles que le Conseil œcuménique des Églises, l'Institut œcuménique de Bossey, en Suisse, et ont pris part au dialogue au niveau national et international (par exemple: la commission internationale de l'Église anglicane et l'Église catholique romaine, la commission internationale du dialogue luthéro-catholique, le dialogue entre l'Alliance évangélique mondiale et l'Église catholique romaine, le dialogue catholique romain et pentecôtiste, le dialogue évangélique-catholique romain, le Groupe de travail mixte entre le Conseil œcuménique des Églises et de l'Église catholique romaine, et bien entendu le Groupe des Dombes). L'année dernière, l'un des géants du travail jésuite œcuménique, le Père Michael Hurley (HIB), est décédé à l'âge de 87 ans. Le Père Hurley avait fondé l'*Irish School of Oecumenics* en 1970, le seul institut universitaire en Irlande dédié à l'étude du dialogue œcuménique. Il a également aidé en instituant la *Columbanus Community of Reconciliation*, communauté de réconciliation à Belfast, une expérience de vie communautaire qui, pendant vingt ans a permis à des catholiques et à des protestants de cheminer ensemble.

Dans certaines parties du monde, progresser vers la réconciliation reste un défi. En Afrique, catholiques et chrétiens des Églises anglicane et luthérienne, coopèrent souvent, mais pentecôtistes et Églises d'institution africaine restent encore trop souvent suspects vis-à-vis des catholiques. La même chose est vraie en Amérique latine, où les relations se sont améliorées avec les Églises protestantes historiques, tandis que la plupart des pentecôtistes sont réticents à entrer en dialogue ou à œuvrer pour plus de coopération. En Chine, où le gouvernement reconnaît le catholicisme et le protestantisme comme religions distinctes, la coopération reste modeste. En Europe occidentale et aux États-Unis les différences sur la sexualité ont tendu les relations, conduisant même à des schismes.

Mais le positif l'emporte de loin sur le négatif. Il y a même certains signes de progrès importants. Plus de quarante-cinq ans de dialogue ont conduit à des accords surprenants sur les questions théologiques parmi lesquelles l'Eucharistie, le ministère et la doctrine du salut. L'un des signes les plus importants a été en 1998 la



La rencontre de septembre 2011, à Los Angeles, du Comité pour le dialogue catholico-évangélique. A la page précédente, moment de prière animé par un prêtre catholique et un pasteur protestant à l'occasion de la remise du diplôme de théologie aux étudiants de l'Université de Seattle, E.-U. A la page 57, au début, prière animée par une Pasteure.

Déclaration conjointe sur la Doctrine de la Justification, entre la Fédération luthérienne mondiale et l'Église catholique romaine. On est parvenu à «un consensus sur des vérités fondamentales telles que la doctrine de la justification», à la lumière des «différences restantes du fait de la langue, de l'élaboration théologique et de l'accent». Ce consensus fut jugé acceptable dans la compréhension de la justification par les deux parties, et il fut trouvé un accord sur une question qui a déchiré les Églises au 16ème siècle. Un autre exemple est la *Seattle University's School of Theology and Ministry* modèle pour la formation pastorale œcuménique; avec sept catholiques romains et six protestants membres du corps professoral à temps plein et des adjoints issus de nombreuses traditions protestantes différentes; l'école forme des pasteurs ou des ministres laïcs pour au moins dix différentes communautés protestantes et catholiques. À l'Université Marquette de Milwaukee, les évangéliques constituent un nombre étonnamment élevé parmi les étudiants des cycles supérieurs. Mais le plus important est que, dans la plupart des pays, le climat a changé. Catholiques et protestants ne se considèrent plus les uns des autres de manière hostile, mais se voient comme des amis, comme des frères et des sœurs dans le Christ. L'œcuménisme en effet commence toujours par l'amitié.

Certes la pleine communion entre catholiques et protestants demeure un objectif plus lointain. Cependant, certaines Églises sont déjà entrées dans la pleine communion. Luthériens et Anglicans aux États-Unis et au Canada sont en pleine communion, ainsi que les Églises anglicanes d'Angleterre, du Pays de Galles, d'Écosse et d'Irlande et les Églises luthériennes de

Scandinavie, d'Estonie, de Lituanie et d'Islande. Cela signifie la possibilité de célébrations communes de l'Eucharistie et l'échange de ministres. Les Anglicans et l'Église Morave aux États-Unis sont déjà entrés dans pleine communion et les Luthériens aux États-Unis envisagent de faire la même chose.

Récemment, en Amérique latine, des mesures importantes ont été prises en vue de la coopération entre catholiques et pentecôtistes. Par exemple, à la cinquième Réunion générale des Conférences épiscopales d'Amérique latine (CELAM) à Aparecida au Brésil (2007), le Chilien Juan Sepúlveda, pentecôtiste, a prononcé une allocution en assemblée plénière sur le pentecôtisme devant les évêques réunis avec le Pape Benoît XVI et a pu participer à toutes les discussions pendant la réunion. Le pape a encouragé les pasteurs catholiques à construire des ponts avec les nouveaux groupes et confessions à travers un dialogue œcuménique sain. Un autre signe important est le nouvel intérêt pour «l'œcuménisme spirituel». Les délégués du 21ème Congrès jésuite pour l'œcuménisme réunis à Bucarest en juillet 2011 ont pu écouter des rapports indiquant que des chrétiens d'autres traditions et même des non-chrétiens étaient à la recherche de direction spirituelle ou de faire les Exercices en Grande-Bretagne, en République tchèque, à Hong Kong, en Russie, en Espagne, en Suède, à Taïwan, et aux États-Unis. L'œcuménisme reste donc une mission importante des jésuites.

Thomas P. Rausch, S.J.
Traduction de Y.V.

Lorsque des visiteurs viennent à Dublin, capitale de l'Irlande, ils visitent presque toujours le *Trinity College*, l'Université de Dublin vieille de 400 ans, qui est située au cœur de la ville et jouit d'un niveau très élevé parmi les institutions académiques du monde entier. *Trinity* a 17.000 étudiants et un personnel total de presque trois mille personnes et, comme dans toute institution importante, on peut trouver en elle des joyaux qui expriment son excellence et contribuent à son éclat. Un de ces joyaux est l'*École irlandaise d'œcuménisme* (ISE), qui, depuis de nombreuses années bénéficie d'une association avec l'université, et qui a récemment été complètement incorporée en elle tout en conservant son identité propre et son génie. L'ISE, comme son titre le suggère, s'est consacrée à étudier et faire des recherches dans le champ de l'œcuménisme, qui aujourd'hui inclut non seulement le dialogue entre les Églises, mais aussi le dialogue interreligieux. Dans un écrit de 2007, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le Père Michael Hurley, S.J., qui a fondé l'école en 1970, dit: «Une vision œcuménique, me semble-t-il maintenant, doit signifier qu'elle est à même aujourd'hui et maintenant de considérer les autres Églises et les autres religions, non plus comme des adversaires, mais comme des partenaires à tous les niveaux pour pouvoir promouvoir partout l'unité et la paix.»

L'unité, la paix et la réconciliation se trouvent au cœur du travail de l'ISE et se reflètent dans les trois programmes enseignés du diplôme de master qu'elle offre: Théologie interculturelle et Études interreligieuses, Études pour la Paix internationale, et Résolution de Conflit et Réconciliation. Plus de quatre-vingts étudiants préparent ces diplômes (ou, dans quelques cas, des diplômes de troisième cycle) et

quarante autres sont occupés par la préparation de diplômes de recherche pour le doctorat ou les masters de lettres. Ces étudiants, brillants, de divers pays, hommes et femmes, jeunes et plus mûrs, provenant de divers contextes chrétiens ou même de religions diverses, quelques-uns ministres de religion et quelques-uns non, constituent sûrement un des corps d'étudiants les plus intéressants et les plus enthousiastes qui se puisse rencontrer! Et, engagés dans leurs diverses recherches pour la vision d'ensemble de l'École, ils sont à la fois universitaires et fermement enracinés dans le sol, spéculatifs et pratiques, prêts à l'étude et prêts à l'action. Ceci reflète l'engagement de l'ISE, puisqu'elle a été fondée, non seulement pour une réflexion d'un niveau universitaire, mais aussi pour des programmes d'éducation des adultes au niveau communautaire, particulièrement dans l'Irlande du Nord où la division entre les communautés protestante et catholique a été, de nombreuses années, à l'origine d'un très grand souci et justifie, encore aujourd'hui, une attention délicate et une expertise œcuménique très informée. Aujourd'hui, l'ISE a aussi une antenne à Belfast, en Irlande du Nord, où elle donne son programme de master sur la Résolution du



«Une vision œcuménique doit signifier qu'on est en mesure, ici et maintenant, de ne plus voir les autres Églises et les autres religions comme des adversaires, mais comme des partenaires à tous les niveaux pour pouvoir promouvoir partout l'unité et la paix.»
(Père Michael Hurley)

Conflit et la Réconciliation.

Tandis que vous lisez ces mots, vous êtes, je l'espère, en train de vous former l'image d'une École ayant une vision, brillante et florissante, stimulée par la grande prière du Seigneur qui demande que 'nous soyons tous un' (*Jean 17,21*). Cette image est exacte, mais ne pensez pas que l'*École irlandaise d'œcuménisme* soit facilement parvenue à ce point; pas du tout! Depuis ses débuts en 1970 jusqu'à ce jour, elle a parcouru un chemin cahoteux, rencontrant beaucoup d'obstacles et se heurtant à beaucoup d'opposition. Au début, bien qu'il fût soutenu par le provincial jésuite irlandais, le P. Cecil McGarry (et aussi encouragé par le P. Général, Pedro Arrupe), le Père Hurley constata que sa vision œcuménique – et lui-même! – n'étaient pas partout également les bienvenus. Comme jeune professeur de théologie à l'*École jésuite de Théologie* au Milltown Park de Dublin, il a donné son tout premier cours sur le mouvement pour l'Unité chrétienne en 1960, uniquement parce qu'on ne pouvait trouver personne d'autre ayant travaillé sur le sujet. Ce cours

fut si bien accueilli que le P. Hurley reçut une multitude d'invitations à parler de l'œcuménisme dans les années 60, au début en Irlande et ensuite au loin. Mais ses idées prophétiques n'ont pas toujours rencontré l'approbation, soit à l'intérieur de l'Église catholique, soit parmi les autres confessions chrétiennes.

Après le Décret sur l'Œcuménisme du Second Concile de Vatican en 1964, et de par son propre engagement œcuménique croissant, au plan national et international, durant les années 60, Michael Hurley devint convaincu qu'on avait besoin d'un institut œcuménique – indépendant de chacune des Églises chrétiennes, mais les impliquant toutes – pour faire avancer l'enseignement et pour le développement des impulsions en faveur de l'Unité chrétienne que la Providence avait éveillées à cette époque dans beaucoup de cœurs chrétiens. Ainsi en 1970, avec le soutien de son Provincial, avec des fonds limités provenant de diverses sources, catholiques et non-catholiques (dont certaines ne se matérialisèrent pas ensuite), l'ISE fut officiellement inaugurée le 9 novembre 1970, sous le patronage des diverses Églises chrétiennes en Irlande – mais pas comme institution officielle de ces Églises. Son premier directeur fut le P. Michael Hurley S.J. et la conférence inaugurale fut donnée par le Secrétaire général du Conseil mondial des Églises (WCC), le Révérend Eugene Carson Blake. A ce moment, les relations entre les Églises étaient centrales pour la nouvelle École, mais, les années passant, ce centre d'intérêt s'élargit pour inclure aussi les relations interreligieuses. Chacun de ces sujets est maintenant une dimension florissante du travail universitaire, pédagogique et de recherche de l'ISE.

L'École irlandaise d'Œcuménisme est aujourd'hui une institution vibrante, engagée dans l'étude et la promotion du dialogue, de la paix et de la réconciliation, non seulement en Irlande, mais dans le monde entier. Elle est largement reconnue



Unité, paix et réconciliation sont les principes de base de l'«École d'Œcuménisme» de Dublin. Ici en haut, une rencontre interreligieuse et, à la page précédente, un «forum» avec la participation de fidèles de confessions chrétiennes diverses.

pour son approche interdisciplinaire dans les programmes enseignés et la recherche, approche qui touche les domaines de la politique, de la sociologie, de la morale, de la théologie et de la religion. Mais elle est devenue tout ceci face à de nombreux obstacles sérieux, au point d'avoir pu entraîner beaucoup de personnes à perdre espoir le long du chemin. J'en ai mentionné quelques-uns; mais le principal obstacle venait des problèmes financiers. Depuis les commencements jusqu'à sa pleine incorporation dans le *Trinity College* comme institut universitaire en 2001 (ce qui lui permit pour la première fois d'assurer le financement de la direction), sa situation financière est restée grandement précaire.

Les gens, des hommes et des femmes, sont le véritable cœur de l'ISE.

Pour conclure: le P. Hurley ne souhaiterait pas que cet article se centre trop sur lui. Il a toujours su que l'ISE dépendait de Dieu et de toutes les personnes de bonne volonté que Dieu lui a envoyées pendant ces années. Il a lui-même démissionné comme Directeur au bout des dix premières années. Mais il est toujours resté engagé, intéressé, d'un grand soutien. Et il a toujours été conscient que la religion elle-même, une si bonne chose, pouvait elle aussi être une source de division. Ainsi combina-t-il dans une égale mesure le réalisme et le rêve de l'unité. A sa mort, à l'âge de 88

ans, une prière qu'il avait écrite au commencement de l'année précédente sembla résumer parfaitement ce qui avait fait battre le cœur de cet homme: «Nous prions pour que cette Nouvelle Année puisse nous rendre plus proches pour surmonter les divisions du second millénaire. Nous nous souvenons spécialement des régions troublées du monde où la religion est aussi manifestement une partie du problème: avant tout, nous nous souvenons de la Terre Sainte où les chrétiens continuent à diminuer en nombre d'une manière aussi tragique. Nous prions pour que, sous le pouvoir de l'Esprit, les Églises et les religions puissent partout prendre davantage part à la solution plutôt qu'aux problèmes. Nous prions pour que nous puissions attendre impatiemment un second printemps œcuménique avec plus de confiance. Et puisse-t-il y avoir du respect pour la terre, la paix pour ses habitants, l'amour dans nos vies, un grand plaisir à faire le bien, du pardon pour le passé et à partir de là un nouveau départ.» La devise de l'ISE est: *floreat ut pereat* (qu'elle fleurisse afin de périr). Elle fleurit maintenant, pour la cause de l'unité, de la réconciliation et de la paix, et avec l'espoir qu'elle puisse un jour périr, périr parce qu'elle n'est plus nécessaire.

James Corkery, S.J.
Traduction de Yves Morel, S.J.

ŒCUMÉNIQUE DE THÉOLOGIE

L'Atelier Œcuménique de Théologie (AOT) a vu le jour en 1973 à Genève sous l'impulsion de jésuites, de catholiques engagés, de pasteurs et de membres du Centre Protestant d'Études. Plus de 400 ans après l'adoption de la Réforme dans la "Cité de Calvin" (1536) les tensions interconfessionnelles avaient cessé, mais catholiques et protestants n'avaient souvent que des idées stéréotypées sur l'autre confession.

Jusque dans les années 1960, Genève était la cité protestante par excellence et la plupart de ses habitants partageaient cette foi. Avec l'arrivée massive de travailleurs venus du sud de l'Europe et d'autres régions de Suisse, l'équilibre religieux de la ville bascula au profit des catholiques. Déterminants pour la fondation de l'AOT furent aussi deux événements ecclésiaux: les impulsions du Concile Vatican II (1962-1965) ainsi que le synode des diocèses de Suisse (le "Synode 72") qui anima l'Église catholique dans notre pays de 1972 à 1975. Dans cette période très créative, les jésuites et leurs partenaires réfléchirent pendant plus d'une année pour confronter leurs vues théologiques et pédagogiques. Une belle unanimité concernant le profil du projet se précisait: l'AOT ne devait pas constituer un ersatz de théologie académique, ni présenter simplement la convergence des deux confessions. Le titre "Atelier Œcuménique de Théologie" se voulait programmatique.

Un "Atelier" pour mettre à disposition des participants des moyens pour se former, pour relire leur expérience et questionner leurs certitudes religieuses. Ce parcours se voulait "Œcuménique" afin de mieux comprendre les convictions

L'Atelier Œcuménique de Théologie est au service des communautés chrétiennes de la région de Genève en formant des hommes et des femmes qui s'y engagent ou qui s'y engageront peut-être bientôt.

des autres chrétiens et de découvrir les richesses des différentes traditions. Et finalement, il s'agissait de faire ensemble de la "Théologie" en cherchant à affiner nos conceptions de Dieu et de l'humain et à réfléchir à notre engagement dans ce monde. D'emblée, les responsables genevois des deux confessions encouragèrent l'aventure.

Depuis 1973, plus de 1.600 personnes ont participé à l'AOT et nombreuses sont celles qui se sont engagées ensuite dans des services d'Église (conseils de paroisse, catéchisme, aumôneries, etc.). C'est ainsi que plus de la moitié des agents pastoraux laïcs mandatés à Genève par l'Évêque ont suivi cette formation.

Aujourd'hui encore, 40 ans après le lancement de l'AOT, la formule continue de faire mouche - et cela peut étonner. En effet, le "monde" de 1973 et celui de 2013 ont peu de choses en commun (politiquement, socialement, religieusement, etc.). Néanmoins la démarche de dialogue

et de liberté proposée depuis quatre décennies continue à intéresser. Le désir de renouveler leur foi (et leurs doutes!) des 70 participants actuels en témoigne.

Les raisons du "succès" de l'AOT sont que d'une part nous essayons de saisir la foi chrétienne dans la diversité de ses sources, de son histoire et de ses expressions actuelles, alors que se fait toujours plus largement sentir la double tentation d'un repli identitaire ou en sens inverse d'un syncrétisme occultant toute différence. D'autre part, face à la désinstitutionnalisation du croire, les contenus mais aussi la pédagogie mise en œuvre à l'AOT encouragent chacune et chacun à se réapproprier son existence de foi. Par ce biais, l'AOT veut être ainsi une vraie "école de liberté" (Benoît XVI, homélie du 03 juin 2006).

Si catholiques et protestants forment la majorité des participants, des chrétiens de confession orthodoxe, issus des milieux évangéliques ou encore des hommes et des femmes se déclarant "sans confession" participent également à l'aventure. Notre ouverture œcuménique convient non seulement à des chrétiens engagés, mais elle est aussi attrayante pour des personnes se situant "sur le seuil" ou à distance des institutions ecclésiales. Les participants forment donc un mélange coloré et la diversité des histoires personnelles nous conduit à être un lieu d'Église où la parole des uns et des autres est vivement souhaitée. Une attitude de radicale bienveillance de la part des participants mais aussi des enseignants est donc requise (cf. Ignace de Loyola, Exercices spirituels, n.22)!

Neuf théologiens protestants et



Deux participantes au cours du Laboratoire œcuménique de Genève, lisant et étudiant la Bible ensemble.

catholiques œuvrent actuellement à l'AOT. Les uns sont mandatés par une des Églises, alors que d'autres sont des retraités (pasteurs ou enseignants). Deux jésuites œuvrent comme enseignants; l'un est aussi co-directeur, en tandem avec un co-directeur protestant.

Concrètement, l'AOT dure deux ans et les rencontres ont lieu chaque semaine (lundi 14h-16h ou 19h-21h). Les rencontres s'articulent autour de trois piliers:

a) des cours donnés par un duo d'enseignants (duo toujours formé d'un enseignant catholique et d'un protestant), qui reflète ainsi les

différences confessionnelles – envoyés deux par deux comme les disciples (cf. Lc 10,1);

b) des réunions mensuelles en petits groupes de 8 personnes avec un enseignant et un animateur, pour discuter du contenu des derniers cours;

c) deux travaux personnels. Au cours de la première année, les participants réfléchissent à leur "parcours spirituel de vie": Quels ont été les moments forts de mon cheminement? Quelles espérances me portent aujourd'hui? Chacun a ensuite l'occasion de partager dans le groupe de 8 personnes ce qu'il désire de son "récit de foi" (en 30 minutes). Cet exercice permet à chacun de reformuler le petit récit qui donne un sens à son existence. Le second travail personnel est au

programme de la seconde année: chacun approfondit une question théologique qui le préoccupe et présente ensuite le résultat de sa recherche au petit groupe.

Trois fois par an, les participants aux rencontres de l'après-midi et à celles du soir se retrouvent ensemble durant un samedi après-midi pour approfondir un sujet et pour un temps de célébration.

Au programme de la première année, la Bible a la priorité: nous (re)lisons ensemble les grands textes du Nouveau Testament avant de parcourir ceux de l'Ancien. Alors que les participants se disent parfois un peu frustrés de ne pas repérer de divergences confessionnelles fortes, le programme de la seconde année donne plus de place aux différences entre catholiques et protestants



Le chant fait également partie de la formation et crée la fraternité entre les étudiants. Ci-dessous, la remise des diplômes à la fin des cours.

(sacrements, organisation ecclésiale, formes de dévotion, ...); les deux ans se terminent par des cours concernant l'agir chrétien (éthique) et par un survol des étapes de l'histoire de l'Église.

La participation atteignait les 80-100 personnes dans les premières années (1973-1995). Après une forte baisse (1995-2010) ce sont actuellement 70 personnes qui suivent le parcours (septembre 2011-juin 2013). La moyenne d'âge des participants est d'env. 55 ans et leurs occupations sont très diverses (étudiants, employés, mère au foyer, retraités, etc.). La plupart des participants souhaitent trouver un lieu pour acquérir des connaissances et pour échanger avec d'autres autour de leurs questions de vie et de foi. Face à leurs attentes, deux ans ne sont pas de trop! De plus, la continuité et la durée nous paraissent nécessaires pour acquérir une vision plus globale d'un cheminement chrétien.

A la fin de chaque volée, l'AOT communique aux participants une liste de lieux, aumôneries, groupes, etc. où ils peuvent poursuivre leur

réflexion ou mettre en œuvre leurs acquis afin de porter du fruit. C'est pour nous une évidence que l'AOT n'est pas une fin en soi: notre institution veut être au service des communautés chrétiennes de la région de Genève en formant des hommes et des femmes qui s'y engagent ou qui s'y engageront peut-être bientôt.

Pour terminer avec une image, l'AOT est pareil à un "hall de gare". L'AOT est tout d'abord un lieu de passage où l'on ne s'installe pas, mais que l'on fréquente pour un temps relativement court (deux

ans!). C'est aussi un lieu d'arrivée et de départ: nous permettons aux participants de faire le point afin d'envisager un éventuel nouvel élan. Beaucoup de mouvements animent une gare; c'est aussi notre lot d'enseignants et de participants lorsque nous acceptons de nous exposer, d'être provoqués, de nous laisser déplacer intérieurement. Un hall de gare est encore un lieu de rêve car les trains qui partent évoquent un "ailleurs". En ce sens, l'AOT est le lieu d'une expérience d'Église où la rencontre des autres et du Tout-Autre laisse percevoir l'horizon d'une rencontre "au-delà des tensions réelles grâce à une recherche commune, sincère et désintéressée" (Paul VI, *Evangelii Nuntiandi*, 8 juin 1975, n.77); notre rêve, c'est l'espérance de l'accomplissement des paroles du Christ d'être un jour "tous ensemble un en Dieu" pour Sa gloire (cf. Jn 17,21).

L'AOT veut donc être à l'image d'une gare, un lieu au service des voyageurs pour contribuer à transformer nos errances en itinérances.

**Alain Decorzant, S.J.,
co-directeur catholique de l'AOT**



JUIFS



*«Entrer en relation sincère et respectueuse avec le peuple juif est l'un des aspects de nos efforts pour penser avec et dans l'Église»
(CG34, d. 5, 12).*



Le dialogue entre la Compagnie de Jésus et le judaïsme est une histoire tout à la fois ancienne et nouvelle. Une histoire nouvelle, qui s'est notamment jouée en 1995, lors de la 34^e Congrégation Générale. Les membres de la Congrégation réunis à Rome ont alors pris acte d'un fait: le monde dans lequel les jésuites accomplissent leur mission est un monde toujours plus marqué par le pluralisme ecclésial ou religieux. La réponse de la Congrégation fut d'accentuer la dimension dialogale de notre mission. De l'œcuménisme il fut dit qu'il était «une nouvelle manière d'être chrétien» (*Décret 12*); «être religieux aujourd'hui», ajouta un décret, «c'est être interreligieux» (*Décret 5*). Une telle ouverture n'est pas une question d'opportunisme ou de mode: c'est notre propre enracinement dans le catholicisme qui nous porte ainsi aux frontières. A la suite du tournant de la 34^e Congrégation Générale, des initiatives nouvelles ont été prises, notamment en direction du judaïsme, et j'en parlerai dans un instant. Mais le lien de la Compagnie au judaïsme est aussi une histoire ancienne, puisque la toute première Compagnie a compté dans ses rangs de nombreux jésuites d'origine juive.

L'année 2012 marque le 500^e anniversaire de la naissance de Diego Laynez (1512-1565), le successeur d'Ignace de Loyola, et donc le deuxième Général de la Compagnie. Laynez était d'ascendance juive et on peut espérer que cet anniversaire soit l'occasion d'un acte de mémoire à ce propos. Dans le flot des vocations qui vinrent grossir les rangs de la Compagnie naissante se comptaient des dizaines de candidats d'ascendance juive. Outre Diego Laynez, compagnon d'Ignace dès l'étape de Paris, on peut mentionner certains noms: Pedro Ribadeneira et Juan Polanco, Manuel de Sa et Diego de

Ledesma, rédacteurs de la *Ratio Studiorum*, ou encore Francisco de Toledo, le premier cardinal jésuite, étaient tous issus de familles juives converties à la foi chrétienne. Laynez était ainsi, semble-t-il, un «nouveau chrétien» de la quatrième génération. Toutefois le sort de ces familles n'avait rien d'enviable dans l'Église de l'époque. En effet, vers la fin du XV^e siècle commença à se propager, à partir de l'Espagne, la doctrine de la «pureté de sang» (*limpieza de sangre*) qui soutenait qu'un vrai chrétien était un «vieux chrétien», au sang «pur» de tout mélange avec du sang juif ou maure, contredistingué donc du «nouveau chrétien», le *converso* d'origine juive ou musulmane, dont on doutait de la réalité de la foi. Cette doctrine mit progressivement les *conversos* au ban de l'Église et de la société.

Ignace de Loyola adopta, quant à lui, une attitude inverse: il ouvrit grand les portes de la Compagnie aux candidats d'ascendance juive. «Nous, jésuites, prenons plaisir à admettre ceux d'origine juive», déclara ainsi Jérôme Nadal. La liberté d'Ignace en la matière était étonnante; il déclara notamment en public qu'il aurait considéré comme une faveur divine d'être d'ascendance juive: «Comment! Pouvoir être le parent du Christ Notre Seigneur et de Notre Dame la glorieuse Vierge!».

Toutefois, et malgré l'ouverture similaire dont firent preuve les deux généraux qui succédèrent à Ignace, Diego Laynez et François de Borgia, la Compagnie ne se maintint pas longtemps à la hauteur des vues de son fondateur. Un lobbying peu glorieux conduisit au décret *De Genere*, formulé par la 5^e Congrégation Générale en 1593. Contredisant la pratique des trois premiers Généraux, ce décret proclama qu'une origine familiale juive (ou musulmane), quelle que soit sa distance, constituait un empêchement insurmontable pour l'admission dans la Compagnie. Le décret de 1593 ne fut abrogé que trois cent cinquante ans plus tard, en 1946, par la 29^e Congrégation Générale.

Le maintien de cette mesure discriminatoire jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale est paradoxal car, durant cette sombre période, plusieurs jésuites se sont distingués par leurs initiatives en faveur des Juifs. Une des figures héroïques est le Père Rupert Mayer, que Jean-Paul II a béatifié en 1987. A Munich, dans les années 1920 et 1930, ce jésuite devint la figure de proue de la résistance catholique au nazisme. A la figure de Rupert Mayer, on peut ajouter celles des douze jésuites qui ont été reconnus officiellement «Justes parmi les Nations» par *Yad Vashem*, l'institution israélienne responsable de la mémoire des six millions de Juifs tués lors de la Shoah. L'un des douze est le belge Jean-Baptiste Janssens, qui fut Général de la Compagnie entre 1946 et 1964.

A côté de Rupert Mayer il faudrait évoquer un autre jésuite allemand, le cardinal Augustin Bea, qui nous permettra de faire le lien avec le Concile Vatican II. Augustin Bea était Provincial d'Allemagne septentrionale au moment des prises de position de Rupert Mayer contre le nazisme. Son propre engagement en faveur du dialogue avec le judaïsme est lié à sa vocation de bibliste. C'est à lui



A la page précédente, un jeune juif absorbé par la lecture de la Tora, fondement de la loi suprême de la vie et de l'attitude de l'homme vis-à-vis de Dieu et du monde.

que le Pape Jean XXIII confia la tâche de préparer le texte du Concile Vatican II concernant les relations avec le judaïsme. Le texte élaboré par le cardinal Bea deviendra le 4^e paragraphe de la Déclaration *Nostra Aetate* (1965), qui porte sur les relations de l'Église avec les religions non-chrétiennes. Ce paragraphe a marqué un tournant décisif dans l'histoire du rapport entre le catholicisme et le judaïsme.

Lorsqu'en 2001 un centre d'études du judaïsme a été institué au sein de l'Université Grégorienne de Rome, il a reçu – très logiquement – le nom du cardinal pionnier. Au cœur de la catholicité, le *Centre Cardinal Bea* joue un rôle pour le moins symbolique. S'il permet à des étudiants catholiques de s'initier à la tradition vivante d'Israël, il offre aussi à bien des chercheurs et enseignants juifs d'enseigner à Rome, ce qui est extrêmement significatif pour eux.

Le dialogue avec le judaïsme est marqué par une certaine asymétrie: l'Église a «besoin» du peuple juif pour se comprendre (comme le rappelle *Nostra Aetate*: «Scrutant le mystère de l'Église, le Concile rappelle le lien qui unit spirituellement le peuple du Nouveau Testament à la lignée d'Abraham»), alors que le peuple juif n'a pas besoin de son interlocuteur chrétien pour se comprendre en ses fondements. Pourtant les choses changent, et un document publié en 2000 dans le *New York Times* en fait foi. Ce texte, intitulé *Dabru Emet* («Parlez vrai»), signé par plus de deux cent vingt rabbins et intellectuels de toutes les branches du judaïsme, mérite d'être cité; il s'ouvre de la manière suivante: «Ces dernières années, s'est produit un changement spectaculaire et sans précédent dans les relations entre Juifs et chrétiens. Durant les quelque deux millénaires d'exil juif, les chrétiens ont eu tendance à définir le judaïsme comme une religion défailante ou, au

mieux, une religion qui a préparé la voie au christianisme et trouve en lui son accomplissement. Cependant, dans les décennies qui ont suivi l'Holocauste, le christianisme a changé de manière spectaculaire. Un nombre croissant d'instances officielles de l'Église, tant catholiques que protestantes, ont exprimé publiquement leur remords pour le tort que les chrétiens ont causé aux Juifs et au judaïsme. Ces déclarations ont affirmé, en outre, que la prédication et l'enseignement chrétiens peuvent et doivent être réformés en sorte qu'ils reconnaissent l'alliance éternelle de Dieu avec le peuple juif et rendent hommage à la contribution du judaïsme à la civilisation mondiale et à la foi chrétienne elle-même». Voilà un texte qui marque un tournant: des Juifs y saluent l'interlocuteur chrétien et «se comprennent» historiquement à partir du chemin fait l'un vers l'autre.

Une autre illustration de l'implication de la partie juive est l'ouvrage *Les versets douloureux*, publié en 2008 par l'un des professeurs au Centre Bea, le rabbin David Meyer, avec deux co-auteurs, le musulman Soheib Bencheikh et le jésuite Yves Simoens. L'intuition de David Meyer, au départ du livre, est aussi simple que courageuse: il n'y aura de dialogue interreligieux authentique, au-delà des vœux pieux, que si chacun s'explique sur les «versets douloureux» de sa propre tradition à propos de l'autre ou des autres religions. Meyer va ainsi droit aux versets «violents» du livre de Josué, mais aussi du Talmud, quand ce dernier parle du chrétien et du musulman, et les deux autres auteurs font de même dans leurs textes fondateurs respectifs. Leur travail, au fond, est celui de démineurs: il revient à désamorcer des bombes.

Le point essentiel est de ne pas perdre l'élan créé par la déclaration de Vatican II *Nostra Aetate*. Dans les dernières années, la réception de cet héritage a connu des hauts et des bas – les bas étant causés souvent par des initiatives du Vatican insuffisamment expliquées et par des réactions trop sensibles de la part de certains protagonistes juifs. Mais la dimension irréversible de cet élan a été perceptible à tous dans les mots de Benoît XVI à la Grande Synagogue



Un militaire prie devant le Mur des Lamentations à Jérusalem. La Compagnie de Jésus a une longue tradition de relations avec le monde juif.

de Rome le 17 janvier 2010. Le Pape a notamment déclaré: «L'événement du Concile Vatican II a donné une impulsion décisive pour ouvrir un chemin irréversible de dialogue, de fraternité et d'amitié, chemin dont le parcours s'est précisé et développé au cours de ces quarante années par des pas et des gestes d'une importance significative». Parmi ces pas et gestes importants, il faut rappeler les pas et gestes très concrets qui ont marqué les visites de Jean-Paul II et de Benoît XVI en Terre Sainte.

Benoît XVI est particulièrement attaché à ce dialogue. C'est lui qui, dans les temps récents, lui a donné son rythme par des «ouvertures» théologiques où se reconnaît son attention à la singularité du peuple juif. Ainsi dans son livre interview *La lumière du monde* (2010), Benoît XVI a réexaminé la définition du juif comme «frère aîné», expression créée par Jean-Paul II lors de sa visite historique à la Grande Synagogue de Rome le 13 avril 1986. Certains, tant du côté juif que du côté chrétien, ont fait comprendre qu'une telle expression avait quelque chose de désobligeant car dans la Bible hébraïque, le «frère aîné» n'a pas toujours le beau rôle et est régulièrement celui qui est écarté. Sensible à ces remarques, Benoît XVI préfère l'expression de «pères dans la foi» qui, selon lui, exprime d'ailleurs mieux la relation entre Juifs et chrétiens.

Dans ses deux volumes, *Jésus de Nazareth* (2007-2011), Benoît XVI manifeste de diverses manières son attention théologique à la question du peuple juif. Il affronte ainsi les passages du Nouveau Testament qui ont le plus alimenté l'antijudaïsme chrétien au long des siècles. C'est le cas de l'emploi du mot «Juifs» dans le récit de la passion, notamment dans l'Évangile de Jean. Dans le quatrième évangile, l'expression «les Juifs», écrit le Pape, se réfère «à l'aristocratie du Temple» et «ne désigne en aucune manière le peuple en tant que tel». De manière

similaire, à propos du verset de Mt 27,25, «Tout le peuple répondit: "Nous prenons son sang sur nous et sur nos enfants!"», Benoît XVI explique qu'un tel vœu peut être lu comme une bénédiction prophétique: sans le savoir, le peuple appelle sur lui la bénédiction que recèle le sang de cet homme, Jésus, Messie de Dieu.

Mais c'est particulièrement en référence à Rm 9-11 que le pape surprend par l'ouverture de son interprétation. En Rm 11,25-26, Paul annonce: «Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère, de peur que vous ne vous preniez pour des sages: l'endurcissement d'une partie d'Israël durera jusqu'à ce que soit entré l'ensemble des païens. Et ainsi tout Israël sera sauvé». De son côté Jésus annonce en Mc 13,10: «Car il faut d'abord que l'Évangile soit proclamé à toutes les nations» (les «nations» sont ici les nations païennes, distinctes donc du peuple juif). A partir de ces deux passages, Benoît XVI manifeste qu'un paramètre temporel doit être attaché à la mission de l'Église à l'égard des Juifs: elle doit être précédée par la mission évangélicatrice à l'égard des Nations. En d'autres mots, en ces temps qui sont les nôtres, les Juifs ont à faire un chemin de fidélité dans la foi, parallèle à celui de l'Église (même si certains d'entre eux demandent d'entrer dans l'Église); Dieu et son Messie leur donnent rendez-vous à l'étape qui marquera la fin de l'histoire. Le Pape ouvre ainsi des pistes nouvelles, qu'il y a à poursuivre dans le dialogue théologique comme dans le dialogue de vie.

Cela dit, notre travail nous mène cependant souvent en Israël. Comment y lier notre dialogue religieux à l'attention aux questions de justice et de paix? Comment le faire en hommes de foi, et non en tant qu'intervenants politiques? Plusieurs d'entre nous ont des attaches avec des organisations non-gouvernementales israéliennes engagées dans la défense des droits civils en Israël et en Palestine. Nous tenons aussi à appuyer des amis juifs engagés dans une réflexion proprement religieuse en matière de justice et de paix. En d'autres mots, notre soutien va à ces Juifs, israéliens notamment, qui connaissent mieux que nous le prix de la paix et qui en prennent les risques.

L'important est de travailler en réseau, réunissant des compagnons jésuites disséminés à travers le monde. Des réseaux similaires existent dans la Compagnie actuelle à propos de l'islam et d'autres traditions religieuses. En 2007, une belle rencontre a réuni à Georgetown (Washington) le réseau des jésuites engagés dans un dialogue avec le judaïsme et le réseau analogue tourné vers l'islam. Nous avons rendez-vous à nouveau aux États-Unis cette année, à l'occasion d'une conférence qui s'est déroulée à Boston College, entre les 9 et 13 juillet 2012. Elle avait pour titre «The Tragic Couple: Encounters between Jews and Jesuits». Le mot «tragique» est là pour les périodes difficiles – notamment à l'égard des jésuites d'origine juive. Mais il dit aussi la «fatalité» heureuse qui pousse Juifs et jésuites à s'entendre.

Jean-Pierre Sonnet, S.J.

LE CENTRE CARDINAL BEA

ITALIE

Il existe un lien particulier et évident (même si cela n'est pas toujours si simple dans l'histoire) qui associe Rome, la cité de Pierre et Paul, à Jérusalem d'où sont venus les deux apôtres; un lien dont les derniers papes, à commencer par Jean XXIII, se sont occupés personnellement, en créant et développant, entre l'Église catholique et les juifs, des rapports visibles et officiels à un niveau jamais atteint dans les siècles précédents. Mais il existe aussi une relation particulière qui associe l'identité et la mission des jésuites à la foi juive, et qui fait que la «shul» (l'école) est devenue synonyme de son lieu de culte, la synagogue. En effet, les jésuites, aussitôt après la fondation de la Compagnie, ont vu dans l'éducation une priorité suprême pour le développement de la foi chrétienne.

Tout ceci s'est concrétisé de manière heureuse: tout d'abord en 1978, avec la création d'un lieu d'études pour chrétiens et juifs à l'Université pontificale grégorienne de Rome, par le cardinal Carlo Maria Martini, qui en était alors le recteur; et puis en 2001, au sein de la même université, avec celle du Centre Cardinal Bea pour les Études Juives (CCB) qui, l'année suivante, recevra du Saint-Siège le mandat officiel de devenir «le projet d'études juives le plus important de l'Église catholique» (Lettre du Saint-Siège du 14 novembre 2002).

Sous son propre nom, le CCB

Le Cardinal Augustin Bea a été l'un des grands architectes de la nouvelle attitude de l'Église vis-à-vis des autres confessions chrétiennes et religions durant les années du Concile Vatican II.

exprime son adhésion à la grande clairvoyance du cardinal jésuite Augustin Bea, principal architecte de la déclaration *Nostra Aetate*, par laquelle l'Église Universelle, durant le Concile Vatican II, prend acte que l'Alliance Sinaïtique conserve sa raison d'être, autrement dit que le peuple juif reste le Peuple Élu. Cette reconnaissance marque un tournant dans la prise de conscience de l'Église de ce que représente pour elle la présence continue des juifs. En effet, dans le dialogue entre juifs et chrétiens on cite toujours la déclaration *Nostra Aetate* comme une sorte de «certificat de naissance» de ce dialogue. Ce qu'a d'ailleurs souligné aussi le Grand Rabbín de Grande-Bretagne et du Commonwealth, Lord Jonathan Sacks, lors d'une conférence à la Grégorienne, le 12 décembre 2011, sur le thème *Has Europe Lost its soul?*, un événement organisé précisément par le Centre Cardinal Bea.

A la lumière de l'affirmation

fondamentale de *Nostra Aetate* on perçoit aussi à quel point les efforts visant à promouvoir la connaissance

«Du fait d'un si grand patrimoine spirituel, commun aux chrétiens et aux juifs, le concile recommande entre eux la connaissance et l'estime mutuelle». Cette affirmation du Concile Vatican II est le principe inspirateur du Centre Cardinal Bea.





Le professeur Isaiah Gafni en conversation avec le P. Thomas Casey à la fin d'une conférence au Centre Cardinal Bea pour les Etudes juives de l'Université pontificale grégorienne à Rome.

de judaïsme et que le faire en collaborant directement avec des membres de la communauté juive, sont vitaux pour l'identité de ce centre. Dès le début, en effet, le Centre Cardinal Bea, grâce à la vision et au soutien des époux Aldegonde et Hubert Brenninkmeijer-Werhahn, a pu compter sur un accord entre l'Université pontificale grégorienne et l'université juive de Jérusalem qui permet des échanges réguliers de professeurs et d'étudiants. Par ailleurs, le CCB a eu le soutien de divers rabbins provenant de la communauté italienne, d'autres pays européens et des États-Unis, qui se sont impliqués dans l'enseignement.

Si au début de ses activités, le CCB focalisait sa réflexion – et il ne pouvait en être autrement – sur le patrimoine commun, c'est-à-dire sur des questions qui concernaient la lecture de l'Ancien ou, mieux, du Premier Testament, au fil des années l'intérêt s'est élargi à tant d'autres expressions de la foi juive, à partir des écrits rabbiniques jusqu'aux penseurs juifs contemporains. Certes, depuis la reconnaissance explicite de la « validité jamais révoquée de la Première Alliance », a

grandi la conscience que pour les chrétiens aussi la volonté divine ne peut s'accomplir sans tenir compte de l'interprétation que la foi juive a donnée et donne encore à l'Alliance reçue.

Aujourd'hui le programme du CCB évolue de plus en plus vers un engagement tridimensionnel qui s'exprime, en clef chronologique, comme une sorte de pèlerinage à travers le passé, le présent et l'avenir, mais peut-être aussi en clef « augustinienne » (rendant encore une fois hommage à celui qui a donné son nom au centre, Augustin Bea), faisant référence aux trois facultés qui caractérisent l'homme, sa nature, « mémoire-intellect-volonté ». En particulier:

- *Travail de la mémoire*, soit un travail tourné vers le passé. Le CCB s'efforce de cultiver la mémoire intégrale de l'histoire. Cette intégralité inclut, pour ce qui est de l'histoire du salut, la pleine intégration de l'Ancien Testament dans la théologie et une attention particulière aux expressions de « pathologie religieuse », les conséquences possibles de la première grande séparation entre chrétiens et juifs qui a porté ignorance, refus et agression.

Travail de l'intelligence, soit un travail axé sur le présent. Avec une méthodologie inspirée de la pédagogie juive (ressemblant par certains côtés à la pédagogie ignacienne) qui favorise l'échange direct entre enseignants et étudiants, le CCB poursuit, pour ses propres étudiants ou pour ceux provenant d'autres facultés et instituts de l'Université Grégorienne, un double objectif qui constitue un réel défi pour l'étude et la recherche: approfondir, d'un côté, la connaissance des Études Juives (Talmud, Commentaires médiévaux, Kabbale, etc.) et, de l'autre, explorer la signification des relations judéo-chrétiennes dans l'intention d'explorer de plus en plus le potentiel que celles-ci renferment.

Travail de la volonté, soit un travail tourné vers l'avenir. Une des tâches principales du Centre Cardinal Bea est de créer un lieu de rencontre, au sein de l'Université pontificale grégorienne, entre catholiques et juifs, qui encourage une attitude de confiance et fasse naître des amitiés capables d'assumer ensuite un rôle de témoin pour affirmer, comme dans une symphonie, la fidélité et l'amour de Dieu face aux défis posés par les différentes époques.

Certes, le Centre Cardinal Bea n'est pas le seul à essayer de réaliser cette vision et il ne pourrait de toute façon pas le faire seul. Il peut compter sur une interdisciplinarité croissante qui caractérise aujourd'hui les programmes d'études et les activités des différentes facultés et instituts de l'Université pontificale grégorienne. Il peut compter aussi sur la vivacité et la bonne volonté de tant d'autres centres de dialogue judéo-chrétien dans le monde, dont beaucoup sont en lien avec des universités de la Compagnie de Jésus. Que cette vision ait trouvé son siège spécial à Rome, peut être un vrai motif d'espérance.

Philipp G. Renczes, S.J.
*Directeur du Centre Cardinal Bea
 pour les Études Juives
 Traduction de Isabelle Cousturié*

ISLAMISME



*«L'expérience des jésuites qui ont fréquenté les musulmans en s'y préparant, en les connaissant et en les respectant, a souvent montré qu'un dialogue fructueux est vraiment possible... Pour affronter de telles situations, les jésuites ont besoin d'une grande foi, de courage et du soutien du reste de la Compagnie»
(CG34, d. 5, 13).*

Ignace et ses premiers compagnons ont souligné l'importance d'aller vers les frontières. Les jésuites furent envoyés dans le Nouveau Monde pour annoncer le Seigneur à tous les peuples et à toutes les cultures qui ne le connaissaient pas encore. Cela inclut le souci d'aller vers les musulmans. "Un an après l'approbation formelle du Pape [i.e. en 1543] Ignace de Loyola [...] ouvrit la *Casa dei Catechumeni* à Rome afin d'enseigner la foi chrétienne aux juifs et aux musulmans qui désiraient embrasser la foi chrétienne. En 1554, Ignace ordonna que les maisons de la Compagnie achètent des livres sur l'Islam et que les jésuites étudient le Coran afin d'être préparés à entrer dans des discussions religieuses avec les musulmans. [...]. Une maison arabophone fut créée à Messine en Sicile et un programme d'études arabes fut introduit dans le Collège du même lieu. Un autre collège arabe a vu le jour à Monreale, aussi en Sicile, ainsi qu'un programme d'Études arabes au Collège jésuite de Malte. Ignace laissa aussi des plans pour fonder des collèges à Beyrouth et à Chypre. À l'invitation du Cheikh de Djerba (dans l'actuelle Tunisie), des plans furent dessinés pour un collège jésuite en terre musulmane".

Cependant, le Père Thomas Michel conclut ce fascinant fragment d'information historique en remarquant que "parmi les nombreux efforts commencés par Ignace, aucun ne survécut à l'épreuve du temps". Cela explique que ces efforts furent en fait complètement

oubliés dans la suite de l'histoire de la Compagnie. Les premiers Généraux, tels que Laynez, Borgia, Aquaviva donnèrent des instructions aux jésuites pour freiner leur prosélytisme et les empêcher d'entrer dans des polémiques avec des musulmans. Ils préférèrent les orienter exclusivement au service des besoins spirituels des chrétiens vivant dans ces régions. Il était important de ne provoquer aucune dispute avec les musulmans, qui accepteraient ainsi plus facilement un compromis pour un service pastoral de la population chrétienne. Cependant, depuis ce temps des premières générations, plusieurs jésuites sont devenus bilingues en Arabe, Turc et Persan et ont produit des écrits controversés sur l'Islam. Alors que les premiers écrits sont nés de l'implication et de l'expérience, les écrits plus tardifs adoptèrent un ton plus polémique.

Avec la fondation de *L'Université Saint-Joseph* à Beyrouth en 1881, les jésuites du Proche-Orient ont commencé à assumer de manière plus systématique l'étude de l'arabe, et de la foi et la pratique musulmanes, actuelle et passée. Le but de cet effort était de soutenir les Églises chrétiennes qui existaient en pays à majorité musulmane. Après le concile du Vatican II (1962-1965), et le mouvement inspiré par la rencontre du Pape avec des croyants d'autres religions à travers le monde, plusieurs congrégations générales encouragèrent les jésuites à devenir plus impliqués dans le dialogue interculturel et interreligieux.

Le Père Pedro Arrupe, supérieur général de 1965 à 1983, nomma à Rome un jésuite comme conseiller pour les problèmes de dialogue interreligieux. En 1995, le Père Peter-Hans Kolvenbach réalisa une recommandation de la 34ème Congrégation générale et établit un secrétariat pour le dialogue interreligieux afin de coordonner ces activités et d'organiser des formations appropriées à travers le monde pour les jésuites. Le secrétariat publia aussi un bulletin intitulé *Jésuits among Muslims. Jesuits in Dialogue*, qui devait faciliter l'échange des expériences et stimuler la réflexion théologique. En 2009, le Père Adolfo Nicolás remplaça le secrétariat par un petit groupe de conseillers qui se rencontrent chaque année à Rome afin de partager leur expérience et de discuter les différentes perspectives de ce dialogue.

Au fil des années, les jésuites travaillant en monde musulman (JAM) se sont rencontrés régulièrement. Ce réseau de jésuites qui n'inclut pas seulement des jésuites impliqués dans les études islamiques mais aussi des théologiens, des pasteurs, des acteurs sociaux et des scolastiques de la Compagnie, qui tous travaillent en contact avec des musulmans. Ces rencontres ont lieu à Rome, au Caire, à Grenade, à Tanail au Liban, à Istanbul et dans d'autres lieux encore.

Les jésuites qui vivent et travaillent avec des musulmans sentent qu'ils ont besoin d'enrichir leur réflexion en assimilant davantage d'information et en écoutant ce que vivent les jésuites engagés sur le terrain. Qu'un jésuite soit spécialiste des Études Islamiques ou qu'il travaille comme accompagnateur spirituel dans un



pays musulman, il sent le besoin de réfléchir ensemble avec d'autres jésuites à propos des croyances et des habitudes du peuple musulman qu'il côtoie.

Pendant les dernières décennies, les jésuites sont devenus plus conscients de l'énorme diversité qui existe dans le monde musulman. Afin de discerner la meilleure attitude à adopter face à cette multitude d'expressions de la foi musulmane, les jésuites travaillant parmi des musulmans ont besoin d'une démarche constante de discernement.

Par exemple, comment les jésuites qui travaillent parmi les musulmans répondent-ils le mieux aux aspirations et aux questions des musulmans ?

Comment la spiritualité ignacienne conduit-elle les jésuites à approfondir leur compréhension de l'approche musulmane de la vie ?

Comment les jésuites pourraient-ils inclure des musulmans dans les retraites basées sur les Exercices ?

Qu'avons-nous appris des mouvements spirituels contemporains dans le monde musulman ?

La spiritualité ignacienne pourrait-elle conduire les jésuites à adopter une approche spécifique du dialogue et de la coopération avec les musulmans ?

Trente-sept jésuites des 5 continents se rencontrent régulièrement à Rome pour discuter ces problèmes. Ils ont choisi comme thématique de leur rencontre "*Exercices Spirituels Ignaciens et Islam*". Le Cardinal Jean-Louis Tauran, président du Conseil Pontifical pour le Dialogue Interreligieux a donné de nombreux conseils avisés grâce à sa longue expérience de dialogue interreligieux afin de nous encourager.

Pourquoi avons-nous décidé de consacrer notre rencontre de trois jours à ce sujet "*Exercices Spirituels Ignaciens et Islam*" ? La première raison est à chercher du côté pratique. La Compagnie de Jésus fut fondée comme un ordre apostolique invité à aller là où les besoins seraient plus universels et plus urgents, dans des situations de frontières. Dans cette mission, les jésuites sont motivés par les Exercices Spirituels qui sont caractérisés par leur ouverture au travail de l'Esprit en nous, et dans le monde, y compris les personnes, groupes et religions en dehors des limites visibles de l'Église.

Comment les jésuites vivant et travaillant au milieu des musulmans peuvent-ils être motivés et inspirés par les intuitions de base des Exercices Spirituels et par l'exemple et les enseignements de Saint Ignace ?

Le Père Patrick Ryan, le modérateur de cette rencontre entre jésuites, essaya de répondre à cette question fascinante: "Si un musulman devait écrire sur Saint Ignace et la spiritualité ignacienne, quels éléments les plus intéressants et stimulants trouverait-il?". Au fil des années, le Père Ryan a vécu et travaillé en Afrique de l'Ouest, aussi bien que, plus récemment, aux États-Unis. Il a donc de nombreuses opportunités de discuter les différents aspects de la Tradition ignacienne avec des musulmans. Le Père Ryan souligna que les musulmans qu'il rencontre sont impressionnés par la manière dont Ignace décrit la vocation humaine de base, comme un



Ci-dessus, pendant la rencontre des jésuites travaillant avec les musulmans, ayant eu lieu à Rome, à l'Université grégorienne, en septembre 2011. A la page précédente, l'intérieur d'une mosquée.

appel à glorifier davantage Dieu (*ad maiorem Dei gloriam*). La manière selon laquelle Ignace souligne cela, puisque l'être humain a été créé par Dieu, leur réponse naturelle à Dieu devrait être celle d'une totale obéissance au Créateur. Ces musulmans étaient impressionnés par le souci qu'Ignace avait d'aider les gens à faire le bon choix dans leur vie grâce à la pratique d'un discernement spirituel constant. Enfin, ces croyants musulmans étaient impressionnés par le combat spirituel proposé par Ignace en utilisant les armes spirituelles du Christ, comme l'humilité, le service et l'engagement non-violent. Toutes ces choses rappelèrent à ces musulmans l'enseignement de l'Islam sur "le plus grand Jihad".

Le Père Ryan souligna aussi l'importance du *Praesupponendum* du *Principe et Fondement* dans les Exercices: "N'importe quel bon chrétien doit être plus prompt à défendre plutôt qu'à condamner son voisin. Si aucune justification ne peut être trouvée, il devrait demander à son voisin comment comprendre cela, et si cette intention est mauvaise, il devrait le corriger avec douceur. Si cela n'est pas suffisant, il devrait chercher un moyen approprié de le justifier par le bon sens" (*Ex. Sp. 22*) Bien que, comme le suggéra le Père Ryan: "Ignace fit cette recommandation pour un bon chrétien, seulement ce qui sous-entend un bon catholique, [...] Dans la ligne des documents de l'Église sur le dialogue interreligieux à propos de l'œcuménisme depuis le Concile Vatican II, la même générosité d'esprit devrait caractériser l'approche des jésuites et des catholiques avec les autres confessions chrétiennes et les croyants d'autres religions". Cela inclut les musulmans.

Christian W. Troll, S.J.
Traduction de Y.V.

IGNACE ET LES MUSULMANS

Au début de septembre 1523, un groupe de pèlerins chrétiens, qui avaient récemment débarqué dans le port de Jaffa, à l'emplacement actuel de Tel-Aviv, arrivèrent à pied en vue de la ville de Jérusalem gouvernée par les Ottomans. Un de ces pèlerins, Iñigo (plus tard Ignatius) López de Loyola, était un soldat basque boiteux devenu pénitent. Plus de deux ans auparavant, en mai 1521, il avait subi une grave blessure à la jambe lors de la bataille de Pampelune. En se rétablissant de cette blessure dans sa maison ancestrale, ce catholique jusque-là plutôt insouciant mettait tout son espoir dans la lecture des derniers romans moyenâgeux qui avaient auparavant enflammé son imagination. Mais les deux seuls livres disponibles à cette époque dans la noble maison de Loyola se révélèrent être une vie du Christ et un recueil de vies de saints. La lecture des deux livres disponibles changea la vie même d'Ignace, en enracinant en lui le désir d'échanger une carrière d'audace chevaleresque en vie de pèlerin pénitent, «qui va nu-pieds à Jérusalem».

Deux hommes sur des mules.

Après plusieurs mois de rétablissement à Loyola, mais avant d'entreprendre ce pèlerinage, Ignace quitta le Pays Basque sur le dos d'une mule en se dirigeant vers le sud, puis l'est, en direction de la Catalogne et du monastère de Montserrat. Par hasard, Ignace se trouva en compagnie d'un autre homme sur une mule, qui s'avéra être un «Maure», mot alors usité pour désigner un musulman espagnol. Jusqu'à la mort du roi Ferdinand en 1516, les *Mudejares* (musulmans «domestiqués»

Bien que cela paraisse étrange, la vie d'Ignace de Loyola, le fondateur de la Compagnie de Jésus, a connu un bon nombre de contacts avec les Musulmans. En voici quelques indications.

continuant à vivre en Espagne après la *Reconquista*) avaient été tolérés en Aragon. Mais la tolérance à l'égard des musulmans en Aragon ne devait pas se prolonger. La conversion forcée des musulmans en Aragon commença en 1525 sous le petit-fils de Ferdinand, Charles 1^{er} d'Espagne (plus tard Charles Quint du Saint Empire germanique). Ignace a probablement rencontré le «Maure» avec lequel il est entré en discussion, tandis qu'il traversait l'Aragon en 1522, sur sa route pour la Catalogne. Le «Maure» a pris un risque énorme en admettant son identité religieuse auprès du chevalier basque inconnu qui chevauchait vers Montserrat. Les musulmans de l'aire basque ont été convertis de force au christianisme en 1516.

Ignace raconte sa rencontre avec le Maure comme un conte édifiant, «en sorte que les gens puissent comprendre comment Notre Seigneur s'y prenait avec cette âme: une âme encore aveugle, bien qu'elle eût de grands désirs de le servir en tout ce qu'elle pouvait connaître.»

Ignace entra volontiers dans la discussion et, en fin de compte, dans un débat avec ce compagnon musulman sur la route. Ce faisant, il découvrit que les musulmans révèrent aussi Marie, la mère de Jésus, comme une vierge, bien que son interlocuteur musulman niât que Marie ait continué à être vierge après qu'elle ait donné naissance à Jésus. Fraîchement dévot, mais encore soldat enflammé par les idéaux de la *Reconquista*, Ignace imagina que l'opinion théologique du Maure était un affront à la mère de Jésus.

«En dépit des nombreuses raisons avancées par le pèlerin [Ignace], il ne put le faire renoncer à cette opinion. Le Maure s'élança alors en avant si rapidement qu'il le perdit de vue tandis qu'il restait à penser à ce qui s'était passé avec le Maure. Et là-dessus, il lui vint quelques motions provoquant du mécontentement dans son âme; il lui sembla qu'il n'avait pas fait son devoir. Et ces motions lui causèrent aussi de l'indignation contre le Maure; il lui sembla qu'il avait mal fait de laisser un Maure dire de telles choses de Notre Dame et qu'il était tenu de défendre son honneur. Et c'est ainsi qu'il fut envahi du désir d'aller trouver le Maure et de le poignarder pour ce qu'il avait dit.» (Toutes les citations d'Ignace dans ce texte viennent de Joseph A. Munitz et Philip Endean, *Saint Ignatius of Loyola: Personal Writings*, Londres, Penguin Books, 1996, à moins que ce ne soit noté autrement).

Partagé sur le genre d'action à entreprendre, l'Ignace manquant de maturité laissa à sa mule le choix de poursuivre ou non le Maure à un croisement. «Et si la mule prenait la route de la ville, il chercherait le Maure et le poignarderait; et si elle



Procession et reconstitution historique à l'occasion de la fête de S. Ignace à la paroisse de La Storta (Rome), devant la chapelle de la vision.

n'allait pas vers la ville, mais suivait la route principale, il le laisserait en vie.» En repensant, trente années plus tard, à cette manière de faire élection, Ignace nota avec quelque soulagement que «Notre Dame a voulu que... la mule prît la route principale et laissât celle de la ville.»

On ne peut comprendre Ignace sans rappeler le fait qu'il était né à peu près au temps de la conquête finale de Grenade, la dernière forteresse des Andalous musulmans. La *Reconquista*, la libération de l'Espagne du pouvoir musulman après plusieurs siècles, avait marqué l'imagination de chaque Espagnol chrétien né à cette époque et durant

quelques générations ensuite. Dans ce contexte, il est intéressant de noter qu'Ignace cite sa réaction à la rencontre avec le Maure en 1522 comme un exemple qui montre combien il était «une âme encore aveugle, bien qu'avec de grands désirs de le servir en tout ce qu'elle pouvait connaître.»

Ignace à Manrèse 1522.

Quoiqu'il ait désavoué par la suite ses sentiments immatures et meurtriers antimusulmans sur la route vers Montserrat, Ignace était certainement un homme de l'Espagne d'après la *Reconquista*. Comment ses préférences culturelles, en tant qu'homme de son temps, s'étaient-elles manifestées? Etant donné l'importance des expériences qu'eut Ignace à Manrèse en 1522, nous pouvons nous reporter au texte final plus tardif des Exercices Spirituels, cristallisé à partir de cette

année de Manrèse, pour obtenir certains indices sur la manière dont l'imagerie de la *Reconquista* demeura chez cet ancien chevalier. Mais il faut noter que l'imagerie de la *Reconquista* est très transformée, très spiritualisée. Le combat envisagé par Ignace n'était pas une *Reconquista* des terres chrétiennes sur les occupants musulmans, mais un combat intérieur qui empruntait son modèle historique et culturel à une vision idéalisée des Croisades.

Dans l'exercice qui fait le lien entre la première et la seconde semaine des Exercices spirituels, exercice habituellement nommé «l'Appel du Roi», Ignace cite l'exemple d'un roi terrestre croisé qui semble presque un saint empereur romain, «un roi humain choisi par la main de Dieu notre Seigneur, auquel tous les dirigeants chrétiens et tous leurs hommes rendent révérence et obéissance.» Très différent de la

plupart des saints empereurs romains, le roi idéal d'Ignace convoque ses chevaliers sur un champ de bataille dans laquelle lui-même prend les mêmes risques que ses soldats.

Ignace et Jérusalem. Douze ans plus tard, comme leurs études arrivaient à terme à Paris, Ignace et ses premiers compagnons firent le vœu de faire eux-mêmes ce qu'Ignace même avait fait après son année de combat spirituel à Manrèse: aller à Jérusalem. **(i)** La première fois, qu'avait fait Ignace à Jérusalem en 1523? **(ii)** Qu'est-ce que lui et ses premiers compagnons espéraient y faire après les vœux de Montmartre?

(i) 1523. La première réalité à prendre en compte à propos du pèlerinage à Jérusalem fait par Ignace en 1523 est sa brièveté. Ignace et ses compagnons pèlerins ne débarquèrent à Jaffa que le 31 août de cette année. Ils passèrent environ trois semaines à Jérusalem et quittèrent la Ville Sainte pour Jaffa le 23 septembre, prenant finalement la mer pour Chypre le 3 octobre.

Au début du seizième siècle, la tension s'accroissait entre le Sultanat ottoman et les puissances européennes chrétiennes, notamment les Habsbourg basés à Vienne, la très Sereine République de Venise et les États pontificaux. Sélim le Terrible avait conquis l'Égypte en 1517 et s'était alors attribué le rôle de Calife, un titre qui n'avait été revendiqué par aucun Sultan auparavant. En 1520, à la mort de Sélim, son fils Soliman le Magnifique, débuta son long et puissant règne (1520-1566). Dans les années antérieures au pèlerinage d'Ignace à Jérusalem, le Sultan Soliman lui-même avait conduit ses armées victorieuses à la conquête de Belgrade (1521) et de Rhodes (1522). Ignace fait allusion à ce dernier événement quand il remarque que «bien que cette année de nombreux pèlerins soient venus [à Venise] pour Jérusalem, la majorité d'entre eux étaient retournés dans leurs patries à cause de la nouvelle situation qui

résultait de la prise de Rhodes.» La brièveté du pèlerinage d'Ignace et les tensions auxquelles il fait allusion dans son récit, doivent une grande part de leur force à ces circonstances extérieures.

Ignace aurait voulu prolonger son séjour à Jérusalem et il tenta de persuader le Franciscain Gardien des Lieux Saints de lui permettre de rester à Jérusalem après les trois semaines de pèlerinage. «Sa ferme intention était de rester à Jérusalem, en visitant constamment ces lieux saints. Et, en plus de cette dévotion, il avait aussi l'intention d'aider les âmes. Dans ce but, il apportait des lettres de recommandation pour le Gardien. Il les lui remit, et lui dit son intention de rester ici par dévotion, mais non de la seconde partie – son désir d'être utile aux âmes – parce qu'il n'en parlait à personne, tandis qu'il avait souvent parlé ouvertement de la première chose.»

Certains ont suggéré qu'«aider les âmes» était pour Ignace le désir d'évangéliser la majorité musulmane de Jérusalem. C'est peut-être la raison pour laquelle les Franciscains n'ont pas voulu qu'Ignace, un ascète solitaire aux motifs religieux difficiles à définir, reste là en 1523. Mais le mémoire autobiographique d'Ignace ne fait pas mention de cette intention spécifique. De toute façon, le Provincial franciscain rejeta la requête d'Ignace en se basant sur les malheureuses expériences passées de ce type de pèlerins permanents: «Car beaucoup de gens ont eu ce désir et par la suite l'un a été fait prisonnier, un autre est mort, et ensuite l'ordre franciscain a été réduit à payer la rançon des prisonniers.»

Bien que ce fût la veille de son départ, Ignace céda à «un grand désir de retourner visiter le Mont des Oliviers avant de partir.» Le sanctuaire qu'Ignace voulait revisiter sur le mont des Oliviers avait été une église byzantine de l'Ascension qui devint ensuite une mosquée musulmane commémorant ce que les musulmans considèrent l'ascension de Jésus, le fait qu'il ait échappé à la mort sur la Croix

(Coran 4, 157-158). A l'intérieur de cette construction, des marques sur une pierre du sol sont considérées comme les empreintes que Jésus laissa lors de son ascension. Ignace voulait revisiter ce sanctuaire avant de terminer son pèlerinage.

Comme dans le récit de son désir de tuer le Maure auquel il reprochait une estimation inadéquate de la virginité de Marie, une année auparavant, cette histoire a pour but de souligner la naïveté religieuse d'Ignace en 1523, dans son état postérieur à la conversion mais antérieur à l'éducation. Quand les Franciscains découvrirent que leur hôte pèlerin se trouvait absent la veille de son départ prévu, ils envoyèrent un de leurs serviteurs pour le retrouver et le ramener à la Custode. Le serviteur, «un Chrétien de la ceinture» (jacobite), accomplit ce devoir avec quelque sévérité. Ignace, toujours sensible à la grâce de Dieu en toute circonstance, peu importe l'embarras et la dégradation qu'elle causait, sentit, tandis qu'on le ramenait à la Custode en état d'arrestation, qu'«il voyait le Christ toujours au dessus de lui.»

(ii) 1534-1537. Six années après qu'Ignace soit venu étudier à Paris, où il avait rassemblé six compagnons, lui et eux firent le vœu, le 15 août 1534, de se joindre comme compagnons apostoliques ou du moins comme compagnons pèlerins à Jérusalem. Il ne reste pas de texte des vœux de Montmartre; Ignace a insisté sur un ou peut-être deux éléments qu'ils ont votés ce jour-là: «Ils étaient tous décidés sur ce qu'ils allaient faire, à savoir aller à Venise et à Jérusalem et passer leur vie à ce qui était bénéfique pour les âmes.» Ils se donnèrent une année pour conserver la possibilité de voyager à Jérusalem, mais il semblait qu'ils réalisèrent déjà à Paris que leur plan pouvait ne pas se concrétiser, étant donné l'expérience précédente d'Ignace à Jérusalem et les tensions qui se poursuivaient entre le Sultanat ottoman et les puissances chrétiennes d'Europe.

On dit souvent qu'Ignace et ses premiers compagnons avaient

l'intention d'évangéliser les musulmans de Jérusalem à cette époque, si on leur avait donné la possibilité d'y aller en 1527. Juan de Polanco, le secrétaire d'Ignace de 1547 jusqu'à la mort d'Ignace en 1556, affirme qu'Ignace et ses premiers compagnons projetaient «d'aller à Jérusalem et alors de prêcher aux infidèles si l'occasion le permettait ou bien de mourir parmi eux pour la foi de Jésus Christ.» (*Polanco tel qu'il est cité par Dalmases*). Les 'infidèles' de cette déclaration de Polanco étaient-ils obligatoirement musulmans? Ignace employait le terme 'infidèles' pour tous les chrétiens non-catholiques et appelait habituellement les musulmans des 'Turcs'. Ainsi, dans la Formule de l'Institut de 1540, ceux qui ont fait pleinement profession dans la Compagnie sont liés par un vœu spécial «de sorte que tout ce que les Pontifes romains actuels et les autres à venir désireront nous commander en ce qui concerne le progrès des âmes et la propagation de la foi, ou partout où il leur plaira de nous envoyer en n'importe quelle région, nous obéirons tout de suite, sans aucun subterfuge ni excuse, autant qu'il se peut. Nous nous engageons à le faire, qu'il nous envoie parmi les Turcs ou à d'autres infidèles, même dans le pays qu'on appelle Inde, ou à n'importe quels hérétiques ou schismatiques, ou à n'importe qui parmi les fidèles.» (*Formule de l'Institut, 1540, § 3*).

Le souci apostolique d'Ignace pour les chrétiens qui ne sont pas unis avec Rome, dans le Sultanat ottoman, aussi bien que pour d'autres chrétiens éloignés de l'Europe, fut un sujet constant dans sa vie.

L'intérêt personnel d'Ignace pour l'Éthiopie se centra sur la possibilité d'amener cet Empire monophysite chrétien à l'union avec Rome et sur le secours aux chrétiens dans ce pays, dans leur lutte avec des musulmans concurrents pour la domination de la Corne de l'Afrique. Dans les années 1550 Ignace voulut aller lui-même dans cette mission, mais ses responsabilités de Supérieur général,



Manrèse : le vieux pont sur le fleuve du Cardoner, et à l'arrière-plan le Centre de spiritualité des jésuites qui renferme la grotte où S. Ignace s'est retiré pour la prière et la pénitence.

aussi bien que son âge et sa santé déclinante s'opposèrent à un tel déplacement. Il conseilla aux jésuites qu'il envoya en Éthiopie d'aborder avec douceur les aspects anormaux de la chrétienté éthiopienne, mais quand ils arrivèrent là-bas (peu de temps après la mort d'Ignace), ils ne sont pas toujours parvenus à suivre cet avis.

En conclusion, je ne pense pas qu'Ignace ait envisagé la possibilité d'évangéliser les musulmans soit à Jérusalem, soit en tout autre partie du Proche-Orient ou d'Afrique. Plusieurs des Supérieurs qui ont succédé à Ignace – Laynez (1556-1565), Borgia (1565-1572) et Acquaviva (1581-1615) – ont conservé la même tradition, en pressant les jésuites de ne pas provoquer de disputes avec les Musulmans et de se concentrer plutôt au service des chrétiens dans ces domaines. François Xavier, débutant son œuvre missionnaire en Inde parmi des chrétiens peu instruits, développa finalement son apostolat dans des lieux où il n'y avait pas du tout de chrétiens indigènes, spécialement en

Indonésie et au Japon. Cet apostolat de Xavier peut avoir persuadé Ignace et ses successeurs, en tant que Supérieur général, d'envoyer des jésuites dans des territoires qui n'étaient pas évangélisés au préalable, mais telle n'était pas l'intention originelle d'Ignace. Ignace était beaucoup plus concerné par des gens comme le Chrétien jacobite («chrétien de la ceinture»), un serviteur de la Custode franciscaine durant son dernier jour entier à Jérusalem. Ce souci d'Ignace s'est poursuivi dans l'œuvre des jésuites jusqu'au jour présent dans les parties du monde dominées par les musulmans. «Le vicair du Christ», comme Ignace l'exprima, a décidé plus d'une fois d'«employer [les jésuites] partout où il jugeait que c'était davantage à la gloire de Dieu et pour le bien des âmes», dans ces parties du monde, que ce soit «parmi les Turcs ou chez tout autre infidèle.»

Patrick J. Ryan, S.J.
Fordham University (USA)
Traduction de Yves Morel, S.J.

ASSOCIATION DES ÉTUDES ISLAMIQUES

L'Église catholique en Inde tient à établir et renforcer les relations avec les musulmans, à la lumière des enseignements de Vatican II. Ce désir se reflète dans les différents séminaires et ateliers que l'Église catholique a organisés dans les années qui ont suivi Vatican II. Le premier d'entre eux fut le *Séminaire de toute l'Inde* (Bangalore, 1969). Ce séminaire a insisté pour «que des savants soient mis à part pour étudier la religion, la vie sociale et la culture musulmanes en Inde, en espérant parvenir par ce moyen à une meilleure compréhension de ce grand peuple.» Ce désir a eu un écho dans la *Consultation de toute l'Inde sur l'Évangélisation* (Patna, 1973). Là, un atelier entier fut consacré à l'évangélisation et au dialogue avec les musulmans. Les membres de l'atelier ont soumis un rapport qui insista une fois de plus sur l'importance du dialogue avec les musulmans. Cependant, sur le terrain rien ne se réalisa. Ce fut dans le contexte général du besoin ressenti pour l'Église de tendre la main aux musulmans, qu'une Consultation sur le Dialogue avec les musulmans se tint à Agra du 28 au 30 mars 1979. L'Association des Études islamiques (ISA) était née.

L'Association des études islamiques est née en 1979 pour travailler en faveur de relations harmonieuses parmi les musulmans, les chrétiens, les hindous et d'autres communautés religieuses et sociales en Inde.

ISA vise à travailler en faveur de l'harmonie communautaire et de l'intégration nationale en Inde. La Constitution de l'ISA note: «Au nom de Dieu et de son service toujours plus grand, promouvoir l'intégration nationale de tous les groupes culturels, sociaux et religieux indiens et soutenir les programmes du Gouvernement dans ce but», et «travailler en vue de relations harmonieuses parmi les musulmans, les chrétiens, les hindous et les autres communautés religieuses et sociales en Inde». Ce vaste désir s'est concentré sur la première étape spécifique: «Promouvoir l'étude, la recherche et l'enseignement qui concernent l'histoire, la religion, la culture, les conditions socioéconomiques et les autres aspects de l'islam».

En enseignant les relations entre chrétiens et musulmans et en préparant des hommes et des femmes à tendre la main aux musulmans, l'ISA promet le dialogue entre les musulmans et les chrétiens et prépare les chrétiens à la mission de tendre la main aux

musulmans à travers les diverses activités des membres de l'ISA.

Paul Jackson est l'un des membres fondateurs de l'ISA ainsi que Christian W. Troll et beaucoup d'autres, et beaucoup de membres du groupe JAM le connaissent (*Jesuits Among Muslims*=Jésuites parmi les musulmans). Les paroles de son Provincial résument sa mission avec justesse. Il vaut la peine de les citer ici: «Le Père Paul Jackson est un exemple pour moi quand je le vois aller en bicyclette vers la Bibliothèque Khudabaksh de Patna tous les jours sans faute. Le travail à la Bibliothèque Khudabaksh n'est pas agréable pour une personne ordinaire. Mais Paul considère que c'est sa mission et, avec ce zèle missionnaire, il fait la traduction des manuscrits de Sharafouddine Maneri en anglais. C'est la première fois que quelqu'un faisait paraître la traduction des œuvres de Sharafouddine Maneri en anglais. Aujourd'hui les trésors d'un si grand mystique sont disponibles pour tout lecteur ordinaire.

L'honneur revient au Père Paul Jackson d'introduire de jeunes jésuites dans le processus du dialogue entre les deux fois. L'expérience vécue parmi les musulmans est un programme très apprécié pour les étudiants jésuites en théologie. Il nous aide à ouvrir les yeux à une grande réalité des vies des musulmans ordinaires de l'État. J'ai moi-même bénéficié d'une telle expérience.» L'auteur de ces lignes a formé sa vocation parmi les musulmans sous la houlette bienveillante de Paul Jackson.

Desiderio Pinto est le professeur d'Études islamiques à *Vidyajyoti*, l'école théologique jésuite à Delhi. Il enseigne 'Une Introduction à l'islam, le dialogue entre chrétiens et



musulmans, et le Soufisme' à *Vidyajyoti* et dans beaucoup d'autres centres de théologie en Inde. Son œuvre sur les relations Pir-Muridi a été publiée. Il est aussi le Bibliothécaire de la Bibliothèque de *Vidyajyoti* qui héberge une vaste collection de livres sur l'islam et les relations entre chrétiens et musulmans. Merci à Christian W. Troll qui a développé cette section particulière pendant qu'il était à Delhi.

Pushpa Anbu, un missionnaire du Verbe divin, est le secrétaire de l'ISA et il détient un doctorat de la Jamia Millia Islamia (une université centrale de New Delhi) sur les études soufies. Il enseigne l'islam et les relations chrétiens musulmans dans de nombreux séminaires du Centre et de l'Est de l'Inde.

L'ISA organise une convention semestrielle durant la réunion annuelle de l'organisation générale. Cette convention de deux jours réunit des chrétiens et des musulmans. Le premier jour un certain nombre de musulmans de différentes provenances partagent avec les auditeurs chrétiens la façon dont leur foi les pousse à vivre une authentique vie musulmane. Ces histoires personnelles de frères et de sœurs musulmans ont un impact révélateur sur les auditeurs. Les participants chrétiens ont ressenti que c'était une grande joie d'arriver à mieux connaître les musulmans. Les intervenants musulmans communiquent aussi avec les participants chrétiens et écoutent leurs récits de vie en tant que chrétiens. Le second jour, les participants chrétiens visitent les institutions de service musulman dans la ville où se tient la convention. Dans une telle interaction, il existe une ouverture mutuelle qui donne lieu à ce dialogue de vie qui rend possible, en même temps pour les musulmans et les chrétiens du même pays, qu'ils se soutiennent les uns les autres en servant le bien commun.

L'ISA est aussi active dans le



Ci-dessus et à la page précédente, deux images des rencontres promues par l'Association des Etudes islamiques de l'Inde.

champ des publications. *Les Musulmans de l'Inde: croyances et pratiques*, fut édité par Paul Jackson SJ et publié par les Publications théologiques de l'Inde pour l'ISA.

Salaam est la revue trimestrielle de l'ISA. Cette revue donne à la fois des articles de contribution universitaire aussi bien que des articles basés sur l'expérience. Selon les termes de Paul Jackson, «ces (articles) viennent principalement de l'Inde elle-même et ils agissent comme un stimulant pour que les lecteurs 'aillent faire de même', car la plupart de ces articles sont non pas l'œuvre de spécialistes, mais d'étudiants qui se préparent à la prêtrise, et de sœurs».

En résumé, l'ISA est une

entreprise importante née de la quête visant à traduire les enseignements de Vatican II sur les relations entre chrétiens et musulmans et de bâtir des ponts entre chrétiens et musulmans en Inde. Une des caractéristiques importantes de cette entreprise est de bâtir cette relation à travers la découverte personnelle et de témoigner du bien que les chrétiens trouvent chez les musulmans et que les musulmans trouvent chez les chrétiens. Ainsi le pont qui est bâti n'est pas basé sur des idées, mais sur de véritables interactions humaines et religieuses. Il continue d'inspirer un petit nombre de chrétiens à s'engager dans la mission du dialogue entre chrétiens et musulmans. L'ISA demeure une petite organisation, peut-être comme la levure dans la pâte.

Victor Edwin, S.J.
Traduction de Yves Morel, S.J.

«ENSEMBLE AUTOUR DE MARIE, NOTRE DAME»

Vivant dans un pays mixte où coexistent chrétiens et musulmans, l'Association Amicale des Anciens élèves du Collège Notre-Dame de Jamhour a toujours œuvré pour un dialogue franc et sincère entre les différentes composantes de la nation libanaise, ainsi que pour un rapprochement des cœurs et des esprits. Sa Sainteté le pape Jean-Paul II avait très bien compris l'importance de notre pays

dans cet Orient à majorité musulmane, le qualifiant de «*pays-messager*», et lui consacrant une exhortation apostolique, publiée le 10 mai 1997.

Dans ce cadre, la commission spirituelle de l'Association a organisé durant les cinq dernières années, le 25 mars, jour de l'Annonciation, une rencontre spirituelle islamo-chrétienne en l'église Notre-Dame de Jamhour, autour de la Sainte Vierge, sachant que Marie tient aussi une place de choix dans l'Islam.

Les deux initiateurs principaux de ces rencontres ont été: M. Nagy el-Khoury, Secrétaire Général de l'Amicale des Anciens élèves de Jamhour, qui a toujours œuvré au dialogue islamo-chrétien et rêvé qu'un jour musulmans et chrétiens des différentes communautés puissent prier ensemble, et le Dr Mohammad Nokari, juge auprès du Tribunal religieux sunnite de Beyrouth, qui a toujours cru que Marie pouvait jouer un rôle de dénominateur commun entre

musulmans et chrétiens.

Deux importantes personnalités représentatives ont aussi participé, dès l'origine, aux travaux de la commission d'organisation: Son Excellence le Dr Ibrahim Shamseddine, ancien ministre, et fils de l'ancien imam chiite disparu, ainsi que le Père Fadel Sidarouss, s.j., ancien supérieur de la Province de Proche-Orient.

Chaque année, témoignages, prières et chants font de cette rencontre un événement national, retransmis en direct par la télévision et suivi par des centaines et des centaines de milliers de téléspectateurs au Liban et dans le monde.

En 2007, l'invité principal était le cheikh Khaled el Joundi, prédicateur de l'Université Al-Azhar du Caire (Égypte), importante référence dans l'Islam sunnite.

En 2008, c'était au tour de Sayyed Mohammed Hassan el-Amine, l'un de principaux dignitaires musulmans chiites, de nous honorer de sa présence.

Le 25 mars 2011 au Collège Notre-Dame de Jamhour (Liban) s'est tenue la 5^{me} rencontre islamo-chrétienne sur le thème «Ensemble autour de Marie, Notre Dame». Chaque année, témoignages, prières et chants font de cette rencontre un événement national, retransmis en direct par la télévision et suivi par des centaines et des centaines de milliers de téléspectateurs au Liban et dans le monde.





Ci-dessus et à la page précédente, deux images de la rencontre entre islam et christianisme à l'occasion de la visite au Liban du P. Adolfo Nicolás, Supérieur général de la Compagnie de Jésus.

En 2009, Mgr Salim Ghazal, président de la Commission épiscopale pour le dialogue islamo-chrétien, et Cheikh Amr Khaled, l'un des importants prédicateurs dans le monde islamique, établi à Londres, étaient les hôtes de notre rencontre.

En 2010, l'invité principal était M. Lech Walesa, ancien président de la République Polonaise, fondateur du syndicat *Solidarnosc*, qui a témoigné de l'importance de la Sainte Vierge dans son combat.

En 2011, le T.R.P. Adolfo Nicolás, Supérieur Général de la Compagnie, a tenu, par sa présence, à témoigner de la nécessité du dialogue entre l'Islam et le christianisme.

Dans l'allocution qu'il a prononcée au début de la cérémonie, le Père Général a voulu dire combien cette rencontre allait bien dans le sens des objectifs de la Compagnie de Jésus: «*Le dialogue avec les autres religions, précisa-t-il, fait partie de notre mission. Les premiers jésuites partant évangéliser le monde, découvrirent la richesse des cultures et des religions des peuples auprès desquels ils étaient envoyés. Ils comprirent rapidement qu'ils ne pouvaient mener à bien leur mission en présentant*

seulement l'Évangile, mais qu'ils avaient à entrer en dialogue en profondeur avec les sages et les hommes de religion, s'en remettant à Dieu pour la conversion des cœurs. D'illustres exemples ont été Matteo Ricci et Roberto de Nobili aux Indes... Le dialogue avec les autres religions met en évidence nombre de valeurs que nous partageons. Elles nous viennent de nos Livres Saints: la Bible et le Coran. Nous nous retrouvons dans notre souci pour la justice, tout particulièrement la justice sociale à l'égard du prochain, de l'attention au pauvre, au petit, au faible, à celui qui a dû fuir son pays, et trouver asile auprès de nous. Nous nous retrouvons aussi dans notre souci du respect de la Création. Ces valeurs communes nous permettent des actions communes. C'est particulièrement vrai dans le domaine de l'éducation. Bien des parents musulmans confient leurs enfants à nos institutions d'éducation jésuite, l'Université Saint-Joseph, les collèges et les écoles de Jamhour, de Beyrouth et de la Békaa, parce qu'ils savent qu'ils y seront éduqués à nos valeurs communes. Les élèves des classes secondaires du Collège Notre-Dame de Jamhour organisent, à différentes occasions, des rencontres

avec de jeunes musulmans d'autres établissements, afin de mieux se connaître et mieux s'estimer. Et nos anciens élèves musulmans sont heureux de se retrouver chaque année au moment du Ramadan, à l'iftar traditionnel auquel ils sont invités par leur Amicale et par la communauté jésuite ...

... Nous n'avons peut-être pas la même foi en Dieu, mais nous nous retrouvons sur la façon de nous situer par rapport à lui: c'est le dialogue spirituel. Nous partageons la louange et l'adoration du Créateur, l'action de grâce pour ses dons et l'esprit filial qui attend tout de lui; la confiance en sa miséricorde, nous qui sommes pécheurs; le respect de ses décisions, même quand nous ne les comprenons pas, comme Abraham, ou Job (Ayoub). D'année en année, vous vous retrouvez ici, ensemble, autour de Marie, Notre Dame, la petite servante du Seigneur, que vous honorez, et qui nous réunit aujourd'hui dans une commune supplication».

La cérémonie avait commencé avec la sonnerie de la cloche et l'appel du muezzin à la prière à l'intérieur de l'église. Moment d'une grande émotion. Puis deux hommes de religion ont psalmodié, l'un après l'autre, des versets de l'Évangile et du Coran devant l'autel, dialogue montrant à quel point les deux religions sont en concordance quand il s'agit de Marie «bénie entre toutes



Ce logo représente le visage de Marie, de profil, en bleu clair, couleur de son voile. De plus, la courbure de ce visage représente, en même temps, le croissant de l'Islam et la position de la Mère qui se penche et protège l'ensemble de l'humanité.

les femmes». Après l'allocution du P. Général, le Dr Nokari, représentant de la communauté sunnite, insista sur «*le caractère modeste de Marie qui reçut l'annonce de l'ange avec humilité*». D'autres intervenants druzes et chiïtes se succédèrent à la tribune, démontrant que Marie est bénie entre toutes les femmes pour tous les musulmans réunis. Cet aspect commun de notre

foi fut magnifiquement interprété par différentes chorales musulmanes et chrétiennes, ainsi que par les voix émouvantes de plusieurs chanteuses, dont celle d'une jeune ancienne de Jamhour, venue spécialement de France pour interpréter un Ave Maria, accompagnée par la psalmodie, en sourdine, de deux chanteurs musulmans. Sans oublier les derviches tourneurs de Tripoli qui, à leur manière, ont célébré la gloire de Marie.

Une heure et demie de piété ardente et de grande joie spirituelle qui se termina par une prière commune, récitée autour de l'autel par les représentants des dix-sept communautés du Liban, implorant d'une seule voix la bénédiction de la Vierge sur le Liban et sur le monde. Des moments de grande émotion que seul le Liban pouvait susciter, pays qui pourrait initier une nouvelle «civilisation de l'amour», selon le souhait exprimé par le Secrétaire général de l'Amicale dans son mot d'accueil.

Vu le grand succès connu par ces cinq rencontres, qui ont pris, chaque année, plus d'ampleur, les organisateurs ont été encouragés à demander au Comité National de

Dialogue Islamo-chrétien, de l'aider à œuvrer pour que le jour de la fête de l'Annonciation soit déclaré jour de fête nationale islamo-chrétienne. En 2010, la commission d'organisation, accompagnée des deux secrétaires généraux du Comité National de dialogue islamo-chrétien visita, le 16 février 2010, le président du Conseil, SE M. Saad el Hariri, pour relancer le projet. La décision fut prise, deux jours plus tard, par le Conseil des Ministres, qui en a même fait un jour chômé, pour qu'il ait plus d'impact sur l'ensemble des citoyens du Liban. Profitant de sa visite au Saint-Siège, le 20 février 2010, le Président du Conseil évoqua cette décision avec Sa Sainteté le pape Benoît XVI, qui accueillit avec joie cette initiative. D'ailleurs, Sa Sainteté a été très intéressée par cette démarche qui peut contribuer à un rapprochement entre musulmans et chrétiens.

La nouvelle a été très bien accueillie par la presse locale et internationale qui l'a largement couverte, et plusieurs articles et témoignages ont été écrits à ce propos.

Cette initiative a donné lieu à une nouvelle culture mariale islamo-chrétienne, s'exprimant dans la peinture, la musique, la poésie, le chant et les publications, à l'intérieur et à l'extérieur du pays.

L'un des projets ambitieux des organisateurs de cette rencontre islamo-chrétienne pour l'avenir serait de créer un centre marial islamo-chrétien à Beyrouth, non loin de la place du Musée qui fut, pendant la guerre, le symbole de la coupure entre les deux régions est et ouest de la capitale, pour être désormais un lieu de convergence de la culture mariale islamo-chrétienne et un lieu de rencontre des différentes associations et initiatives, œuvrant pour le dialogue entre toutes les communautés libanaises.

Jean Dalmais, S.J.





Le Concile de Vatican II, en sa Déclaration *Nostra Aetate* sur les relations de l'Église avec les religions non-chrétiennes, instituait comme une partie intégrante de la mission de l'Église le dialogue interreligieux, notamment islamo-chrétien. Le Saint-Père a demandé maintes fois aux jésuites de faire du dialogue interreligieux une priorité apostolique pour le troisième millénaire (Jean-Paul II, Discours aux Provinciaux de la Compagnie, 27 février 1982; Homélie à la 33^{ème} Congrégation Générale, 2 septembre 1983; Discours à la 34^{ème} Congrégation Générale, 5 janvier 1995, n. 6)

Le P. Issam Abi Khalil et le Cheikh Muhammad Zaraket pendant une rencontre à deux voix sur les doctrines chrétienne et musulmane.

Ces orientations balisent la route à la création du Département d'études islamo-chrétiennes au sein de l'Université Saint-Joseph, qui a vu le jour en octobre de l'année 1977. Ce Département d'Études Islamo-Chrétiennes est devenu en 1980 l'Institut d'Études Islamo-Chrétiennes (IEIC).

Ce fut au cours de la *guerre civile* de deux ans qui a déchiré le Liban et

L'Institut d'Études Islamo-Chrétiennes au sein de l'Université Saint-Joseph au Liban est un espace où chrétiens et musulmans peuvent se rencontrer à partir du partage de l'expérience croyante afin de renforcer la coexistence pacifique entre les deux religions.



où l'aspect confessionnel a paru prédominant que l'idée de ce Département est née. La cruauté de cette guerre a montré combien les deux communautés musulmane et chrétienne s'ignoraient. Il est donc apparu urgent à ceux qui réfléchissaient sur les événements qu'ils vivaient eux-mêmes, de créer un espace où chrétiens et musulmans peuvent se rencontrer à partir du partage de l'expérience croyante sans aucun parti pris apologétique afin de renforcer la coexistence pacifique entre chrétiens et musulmans et avoir une meilleure connaissance réciproque et compréhension mutuelle et la reconnaissance de l'autre en tant qu'autre.

Ainsi pour mettre au jour cette «*idée folle*», comme disait le P. Dupré La Tour, un comité fondateur au nombre de quatre personnes s'est regroupé pour la réalisation de ce projet: deux chrétiens croyants et engagés et deux musulmans croyants et engagés. L'orientation pour une représentation numérique égale de chrétiens et de musulmans au sein du comité fondateur fut choisie exprès, et le principe d'une concertation des orientations et des programmes était à la base; les cours seront donnés d'emblée à deux voix, un chrétien et un musulman, chacun présentant sa propre tradition, devant un public mixte.

L'institut se donne pour but une approche de l'Islam et du Christianisme, à partir des vérités de base caractérisant ces deux traditions. Il s'efforcera, en outre, de présenter l'héritage culturel de l'Islam et du Christianisme avec

fidélité et comme de l'intérieur, tout en utilisant un langage contemporain.

De ce fait les différences de point de vue dogmatique vont émerger. En effet, personne ne cherchait à réduire la différence existante sous peine d'en arriver à un syncrétisme qui nierait l'originalité et la spécificité de chacun. Au contraire, l'Institut tient à maintenir la différence, par respect de la vérité et pour la sauvegarde de l'authenticité. Car c'est à partir de cette différence reconnue et respectée que peut être envisagée une collaboration réelle et authentique entre les professeurs et les étudiants ici présents, et par extrapolation, entre les membres de la société libanaise multiconfessionnelle.

Dans cette perspective, l'IEIC cherche à promouvoir la connaissance de l'autre à la place de l'ignorance, la recherche scientifique pondérée à la place des polémiques vaines et stériles. Cette connaissance se base notamment sur les liens d'amitié et de confiance qui s'instaurent au sein de son espace et sur les rencontres conviviales. Tous là sont en quête et soif personnels d'approcher l'autre en face et de faire chemin avec lui ; et d'approcher l'Autre, le Tout Autre qui malgré tous les explications théologiques, dépasse notre savoir et reste indéfinissable.

Dans l'un de ses discours le Père Dupré La Tour S.J. disait: «En effet, la reconnaissance de la différence mène à reconnaître la légitimité de l'altérité: si l'autre religion est différente, elle est donc *autre* que la mienne et je la reconnais comme

autre, au lieu de vouloir l'assimiler, ou de tomber dans un syncrétisme. Dès lors, parce qu'elle est *autre*, je reconnais aussi son originalité et la légitimité de sa vision de Dieu et du monde. J'admets donc sa façon originale de résoudre les problèmes humains, sa conception propre des valeurs humaines et le sens qu'elle veut donner à la vie de l'homme. Autrement dit, je tente de reconnaître l'autre tel qu'il est, et tel qu'il se veut être. Ce faisant, je me pose en face de lui, tel que je suis et tel que je veux être reconnu moi-même».

En effet les sociétés de Proche-Orient ont une longue histoire de coexistence entre chrétiens et musulmans et ont connu des moments heureux et des moments difficiles. La question qui se pose aujourd'hui est la suivante: comment gérer cette diversité séculaire, non seulement en vue du vivre ensemble, mais pour qu'elle devienne un enrichissement mutuel des altérités. Il est évident que ce qui est exigé au point de départ est la reconnaissance de cette diversité, celle-ci étant la clé pour faire de nos sociétés des espaces de justice, de liberté, de paix et de démocratie, car le droit à la différence est un élément capital pour créer une dynamique de développement et de progrès.

C'est pourquoi un dialogue en vérité doit travailler sur deux axes: ceux de l'identité et de l'altérité. Cette reconnaissance de l'altérité est fondamentale dans le sens où la personne reconnaît en l'autre un adorateur du même Dieu et son frère dans l'humanité. Elle pousse de même à redécouvrir sa propre identité, son originalité, en faisant le détour par la vérité de l'autre dans sa différence.

La mission éducative et académique de l'IEIC s'inscrit dès lors dans cette perspective: assumer la différence entre les différentes traditions religieuses et apprendre à gérer cette diversité pour qu'elle soit, non une raison de conflit mais une source de richesse mutuelle. Or, cette mission aussi noble qu'elle semble être, n'est envisageable que grâce aux relations d'amitié et de

respect qui se tissent tout au long du parcours d'études.

Le défi qui hante les professeurs a toujours été le même: comment sortir d'un double langage! Puisque au cours des siècles les préjugés et les idées stéréotypes ont marqué les relations entre les communautés, ce qui a produit un discours interne souvent négatif de l'autre et un discours de bienveillance adapté aux circonstances. Dans ce sens-là, la première formation est destinée aux professeurs eux-mêmes, car ils devraient parler devant un public mixte et éviter d'embellir leur enseignement. Chacun devrait utiliser le langage propre de sa tradition religieuse et expliciter sa foi sans compromis et sans vouloir non plus blesser l'autre ni le réduire. En effet, cette disposition d'esprit suppose que l'enseignant ait fait une démarche de vérité par rapport à lui-même et aux autres.

En somme, nous constatons que l'expérience vécue par les uns et par les autres se résume en ces termes: l'élargissement des horizons, en s'ouvrant sur l'univers de l'autre et en découvrant son propre univers dans la rencontre avec lui. Voilà une porte de richesse infinie qui s'ouvre à ceux qui viennent tenter un parcours à l'IEIC.

Actuellement l'Institut assure cinq sortes de formations: 1. La licence en études islamo-chrétiennes en trois années, constituée en trois axes: spiritualité, morale, dogme. 2. Le *Master* en relations islamo-chrétiennes qui pourrait aboutir au doctorat. Cette formation est donnée en arabe ou en français. 3. Le Diplôme universitaire en spiritualité et mystique islamo-chrétiennes. 4. Un Certificat de formation initiale continue au dialogue islamo-chrétien: elle est proposée durant un semestre à des enseignants de religion dans les écoles, à des étudiants universitaires ou à des personnes de niveau universitaire intéressées par cette formation. Cette formation est assurée non seulement à Beyrouth mais aussi dans des centres régionaux à la Békaa (Zahlé), au Nord et notamment Tripoli, au Sud, en partenariat avec le Centre



Ci-dessus, les premiers diplômés en Master en relations islamo-chrétiennes, en juillet 2011. A la page précédente, dialogue actif entre deux étudiants de l'Institut.

socioculturel de l'Évêché Grec Melkite Catholique de Saïda. Un Certificat de formation avancée: gestion de conflits interreligieux, elle consiste à étudier les doctrines réciproques avec l'apprentissage de méthodes de résolution des conflits et des attitudes facilitant la communication et le respect mutuel. 5. Un Certificat en culture initiale islamo-chrétienne.

La langue utilisée pour l'enseignement et la recherche est l'arabe. Un nouveau diplôme «Master en relations islamo-chrétiennes» en langue française a vu le jour début l'année académique 2011-2012, en collaboration avec l'université de Lyon (France).

Aussi la mission de l'IEIC s'est élargie ce dernier temps pour atteindre les écoles secondaires afin de diffuser la culture du dialogue et la gestion de la diversité. Cela consiste à promouvoir et développer le dialogue entre les jeunes des différentes communautés par des séances d'initiation au dialogue tout en favorisant les liens d'amitié entre les élèves de religions différentes, permettant de briser le mur de la peur de l'autre et contribuant ainsi à consolider le «vivre ensemble» et la paix civile.

Ce programme baptisé CILT - *Christian Islamic Living Together* - a touché à ce jour plus de 800 élèves et il se fixe comme objectif d'atteindre 1.800 élèves en 2011-2012 à travers le Liban.

A noter que plusieurs centaines de jeunes qui ont participé au programme *CILT*, ont enregistré leur nom comme volontaires, pour continuer leur activité au sein du programme. Par ailleurs *CILT* a mis en chantier un livre, sur les valeurs morales communes entre le Christianisme et l'Islam, destiné aux jeunes des classes terminales, qui sera publié et diffusé gratuitement courant 2012.

L'Institut a plusieurs publications.

L'IEIC a un Centre de documentation et de recherches islamo-chrétiennes (*Cedric*) qui travaille essentiellement à constituer un fonds documentaire qui recouvre tout ce qui concerne les relations entre Musulmans et Chrétiens au monde entier. Le Centre tend à mettre en ligne sa documentation à la disposition des chercheurs, des étudiants et de toute personne intéressée dans le domaine. Vous pouvez accéder à cette base de données en entrant sur le site de l'IEIC et en cliquant sur *Cedric* et suivre le lien «base de donnée», ou simplement entrer sur le blog du Centre sur l'adresse URL: <http://hiwar.blogs.usj.edu.lb/> et suivre le lien «Publications».

Aziz Hallak, S.J.

INDONÉSIE UNE MAISON COMMUNE POUR TOUS LES CROYANTS

L'Indonésie figure parmi les plus grands archipels du monde, avec plus de 17 mille îles pour un total de presque 2 millions de kilomètres carrés. D'après le recensement de 2010, la population est de 237,6 millions, avec une grande majorité de musulmans. Selon le Bureau central des statistiques indonésien (2000), il y aurait 88,22% de musulmans, 5,87% de protestants, 3,05% de catholiques, 1,81% d'hindous, 0,84% de bouddhistes, et 0,2% d'«autres» (parmi figurent ceux qui suivent les croyances traditionnelles autochtones).

Il existe des points de vue divers sur l'arrivée de l'islam en Indonésie et sur ce qui a amené les gens à s'y convertir. Certains affirment que les marchands musulmans cosmopolites sont arrivés en Indonésie venant du Gujarat (Cambay) en Inde, ou de la Perse, fin 13^{ème} siècle; pour d'autres, l'islam est venu directement de Hadramaout (Yémen du Sud) au 7^{ème} siècle. Le mariage, la convergence des intérêts politiques et économiques, ainsi que

Au sein de la Province indonésienne de Jésus, l'apostolat, directement ou indirectement, met souvent en contact avec les musulmans.

le penchant de la société javanaise pour l'harmonie, en auraient favorisé la conversion.

Le christianisme serait arrivé en Indonésie dès le 7^{ème} siècle, avec une communauté nestorienne à Fansur (Barus) au nord de Sumatra. Cependant, il n'existe aucune trace, archéologique ou écrite, d'une telle communauté. Les premiers signes évidents d'activités chrétiennes sont liés à l'arrivée des marchands portugais au 16^{ème} siècle. Français

Xavier arriva aux Moluques entre 1546 et 1547, et y apporta la foi catholique. Avec l'arrivée des Hollandais début 17^{ème} siècle, ce fut le tour du protestantisme.

Jusqu'à l'indépendance en 1945, les rencontres entre chrétiens et musulmans étaient influencées par les intérêts économiques et politiques. L'islam était quelquefois mis en avant comme porte-drapeau dans la lutte contre les Hollandais, et comme le christianisme était lié au colonialisme, certains considéraient que la lutte contre les Hollandais était synonyme de lutte contre le christianisme. Néanmoins, certains chrétiens et musulmans ont fait cause commune pour l'indépendance. Des figures de proue comme le chrétien Kasimo et le musulman Natsir ont œuvré ensemble pour maintenir l'Indonésie comme une maison commune pour tous ceux qui habitent l'archipel. L'on se souvient que c'est bien Mgr. Soegiyopranoto sj, le premier archevêque catholique autochtone en Indonésie, qui a déclaré que les catholiques indonésiens devraient





Des scolastiques jésuites chantant avec des étudiants musulmans à la soirée d'adieu au cours du programme d'immersion dans un pesantren. A gauche, l'immense archipel indonésien.

être «100% catholiques et 100% indonésiens».

La Constitution indonésienne garantit à chaque citoyen la liberté de culte (art. 29). Le premier des cinq principes de base (*Pancasila*) – croyance en un Dieu suprême – reconnaît le rôle des religions dans la vie publique, sans que l'une d'entre elles soit admise comme religion nationale.

Le gouvernement commença à encourager le dialogue interreligieux en 1967 avec le programme *Musyawaharah Antar Agama* («Rencontre interreligieuse»). Il y a eu, à travers les années, des conflits violents entre musulmans et chrétiens. De 1994 à 1996, il y a eu des confrontations violentes entre les peuples indigènes de Timor (Est), Flores et de Bornéo – dont les peuples sont en grande partie chrétiens – contre les immigrants musulmans.

L'Indonésie a connu des attaques terroristes qui ont fait de nombreuses victimes, comme à Bali (2002 et 2005) et près de Jakarta (2003 et 2004). Il y a même eu de nombreux attentats à la bombe dans des lieux de culte. Un des aspects les plus troublants de cette violence sectaire qui a envahi des régions de l'Indonésie après la chute du régime de l'Ordre Nouveau du Président Suharto, c'est l'émergence de groupes paramilitaires armés et apparemment bien entraînés. Ces groupes se sont engagés à imposer

dans la politique publique une version plus étendue de la *sharia*, point par point. De 1999 à 2009, le nombre des règles régionales de la *sharia* a augmenté considérablement pour atteindre 151 à ce jour.

Le plus grand défi auquel le peuple indonésien doit faire face aujourd'hui peut se lire dans le sondage, fait en 2008 par le Centre pour les Études Islamiques et Sociales, à l'Université Islamique d'État de Syarif Hidayatullah à Jakarta. Le sondage de 500 enseignants d'études islamiques à Java a montré que 67,4% se sentaient plus musulmans qu'indonésiens, et seulement 3% avaient senti que leur devoir était de produire des étudiants plus tolérants.

Jean-Paul II disait: «Les catholiques en Asie sont un 'petit troupeau'... (Dans un) contexte multiethnique, multi-religieux, dans lequel le christianisme est souvent perçu comme venant de l'étranger, le dialogue fait partie de la vie de l'Église en Asie.» Cette exhortation aux membres du Conseil post-synodal du Secrétariat général du Synode des Évêques, pour l'Assemblée spéciale pour l'Asie en 1998, est tout à fait adaptée à l'Église de l'Indonésie.

Il ne faudrait pas voir dans le dialogue interreligieux uniquement une stratégie visant à empêcher une nation de se désintégrer, ou un effort pour traiter avec des gens d'autres religions dans un contexte donné. Il

est d'abord l'occasion de manifester la foi dans la vie quotidienne. Récemment, il y a eu en Indonésie un changement de mentalité sur le dialogue interreligieux. Des organismes ont sponsorisé des mouvements dans la promotion du dialogue interreligieux en tant que critique sociale pouvant lutter contre la pauvreté, l'injustice et le fondamentalisme.

L'Église catholique a également été très active dans la promotion du dialogue interreligieux comme critique sociale. A travers les lettres pastorales annuelles, la Conférence des Évêques de l'Indonésie a lancé un appel à la solidarité avec tous les peuples de la nation. La lettre pastorale de Pâques 2001, par exemple, a dénoncé la violence à travers le pays, exhortant les croyants à être tolérants et non pas destructeurs vis-à-vis d'autres groupes ethniques ou religions. La mort d'un jeune musulman, alors qu'il protégeait les paroissiens d'une église à l'est de Java à Noël 2000, est la preuve et le rappel encourageant tous les croyants à œuvrer ensemble pour l'harmonie en Indonésie.

La solidarité de l'Église



Une session du dialogue interreligieux entre étudiants de diverses universités indonésiennes.

catholique avec la souffrance des peuples est également recherchée à travers le travail du *Crisis Center*, qui tente de répondre aux défis de la nation en collaborant avec toute personne de bonne volonté, quelle que soit sa religion. Par exemple, suite au désastre tragique du tsunami à Aceh en 2005 – secours d’urgence, reconstruction et éducation – tout a été réalisé sans que le label catholique soit mis en avant. En plus, le bureau des affaires interreligieuses à la Conférence des Évêques tente d’établir des contacts personnels avec les décideurs dans l’espoir d’obtenir leur soutien lorsque surviennent des problèmes liés aux lois ou aux règlements.

Au niveau diocésain, l’Église fait la promotion du dialogue interreligieux à travers des programmes tels que la formation dispensée dans le diocèse d’Amboina pour encourager la non-violence parmi les jeunes, et sensibiliser par rapport aux problèmes liés au VIH-Sida et le trafic des femmes. De cette manière, le travail se fait avec toutes les composantes de la société, en provenance de milieux religieux différents. Après l’éruption du Mt. Merapi au centre de Java en 2010, pour aider les victimes, le mouvement a inclus un groupe

d’étudiants de milieux religieux différents. Une des activités était de replanter des arbres pour remplacer ceux détruits par la lave.

Au sein de la Province indonésienne de la Compagnie de Jésus, l’apostolat, directement ou indirectement, met en contact avec les musulmans. La bibliothèque au théologat, la Maison d’Études St.-Ignace, avec sa collection de plus de 180 mille volumes, est largement utilisée par les étudiants musulmans de Yogyakarta. Les jésuites donnent aussi une formation sur le dialogue interreligieux pour les laïcs, les scolastiques, les jeunes et les étudiants universitaires. Parmi, il y a le programme d’immersion vécu par 18 scolastiques jésuites indonésiens, en 2009. Durant deux semaines, ils ont vécu dans un internat islamique (*pesantren*), dans une petite ville au centre de Java, avec la possibilité de conversations libres, rencontres directes et discussion avec des musulmans vivant au *pesantren*, ainsi qu’une visite aux institutions islamiques de l’endroit.

Il y a un autre programme, le *Programme de Rencontre théologique de l’Asie-Pacifique* (APTEP). C’est une des réponses des jésuites au sein de la Conférence de l’Asie-Pacifique au défi de nous engager «alors plus profondément dans ce dialogue avec les religions qui peut nous montrer l’Esprit Saint au travail à travers ce monde que Dieu aime» (35^{ème} CG, décret 2-24) et de «soutenir et conforter les jésuites et nos partenaires engagés activement dans

le quadruple dialogue recommandé par l’Église... et construire des ponts entre les personnes et communautés de bonne volonté» (35^{ème} CG, décret 3-22).

Le premier programme APTEP se fit en 2011 avec 11 participants venant des Philippines, du Vietnam, du Myanmar, de la Thaïlande, du Pérou et de l’Indonésie. Après l’ultime partie de l’APTEP, à savoir l’immersion de 6 jours dans le *Tebuireng pesantren*, à Java (Est), un des participants déclara: «J’ai vraiment fait l’expérience de la manière dont les musulmans vivent la foi, j’ai vu leur foi et comment ils la vivent vraiment. Mon expérience au *pesantren* a vraiment eu un grand impact sur mon attitude vis-à-vis de mes frères et sœurs musulmans. Cela m’a vraiment été une expérience religieuse.»

Chaque rencontre interreligieuse, y compris les plus ardues, contribue au développement de la foi. Nous nous demandons: «Nous est-il possible d’utiliser la pluralité religieuse en Indonésie comme un *locus teologicus* pour bâtir une Théologie, une Christologie et une Ecclésiologie contextuelles?» Cette pensée correspond certainement au défi de la 34^{ème} CG: «Elle (la réflexion théologique) doit explorer le sens de l’événement-Christ dans le contexte de l’évolution spirituelle de l’humanité en articulation avec l’histoire des religions». Cela répond également à l’appel de la Fédération des Conférences des Évêques de l’Asie: «C’est pourquoi nous nous engageons à saisir toutes les occasions pour faire connaître Jésus Christ et son message d’une manière qui soit acceptable aux asiatiques, en le leur présentant avec un ‘visage asiatique’, utilisant des concepts, des termes et des symboles culturels asiatiques! Si les Églises asiatiques ne font pas la découverte de leur propre identité, elles n’auront aucun avenir».

**J.B. Heru Prakosa, S.J.
Greg Soetomo, S.J.
Traduction de
Georges Cheung, S.J.**

HINDOUIISME



«Dans un contexte de discrimination sociale et de mouvements revivalistes, fruits en grande partie d'idéologies religieuses, l'engagement des jésuites dans le dialogue entre hindous et chrétiens devient une nécessité impérative» (CG34, d. 5, 14).

La mosaïque hindoue semble évoluer dans un kaléidoscope de modèles et de nuances constamment changeant. Par moment l'Hindouisme peut paraître très extraverti à travers ses cérémonies complexes, ses festivals colorés et ses fêtes foraines turbulentes. A un autre instant, il peut frapper en étant profondément intériorisé et centré sur sa sagesse introspective et ses pratiques de méditation. Il manifeste de forts éléments folkloriques dans sa mythologie et ses légendes exubérantes, mais il montre aussi qu'il est profondément philosophique quand il traite d'aperçus sublimes et d'idées abstruses. Il préconise la renonciation au monde et presse aussi chacun de s'impliquer dans le monde. Il peut demeurer silencieux et calme ou bien éclater dans un chant et une danse extatiques. Bien qu'il y ait quelques pratiques et croyances communes, telles que le résultat des actions de chacun (*karma*), l'Hindouisme, plus que dans le cas du Christianisme, n'est pas une simple religion. Les Hindous ont des vues divergentes en ce qui concerne le nom et la nature de l'Être Suprême, la nature des êtres humains et du monde, et la relation entre ces trois êtres.

Plus de 80% de la population de l'Inde est hindoue. Cependant, dans les années récentes, il y a eu un courant régulier d'émigrants hindous de l'Inde vers d'autres pays. Ainsi, alors que les relations avec l'Hindouisme sont davantage concentrées en Inde, elles ne sont pas totalement absentes de la diaspora.

Il y a quatre types de relations interreligieuses. D'abord, les relations au niveau de la vie ont lieu partout, puisque les gens en Inde parlent et partagent beaucoup et ne s'isolent pas. Quelques jésuites établissent des relations personnelles avec des Hindous, individus et familles, spécialement à travers le partage des repas. Ceci permet de détruire les préjugés et construit une amitié qui surmonte la haine et la violence basée sur des divisions et des préjugés religieux.

En second lieu, un assez petit nombre de jésuites engagent une action interreligieuse avec des Hindous pour établir de l'harmonie, de la justice et un progrès social. Lorsque les Hindous invitent à une manifestation de protestation (*morca*) ou à un black-out (*bandh*) pour

une juste cause, les catholiques et les jésuites ne sont pas très visibles dans de telles activités: il se pourrait qu'ils redoutent des représailles, vu qu'ils sont une minorité minuscule. Par ailleurs, en cas de catastrophe naturelle, les jésuites sont prompts à joindre les mains avec les autres en apportant de l'assistance et du réconfort aux personnes affectées. Dans certaines zones de haute tension et même de persécution, certains jésuites conscientisent les gens à la justice et à la dignité humaine et travaillent aussi en vue de développer la compréhension mutuelle, l'harmonie et la paix. Je me souviens d'un incident quand, en tant que président, recteur ou principal de notre institution académique ecclésiastique de Pune, nommée *Jnana-Deepa Vidyapeeth*, j'ai envoyé des étudiants jésuites et d'autres étudiants ecclésiastiques apporter une assistance, lors d'un sérieux tremblement de terre qui avait frappé l'État de Gujarat. Un groupe d'Hindous radicaux et nationalistes se trouva là aussi pour rendre service. La tension initiale fut rapidement éteinte par un de nos étudiants qui s'est avancé et a embrassé le leader de l'autre groupe. A partir de ce moment les deux groupes ont partagé leurs repas et travaillé et plaisanté ensemble comme les meilleurs amis.

Une troisième forme de relations interreligieuses est centrée sur la spiritualité ou l'expérience religieuse, qui est de la première importance dans l'Hindouisme. Un certain nombre de jésuites et d'hindous s'adonnent à un partage respectueux et enrichissant d'expériences religieuses aussi bien que d'aperçus qu'ils ont atteints en pratiquant la spiritualité de leurs propres traditions. Quelques jésuites ont passé toute leur vie dans un *ashram*, c'est-à-dire un endroit où les chercheurs d'expérience religieuse vivent ensemble, sous la houlette d'un *gourou*, vivent d'une vie simple et insistent soit sur la contemplation, soit la contemplation et l'action. D'autres encore participent à des *sessions fermées*, i.e., à une vie commune pour une courte période (par exemple, une semaine), en partageant leurs expériences entre eux. Il est vraiment paradoxal que l'Hindouisme, dans lequel l'âme n'a qu'une relation ambiguë et apparente avec le corps, accorde tant d'importance au corps, non seulement dans les rites, mais aussi dans les techniques de méditation. D'autre part, dans le Christianisme dans lequel l'âme et le corps sont intrinsèquement unis pour former un être, le corps n'est pas pris suffisamment au sérieux: spécialement dans le Catholicisme latin et dans le Protestantisme, le corps est si peu impliqué dans les rites, la méditation et la prière. Une controverse croissante se développe dans certains quartiers en Inde et ailleurs à propos de l'utilisation du yoga et des autres formes hindoues de méditation et de prière par les Chrétiens. Sans entrer dans une très longue discussion sur cette question, je voudrais montrer qu'il est important de distinguer une technique ou une méthode de la philosophie ou de la théologie qui lui est sous-jacente: la même technique peut être employée et l'est par des gens de différentes traditions afin qu'ils



reçoivent une aide dans la spiritualité de leur propre tradition.

Relativement très peu de jésuites s'engagent dans la quatrième sorte de relations interreligieuses basées sur un échange théologique, parce que celui-ci exige qu'on soit expert. A travers une telle rencontre, on comprend plus profondément sa propre tradition. Par exemple, on découvre que quelques écoles hindoues acceptent la doctrine de nombreuses incarnations répétées de Dieu, parce que l'Hindouisme a une conception cyclique du monde, tandis que le Christianisme dominant n'accepte qu'une seule incarnation, puisqu'il a une conception du monde non répétitive, linéaire, où toutes les choses tendent vers un but final. Un développement intéressant mais naissant dans ce domaine est une lecture hindoue de la Bible par les Chrétiens. Ceci se fait de différentes manières: par exemple, la lecture du texte biblique à la lumière des méthodes hindoues d'interprétation, ou bien accorder de l'attention à des préoccupations spécifiquement indiennes telles que la pauvreté ou la caste, ou par exemple, lire l'Exode d'un point de vue *dalit* (personne opprimée). Quelques jésuites ont essayé de développer certains aspects d'une Théologie indienne chrétienne. L'Église invite les gens à éviter le syncrétisme et le relativisme.

Nombre de questions s'avèrent être des obstacles au processus des relations interreligieuses. Un bon nombre de Catholiques et d'Hindous tendent à vivre et à se déplacer dans leurs propres ghettos et à entretenir un certain nombre de préjugés les uns contre les autres. Les Catholiques, spécialement dans les zones urbaines et dans l'Inde du nord, sont considérés comme des étrangers qui n'appartiennent pas à cette terre et à sa culture, et, dans certaines zones urbaines, beaucoup d'entre eux ignorent fréquemment les langues locales. Nos liturgies catholiques échouent souvent à utiliser les symboles et les gestes locaux officiellement permis, et elles sont ainsi considérées comme étrangères à la culture indienne.

Certains groupes chrétiens recourent à une évangélisation agressive, qui, d'une manière flagrante, est provocante et insensible aux sentiments religieux des Hindous. Le concept de conversion au christianisme répugne à beaucoup d'Hindous: il est interprété en des termes politiques et comme un abandon de sa propre culture, de sa langue et de sa nation. Parfois le dialogue interreligieux est même considéré comme un stratagème subtil pour convertir les Hindous.

Il y a un fondamentalisme croissant à la fois chez certains chrétiens et aussi chez quelques groupes hindous. Il y a un nationalisme excessif (l'Inde devrait être une nation hindoue) parmi certains groupes et partis politiques hindous. Ceci a aussi conduit à une persécution violente et haineuse des Chrétiens dans certaines parties de l'Inde, avec des représailles occasionnelles de la part de Chrétiens. Ceci entraîne des répercussions sur les processus interreligieux parce que les deux côtés tendent à devenir distants et même



Ci-dessus, pouja, cérémonie rituelle hindoue. A la page précédente, groupe du dialogue interreligieux entre hindous et catholiques, organisé par le Conseil pontifical de Rome à Pune, Inde, en novembre 2011.

méfiant l'un à l'égard de l'autre.

Dans la diaspora, spécialement dans ces régions où il y a beaucoup d'Hindous, quelques efforts louables sont faits par certains jésuites qui s'engagent dans des relations interreligieuses à différents niveaux. L'étude universitaire de l'Hindouisme dans les institutions dirigées par les jésuites et les cours de yoga et d'autres formes de spiritualité hindoue permettent de développer une approche positive et élogieuse des Hindous.

En dépit de la montée des fondamentalismes chrétien et hindou et du nationalisme hindou, la majorité des Hindous et des Chrétiens sont ouverts les uns aux autres et désirent vivre en paix et en harmonie. Ceci est d'un bon présage pour le futur des relations interreligieuses. Notre Général des jésuites presse aussi les supérieurs jésuites d'améliorer la formation des jésuites aux relations interreligieuses et de commencer aussi une formation interreligieuse continue pour les jésuites engagés dans d'autres apostolats.

Au travers de relations interreligieuses sérieuses, nous pouvons travailler ensemble pour construire des ponts d'amitié et d'harmonie et guérir notre monde brisé. Si nous sommes capables d'unir nos mains, nos têtes et nos cœurs pour construire un lendemain meilleur, nous progresserons graduellement mais sûrement vers ce but éloigné qui expérimente la vérité de l'adage sanskrit selon lequel toute la terre n'est qu'une seule famille: *vasudhaiva kutumbakam*.

Noël Sheth, S.J.
Traduction de Yves Morel, S.J.

Pendant de longs siècles, les sociétés européennes se sont largement identifiées à la tradition chrétienne. Dans cette situation de 'chrétienté' assez homogène, ceux qui croyaient 'autrement' ne faisaient guère partie de la vie sociale au quotidien: de petites communautés juives menaient leur existence discrète dans certains quartiers des villes, tandis que l'univers de l'islam, sur l'autre rive de la Méditerranée, fermait l'horizon du monde chrétien européen. Durant le Moyen Âge et jusqu'au 19^e siècle, la conscience européenne commune connaissait à peine l'existence de religions plus lointaines et fort différentes. Un enfant chrétien du Proche-Orient ou de l'Inde, par exemple, ne peut ignorer l'existence de voisins et de concitoyens partageant d'autres façons de croire: même s'il les connaît mal, même s'il n'a pas vraiment envie de les connaître, il sait qu'il y a d'autres calendriers de fêtes, d'autres lieux de culte, d'autres règles alimentaires... Un enfant ou même un adulte européen,

au contraire, possédait en ce domaine fort peu d'expérience.

Lorsque la situation se modifia rapidement, on manqua par conséquent de repères et de savoir-faire. Or, la situation a bien changé; le vent a tourné. Les études savantes sur les cultures et les religions de l'Asie s'étaient multipliées depuis le 19^e siècle, mais cela touchait un public confidentiel. C'est surtout après la seconde guerre mondiale que nos images du monde se sont transformées. De nombreux pays d'Asie puis d'Afrique accèdent à l'indépendance politique. Face à la prétendue supériorité de l'Europe ou de l'Occident, la fondation de l'UNESCO symbolise la reconnaissance de toutes les cultures et civilisations ainsi que la volonté d'encourager des échanges sur un pied d'égalité. Les prétentions de supériorité du christianisme se voient de même remises en question.

Pour des raisons le plus souvent commerciales, économiques ou politiques, des familles asiatiques viennent s'établir en Europe. Des guerres et des situations d'extrême

urgence provoquent l'afflux de réfugiés. En termes de religion, les hindous ainsi que les sikhs se retrouvent pour l'essentiel en Grande-Bretagne; les bouddhistes, originaires du Vietnam et du Cambodge surtout, mais aussi du Laos et d'autres pays, sont dispersés en France, en Belgique et un peu

Dans leur travail quotidien, un peu partout en Europe, des jésuites se trouvent au contact de personnes et de familles asiatiques partageant une autre foi religieuse, surtout l'Hindouisme et le Bouddhisme.



partout en Europe. C'est d'abord au plan économique et social que ces migrants requièrent l'attention des pays hôtes, alors qu'ils sont en général très (trop?) discrets sur la vie culturelle et religieuse de leurs communautés. Dans leur travail quotidien, un peu partout en Europe, auprès de réfugiés et de demandeurs d'asile, des jésuites se trouvent au contact de personnes et de familles asiatiques partageant le plus souvent une autre foi religieuse.

Mais, on le sait, l'intérêt des Européens pour les traditions spirituelles de l'Asie déborde largement la présence de populations asiatiques immigrées. À cause probablement d'un certain isolement politique et d'un manque de liberté laissée à l'initiative d'individus ou de groupes privés, les traditions chinoises de sagesse et de spiritualité, telles le Confucianisme et le Taoïsme, ne sont pas encore très présentes dans le paysage européen. C'est vers l'Hindouisme et surtout vers le Bouddhisme que les regards se sont tournés jusqu'ici. Du côté de

l'Hindouisme, de petits groupes d'Européens se rassemblent parfois en tant que disciples d'un même gourou; le plus souvent cependant, l'influence de l'Hindouisme est diffuse et ne suscite pas la formation de communautés organisées: elle passe, par exemple, par la pratique du yoga ou le modèle gandhien d'action non violente. On observe que l'Hindouisme éprouve quelque peine à se détacher du type indien de société et de culture.

Le Bouddhisme, au contraire, a manifesté depuis longtemps en Asie sa volonté et sa capacité de franchir, de l'Inde au Japon, les frontières de langue et de culture. Ce mouvement de diffusion et d'expansion se poursuit aujourd'hui en Occident et ailleurs dans le monde. La plupart des Européens qui s'intéressent au bouddhisme se rattachent certes à telle école particulière (birmane, tibétaine, japonaise...), mais la question d'une 'inculturation' du Bouddhisme à l'Occident commence à se poser.

Des Européens de conviction chrétienne trouvent dans certains

enseignements et pratiques de l'Hindouisme ou du Bouddhisme une inspiration et un appui pour leur propre réflexion et leur vie quotidienne. En outre, beaucoup d'Européens qui n'ont plus guère (ou qui n'ont jamais eu) d'identité chrétienne cherchent dans les traditions de l'Inde et de l'Extrême-Orient une dimension spirituelle et une source de sens que l'univers de la science, de la technique et de la compétition économique ne semblent pas leur promettre. La venue en Occident de gourous, de moines et de maîtres hindous ou bouddhistes les aide dans cette recherche: il y a là comme une inversion du mouvement missionnaire chrétien qui, pendant des siècles, a rayonné de l'Europe vers les autres continents.

À l'époque du Concile Vatican II (1962-1965), ces questions commençaient à peine à se poser. La déclaration sur «l'attitude de l'Église à l'égard des religions non chrétiennes» (*Nostra Aetate*) – un des documents les plus novateurs de ce Concile – a cependant beaucoup contribué, on le sait, à faire évoluer la réflexion des catholiques dans un esprit de dialogue et de collaboration. Dans le sillage de Vatican II, la Compagnie de Jésus fut

Ici et à la page précédente, deux images des activités au camp inter-religieux de la « Maison de la Rencontre » en Suisse, dirigée par le P. Rutishauser, à droite dans la photo ci-dessous.





bientôt amenée à reconnaître là une de ses priorités. Les questions, bien sûr, ne se posent pas, en Espagne ou en Angleterre, de la même manière qu'en Inde ou en Corée. Les jésuites d'Europe n'étaient pas particulièrement préparés à relever ces défis. Et la plupart des jésuites européens missionnaires en Asie, préoccupés avant tout de l'annonce du message évangélique, n'avaient guère le souci de faire connaître et apprécier dans leurs patries européennes les traditions religieuses asiatiques.

Plusieurs cependant apportèrent une contribution importante en ce sens. Jésuite allemand, le P. Hugo Lassalle (Enomiya-Lassalle) s'initia au Japon à la méditation bouddhique selon l'école du Zen; par les retraites qu'il dirigea et par ses publications, il fut l'un des pionniers qui firent connaître cette spiritualité en Occident et s'efforcèrent de montrer que cette pratique est compatible avec une vie de prière chrétienne et peut se révéler bénéfique pour celle-ci. La maison d'exercices spirituels de Bad Schönbrunn, en Suisse alémanique, est l'un des lieux où cette tradition s'est fortement ancrée. De même, le P. Yves Raguin, jésuite français actif surtout à Taiwan et au Vietnam, par ses retraites et sa direction spirituelle, par ses conférences et ses livres, sensibilisa beaucoup de chrétiens d'Occident aux traditions spirituelles du Bouddhisme chinois et du Taoïsme.

Ils avaient eu des précurseurs, dont nous pouvons saluer la mémoire. Ainsi, dès les années 1920,

le luxembourgeois Pierre Johanns et le belge Georges Dandoy, missionnaires à Calcutta: leurs nombreuses publications sur la pensée religieuse hindoue, destinées d'abord au public chrétien et non chrétien de l'Inde, éveillèrent bien des catholiques d'Europe à l'appréciation de ces doctrines. Mais revenons à l'actualité: ces dernières années, Bernard Senécal (Paris, puis Séoul) et Javier Melloni Ribas (Barcelone) ont rapproché la démarche des *Exercices Spirituels* et les spiritualités de l'Asie.

Dans une métropole cosmopolite telle que Londres, qui héberge notamment de nombreuses communautés hindoues, sikhes et bouddhistes, l'étude des religions de l'Asie n'est pas dissociable d'un apprentissage concret de la rencontre et du dialogue avec ces communautés: à la faculté de théologie du Heythrop College, une petite équipe développe activement des programmes d'étude et de formation dans cette perspective. À Bruxelles, le centre 'Voies de l'Orient', auquel collabore le signataire de ces lignes, s'efforce depuis trente ans de sensibiliser le public occidental aux spiritualités de l'Inde et de l'Extrême-Orient et se propose en particulier d'aider des chrétiens européens à se situer par rapport à ces traditions, au plan de la réflexion de foi et à celui de la pratique; en outre, de trois en trois ans environ, des 'Assises européennes' y ont rassemblé des chrétiens de nombreux pays européens autour de thèmes tels que le corps et ses langages, la 'double

appartenance', les énergies...

La pluralité des religions – Judaïsme et Islam, bien sûr, mais aussi Hindouisme, Bouddhisme et d'autres encore – interroge le chrétien jusqu'au cœur de sa foi: quelle place et quelle valeur ces religions peuvent-elles avoir dans l'histoire du salut? quelle relation leur reconnaître avec le Christ et avec l'Église? comment comprendre et comment vivre le rapport entre annonce de l'évangile et dialogue interreligieux? Avant et immédiatement après Vatican II, des compagnons jésuites tels que Henri de Lubac et Karl Rahner apportèrent une contribution décisive à cette 'théologie des religions'. Plus près de nous, Jacques Dupuis, qui avait longuement travaillé en Inde avant d'enseigner à l'université Grégorienne de Rome, fut l'une des voix les plus importantes dans ce débat toujours en cours.

L'étude des doctrines de l'Hindouisme et du Bouddhisme, l'exploration concrète de leurs chemins spirituels, la rencontre et le dialogue avec leurs disciples asiatiques et européens, l'accompagnement et la formation de chrétiens qui découvrent ces spiritualités: ces tâches importantes, même reconnues comme une priorité, n'ont pas vraiment conduit à la fondation en Europe d'institutions ou de groupes jésuites spécialisés. Mais, par l'enseignement ou les publications, sur le terrain social ou culturel, au plan théologique ou spirituel, des compagnons jésuites, de l'Espagne à l'Europe centrale, des Îles Britanniques à l'Italie, apportent leur petite pierre. Bénéficiant de multiples façons des liens avec leurs frères travaillant en Asie, ils peuvent à leur tour entrer avec d'autres chrétiens et d'autres croyants dans des réseaux de collaboration. Dans un monde où les identités et les 'appartenances' deviennent plus fluides, cette présence et ce travail, pas toujours très visibles, seront plus que jamais nécessaires.

Jacques Scheuer, S.J.

BOUDDHISME



«Le dialogue avec les bouddhistes permet aux chrétiens de s'unir à eux pour faire face à la frustration fondamentale que tant de personnes ressentent aujourd'hui, et d'affronter ensemble les problèmes de justice, de développement e de paix. Ce dialogue invite en outre les chrétiens à redécouvrir les richesses de la contemplation dans leur propre tradition» (CG34, d. 5, 15).

Le bouddhisme, première religion *missionnaire* du monde, s'est développé à partir d'un noyau monastique. Ce fut le mélange de zèle missionnaire et de témoignage monastique qui a permis les premiers succès en Asie, où le bouddhisme s'est solidement implanté dans une vingtaine de territoires politiques environ. Ce que les moines bénédictins ont réalisé beaucoup plus tard en Europe fut anticipé par les moines bouddhistes plusieurs siècles auparavant en Asie. Les premières Églises de rite oriental, à l'origine des plus anciennes missions du Moyen-Orient et de l'Extrême-Orient asiatique avaient compris que le *monachisme* est la clef de l'âme de l'Asie. Les visiteurs européens du Moyen-âge tels que Marco Polo et Guillaume de Rubrouck auraient été surpris de constater à quel point les missionnaires nestoriens ressemblaient aux moines bouddhistes en termes de régime alimentaire, de costume et de comportement.

Sur cet arrière-fond, nous prenons conscience que le dialogue inter-monastique que Thomas Merton a initié à Bangkok en 1968, est quelque chose qui aurait dû être lancé depuis fort longtemps dans l'Église Romaine et les autres Églises occidentales présentes en Asie. Le moine cistercien Bernard de Givè, ex-jésuite, a montré que la vie monastique est le terrain le plus fertile pour permettre à la semence du dialogue bouddhistes-chrétiens de grandir et de fleurir. Avec son immersion spirituelle dans le bouddhisme tibétain, il a démontré que les différences doctrinales non négociables entre les deux religions pouvaient être transcendées dans une «pro-existence» monastique entre moines des deux religions, qui ensemble offrent une *saine alternative* au style de vie consumériste et créateur de déchets, en train de se répandre actuellement même en Asie.

L'autre point de convergence le plus significatif du dialogue est l'insistance forte des Écritures bouddhistes et chrétiennes sur l'*attention* comme axe spirituel central. Même des non-moines peuvent ici prendre part au partage de cet héritage commun. Être attentif est l'expression clef qui revient de manière récurrente dans la spiritualité bouddhiste, comme c'est le cas dans les discours eschatologiques du Christ et dans l'enseignement central de l'Ancien Testament relatif à l'Alliance, fondée sur le 'souvenir' mutuel de YHWH et de son peuple. Devenir en permanence attentif à Dieu, qui lui-même est en permanence attentif à nous, est l'attitude fondamentale de la prière recommandée dans la Bible, comme St Basile nous l'a rappelé. L'insistance répétitive, jamais surpassée dans l'histoire des religions, sur la pratique de l'attention qui se trouve dans les enseignements bouddhistes est un don providentiel fait aux chrétiens qui sont appelés à demeurer constamment de manière priante en état d'attention à la Parole de Dieu qui nous est adressée.

Les chrétiens qui vivraient de l'éthos bouddhiste mais ne se plongeraient pas totalement dans cette pratique spirituelle ressembleraient à une cuillère qui ne goûte jamais le curry dans lequel elle se trouve, pour emprunter une image en provenance de l'enseignement du Bouddha. Nous sommes heureux que quelques jésuites, après avoir



Ci-dessus, moines bouddhistes enseignant aux fidèles la doctrine du Bouddha. A la page suivante, la partie supérieure d'un temple bouddhiste avec les banderoles agitées par le vent, symbole de la prière que les fidèles adressent au Bouddha.

eux-mêmes goûté à cette spiritualité, nous aient invités à les rejoindre. Les plus connus d'entre eux sont Enomiya Lasalle, Kaichi Kadowaki, Thierry Robouam et Jérôme Cusumano au Japon, ainsi que Ama Arokya Samy en Inde. D'autres noms sont mentionnés ci-dessous.

Le troisième champ de dialogue fructueux entre bouddhistes et chrétiens est la confluence entre le cœur de la spiritualité bouddhiste et la *spiritualité des béatitudes* promue par Jésus. Le Bouddha l'a exprimé en termes de *appicchata*, être heureux avec le minimum nécessaire, et cela s'apparente au *santutti*, être content, satisfait, joyeux, sans anxiété. S'y oppose l'accumulation ou la «thésaurisation des biens», la *bahubandika*. Il a ainsi anticipé de plusieurs siècles la joie, la béatitude, que Jésus associe à la pauvreté évangélique, une vie qui ne thésaurise pas ('amasser dans des greniers') et qui peut se dérouler sans 'souci', à la manière des oiseaux dans le ciel. Un retour à la simplicité de l'Évangile de la part de l'Église en Asie consiste à découvrir la plate forme la plus commune sur laquelle les chrétiens peuvent dialoguer avec les bouddhistes, qui eux aussi ont besoin de se rappeler l'appel de leur maître à cette même spiritualité. Un encouragement mutuel dans la pratique de cette spiritualité commune est plus qu'un simple dialogue, c'est une sorte d'évangélisation mutuelle.

Cette même sphère de dialogue possède aussi une dimension politique et socio-économique. Une forme plus radicale de collaboration entre chrétiens et bouddhistes est ici requise. Selon Jésus, la confiance unique dans les créatures (d'où découle la 'thésaurisation') et l'absence de confiance en Dieu (d'où découlent les 'soucis') sont une violation patente du premier commandement: *Dieu seul, aucun autre dieu*. En un mot, c'est l'idolâtrie. En Col 3, 5, Paul identifie l'*eidololatria* (culte rendu aux créatures) avec la *pleonexia* (cupidité), ce que le bouddhisme appelle la *tanha* et reconnaît comme la racine de tout mal. La cupidité institutionnalisée, transposée en termes chrétiens, n'est autre que de l'idolâtrie organisée. C'est aussi le plus grand défi pour les bouddhistes et les chrétiens aujourd'hui. Car nous avons à faire au capitalisme mondialisé ou à la Mammonolâtrie qui, bien qu'ayant récemment montré la fragilité de ses pieds d'argile, reste toujours un obstacle commun pour les bouddhistes et les chrétiens afin de

LE BOUDDHISME ET SES DIVERSES EXPRESSIONS

Siddhartha Gautama (564-324 av. J.-C.), connu par la suite sous le nom de Bouddha, a commencé sa pratique d'auto-renoncement à l'âge de trente-cinq ans. L'impact du bouddhisme n'a toutefois pris de l'ampleur pour devenir une religion mondiale qu'après l'intervention de l'empereur Ashoka le Grand au troisième siècle avant Jésus-Christ. Le grand nombre de schismes et mouvements se réclamant au sens large du bouddhisme provient principalement de l'absence de ligne doctrinale spécifique laissée par Bouddha lui-même, ce qui aurait permis de définir son mouvement comme une nouvelle religion. Ses disciples ont ainsi pu adopter différentes perspectives et pratiques.

Néanmoins, les principes essentiels des écoles bouddhistes sont centrés sur les enseignements classiques de Bouddha au sujet de l'existence, de la cause et de la suppression de la dukkha (souffrance) tels qu'ils sont décrits dans «Les Quatre Nobles Vérités»: 1. La souffrance est universelle. 2. La cause de la souffrance est le désir. 3. La souffrance peut être éliminée. 4. Il existe une voie vers la suppression de la souffrance. L'astanga marga (la voie octuple) recommandée par Bouddha en vue d'éveiller les individus et de les mettre en route vers le Nirvana (libération du cycle du Karma, renaissance et entrée dans la béatitude éternelle) se compose de: 1. Vision juste (*samma-ditthi*), 2. Discernement juste (*samma-sankappa*), 3. Parole juste (*samma-vaca*), 4. Action juste (*samma-kammanta*), 5. Moyens d'existence justes (*samma-ajiva*), 6. Effort juste (*samma-vayama*), 7. Attention juste (*samma-sati*), 8. Concentration juste (*samma-samadhi*).

Parmi les diverses écoles, le bouddhisme Theravada, parfois appelée aussi bouddhisme Hinayana ou bouddhisme méridional, est la plus ancienne qui existe. Elle fut fondée en Inde et reste très proche des enseignements et pratiques d'origine de Bouddha. C'est pourquoi le terme Theravada renvoie aux «enseignements des anciens». Les pays où le bouddhisme Theravada est pratiqué comprennent le Sri Lanka (70% de la population), le Cambodge, le Laos, le Myanmar, la Thaïlande, la Chine du Sud Ouest, le Vietnam, le Bangladesh, la Malaisie et l'Indonésie.

Le bouddhisme Mahayana est né bien plus tard, probablement aux alentours du premier siècle de notre ère, en Inde. Mahayana signifie «grand véhicule» en contraste avec Hinayana, qui signifie «petit véhicule». Quelques uns dépeignent le bouddhisme Hinayana comme une évolution du bouddhisme possédant plus d'intériorité que le bouddhisme Theravada, mais l'exemple des maîtres les plus en vue du bouddhisme Mahayana, comme le Dalai Lama et Thich Nhat Hanh, contredisent une telle interprétation. Au fil du temps, le bouddhisme Mahayana s'est répandu depuis l'Inde vers divers autres pays asiatiques tels que la Chine, le Japon, le Vietnam, la Corée, Singapour, Taïwan, le Népal, le Tibet, le Bhoutan, et la Mongolie. Les principales traditions du bouddhisme Mahayana comprennent aujourd'hui le Zen/Chán, le Pure Land, le Tiantai et le Nichiren, ainsi que le bouddhisme ésotérique (également connu sous le nom de Bouddhisme tantrique, Tantrayana, Mantrayana, Secret Mantra et Véhicule de Diamant), le Tendai et le bouddhisme tibétain.

La diversification du bouddhisme est également due à l'impact sociopolitique qu'il subit dans les différents lieux où il se trouve. Le bouddhisme Newar pratiqué à Katmandou, par exemple, est un type non monastique issu de la tradition Mahayana et pratique un système de caste unique, alors qu'en Inde, nombre d'activistes opposés au système des castes ont rejoint le Bouddhisme en guise de révolte contre les Hindous et leurs castes.



Préparé par Roy Sebastian
Nellipuzhayil, S.J.

Traduction de Hervé-Pierre Guillot, S.J.

permettre à leur spiritualité commune de transformer le genre humain en une communauté d'égaux, sensible aux questions écologiques.

Des efforts sporadiques pour créer des 'mini structures sociales' où les déchets des cupides et les désirs de ceux qui n'ont pas assez seraient réduits au minimum ont été tentés par de nombreux groupes interreligieux, mais sans effet notable sur l'économie nationale ou mondiale. Pourtant il vaut la peine d'essayer, de rater aussi, de telles expériences, comme nous le voyons dans les tentatives de vie commune des premiers chrétiens. Celles-ci génèrent en effet une prise de conscience salutaire du besoin que nous avons de rêver d'un avenir sans cupidité ni idolâtrie. Car nous ne pouvons rêver l'impossible, jamais. C'est pourquoi les tentatives de quelques Communautés Humaines de Base, où chrétiens et bouddhistes vivent et travaillent ensemble, essayant de projeter un avenir réalisable marqué par le 'partage' universel ou la *samvibhaga*, qui est l'antidote de la cupidité selon le Bouddha, ne sont pas utopiques.

Un des domaines plus spécifiques de dialogue, mais pour lequel tous ne sont pas appelés, est le domaine *académique*. Une compréhension académique en profondeur et une appropriation des sources du bouddhisme effectuées de la part des chrétiens avec une empathie adaptée est une contribution précieuse à la compréhension mutuelle.

L'un d'eux fut John Lock, décédé, un jésuite américain spécialisé dans le bouddhisme pratiqué par les communautés ethniques Newar au Népal. Gregory Sharkey, également originaire des USA, lui a emboîté le pas aujourd'hui. Le jésuite français, Eugène Denis, était un spécialiste du Pali et un ami autant qu'un conseiller apprécié de la jeunesse bouddhiste et chrétienne à Bangkok. Le jésuite thaï Paul Kriangyot Piyawanno et le jésuite indonésien Petrus Puspobinatmo sont en train de se former pour combler le vide laissé par sa mort. Au Japon, un jésuite allemand, Heinrich Dumoulin, décédé, a contribué de manière singulière à la compréhension académique du Bouddhisme Zen. Aujourd'hui, deux coréens, Mark Koo Chung-mo au Japon et Johann Young-Seog Lee en Corée, rejoints par le canadien Bernard Senecal en Corée également, sont engagés dans la recherche et l'étude, alors que Joseph In-gun Kang, de Corée encore, est en train de se spécialiser via une formation universitaire appropriée en vue d'un travail au Cambodge bouddhiste. Du côté de la Chine, nous avons Christian Cochini et Thierry Meynard, qui seront bientôt rejoints par Joseph Ng Swee-Chun et le polonais Jaroslaw Duraj, tous deux en train de se spécialiser dans le bouddhisme chinois afin de poursuivre le travail pionnier de Yves Raguin et d'Albert Pullet-Mathais.

Au Sri-Lanka, un universitaire méthodiste, le Dr. Lynn de Silva, aujourd'hui décédé, et son inséparable collaborateur, Aloysius Pieris, s.j., ont travaillé ensemble en vue d'initier et de maintenir un échange intellectuel durable avec des universitaires bouddhistes, en publiant un journal international, *Dialogue*, actuellement dans sa trente-huitième année de parution. L'Inde a Noel Sheth et Rosario Rocha, alors que Lawrence Soosai est en formation.

L'indonésien Paulus Agung Wijayanto et le philippin Aristotle Dy ont aussi rejoint le groupe des jésuites spécialistes du bouddhisme.

Un second champ de dialogue est encore plus délicat: celui des études comparées. Un chrétien y est appelé à découvrir et à partager de possibles affinités et divergences de telle sorte que soit respectée l'identité insurpassable de chaque religion. Un tel exercice requiert une grande perspicacité pour découvrir et respecter ce qui constitue le *caractère unique* de chaque religion plutôt que de la diluer dans une attitude irénique fallacieuse.

Il y a encore un troisième champ de dialogue qui est toutefois parsemé de multiples risques. Il existe des jésuites aventureux qui osent plonger dans les profondeurs de la spiritualité bouddhiste et réfléchissent à leur propres croyances religieuses à l'intérieur de la pensée et de l'expérience bouddhistes. La 'christologie bouddhiste' du jésuite indien Ama Samy illustre cet effort. Or ce qui motive des personnes telles que Ama Samy n'est pas la conversion, mais la conversation avec les bouddhistes à propos du Christ, qui n'a jamais et ne sera jamais une menace pour eux.

Enfin, le *Centre Tulana pour le dialogue et la rencontre* au Sri Lanka a remplacé la missiologie traditionnelle de l'Église, consistant à expliquer aux bouddhistes qui est le Christ, par une missiologie invitant les bouddhistes à nous expliquer, à nous chrétiens, qui est le Christ. Ce dialogue s'effectue par le biais de l'étude commune des écritures chrétiennes avec les bouddhistes. Nous possédons aujourd'hui un ensemble de tableaux, de sculptures et de peintures murales ainsi que deux pièces de théâtre qui ont été créées par les bouddhistes. A travers ces œuvres d'art ils nous révèlent ce qu'ils pensent, *eux*, être unique dans le Christ et dans le christianisme.

Plus encore, ils nous ont enseigné non seulement le véritable langage avec lequel Jésus communique sa propre identité et son message dans le continent de sa naissance, mais aussi le langage approprié que nous devons faire nôtre avant de parler de lui, même entre nous. Un universitaire bouddhiste hautement renommé a produit une pièce sur la Passion que le Ministère de la Culture a publiée après nous avoir invités à l'éditer. Ce même ministère l'a distribuée gratuitement dans toutes les bibliothèques du pays. Une pièce sur Noël a également été composée par le même universitaire bouddhiste, conformément à notre demande, et elle a été mise en musique, toujours sur notre demande, par le musicien contemporain le plus connu dans le pays. Ces deux pièces constituent un nouveau type de littérature chrétienne qui a introduit un nouveau vocabulaire chrétien permettant de faire connaître la personne du Christ et de transmettre son message en utilisant la longueur d'onde asiatique. C'est un type de dialogue dont nous sommes les bénéficiaires, et nous en sommes reconnaissants, dans lequel, eux, sont nos enseignants en matière de christologie asiatique, et nous les respectons pour cela.

Aloysius Pieris, S.J.
Traduction de Hervé-Pierre Guillot, S.J.

DIALOGUE AVEC LES BOUDDHISTES DE CHINE

CHINE

J'ai découvert l'importance du Bouddhisme en 1961-63, lorsque je faisais mes études de chinois à Taïwan. Une découverte qui coïncida avec le Concile Vatican II, et l'ouverture de l'Église au monde. La nécessité du dialogue avec les non-croyants et les non-chrétiens fut pour moi une évidence, et la sure boussole de mon action en Chine, malgré d'inévitables

L'auteur de l'article, le P. Christian Cochini (à gauche), avec le vénérable Daoci, abbé du temple bouddhiste de Putuoshan, en Chine.

incompréhensions. Au cours des années, j'eus souvent l'occasion de visiter des temples, à Taïwan, au Japon, en Chine Continentale et dans d'autres pays d'Asie; l'univers bouddhiste me devint progressivement familier, bien que n'en ayant alors qu'une connaissance superficielle. A l'université Sophia de Tokyo, où je résidais dans les années 90, j'eus la chance de vivre en compagnie des PP. Hugo Enomiya-Lassalle et Heinrich Dumoulin, deux spécialistes du Zen de renommée internationale, et d'autres jésuites experts en bouddhologie, qui entretenirent en moi, de façon

L'auteur de cet article est un jésuite français qui a fait de la Chine sa seconde patrie. Actuellement il vit à Hong Kong et se consacre aux relations entre les chrétiens et les bouddhistes, surtout en Chine.



indirecte, mon intérêt pour le Bouddhisme, et plus particulièrement pour le dialogue interreligieux. Toutefois, ce n'est qu'après avoir quitté le Japon et être retourné en Chine que les circonstances me permirent de m'y consacrer entièrement. Grâce au patronage de l'Institut Ricci de Macau, je pus entreprendre fin 2003 une enquête sur la situation du Bouddhisme en Chine, qui, depuis la politique de réforme et d'ouverture inaugurée par Deng Xiaoping en 1978, connaît un renouveau spectaculaire. Sur les plus de 13,000 temples existant sur le continent, il fallait faire un choix. Une liste officielle des plus importants d'entre eux avait été établie en 1983 et me servit de feuille de route. Je visitais ainsi l'un après l'autre 157 grands monastères de la nationalité Han, sillonnant pendant quatre ans la Chine du Nord au Sud et d'Est en Ouest, interviewant les Moines, et recueillant une abondante documentation qui me servit à rédiger un «*Guide des temples bouddhistes de Chine*», dont l'édition française parut à Paris en 2008, suivie, en 2009, par une version anglaise illustrée, publiée par l'Institut Ricci de Macau.

J'appris beaucoup de choses au cours de cette longue enquête. Une des plus notables fut de constater que le dialogue interreligieux en Chine était non seulement possible mais grandement souhaitable. J'avoue avoir commencé mes visites avec une certaine appréhension, me demandant quel accueil les Bouddhistes d'un pays dirigé par le Parti communiste allaient pouvoir réserver à un prêtre catholique étranger. Mes craintes furent dissipées dès les premiers contacts, car je fus reçu avec beaucoup de sympathie et de cordialité. Cet accueil m'encouragea non seulement à poursuivre mon enquête, mais à nouer des liens d'amitié avec Moines et Moniales, et à approfondir ma connaissance de l'histoire et des doctrines du Bouddhisme. L'amitié sincère pour le peuple chinois est,

j'en suis convaincu, la clé qui, comme jadis pour Matteo Ricci, peut aujourd'hui ouvrir bien des portes.

Je pus aussi constater sur le terrain que le Bouddhisme est une composante essentielle de la culture chinoise. Avec le Confucianisme et le Taoïsme, il forme une trilogie inséparable. L'idéologie régnante est toujours le marxisme-léninisme, mais, au sortir de la Révolution Culturelle, la Chine, à nouveau fière de son patrimoine millénaire, remet en honneur sa culture traditionnelle, expansion économique et expansion culturelle allant de pair dans le projet d'influence internationale de l'ancien Empire du Milieu. Le grand nombre d'instituts Confucius dans le monde en témoigne. En témoignent aussi, pour ce qui est du Bouddhisme, les investissements considérables du gouvernement dans la restauration et la construction de temples somptueux, comme dans le maintien et l'aménagement des sites bouddhistes de réputation mondiale: Dunhuang, Yungang et autres. Sur les ailes de la Grande Puissance qu'est en passe de devenir la Chine, le Bouddhisme, avec sa culture officiellement reconnue comme faisant partie du patrimoine national, connaît, et connaîtra dans les années à venir, un essor grandissant dans de nombreux pays. Dialoguer aujourd'hui avec les Bouddhistes de Chine est en même temps et inséparablement une mission d'inculturation.

Une troisième chose importante fut de constater que, pour les intellectuels et les responsables Bouddhistes chinois, le Bouddhisme est indiscutablement un athéisme, dont le premier point fondamental est la négation de l'existence d'un Dieu créateur. Le dialogue interreligieux peut se situer dès lors de préférence sur le plan éthique, car la morale élevée du Bouddhisme comporte de nombreux points de similitude, voire d'accord profond, avec la morale chrétienne. La phrase qui résume l'enseignement du Bouddha, -et qui est inscrite sur les

murs de la plupart des temples-, consonne avec l'Évangile: «Évite le mal, et fais le bien. Purifie ton esprit et ton cœur. C'est là tout le Dharma». Toute l'éthique bouddhiste est ainsi un appel au dépassement de soi. On peut se demander si ce dépassement de soi, dans ses formes les plus hautes, n'est pas une recherche d'absolu dont la trajectoire, au-delà des limites que semblent lui imposer son athéisme et ses images, oriente le Bouddhiste vers un «Mystère» dont le nom lui est encore inconnu.

Je voudrais raconter ici brièvement quelques-unes de mes rencontres les plus récentes.

* Le 14 juillet 2010, j'étais invité à donner une conférence au Longquan Si (le temple de la source du Dragon), l'un des principaux monastères bouddhistes de Beijing, dont l'Abbé est le Vén. Xue Cheng, vice-président et secrétaire général de l'Association bouddhiste de Chine, et prier de quatre monastères. Ému, mais heureux, de m'adresser en mandarin à une communauté de plus de 300 moines et laïcs bouddhistes, je remerciais le Vén. Xue Cheng de son accueil amical, et, après m'être présenté, soulignait l'importance, à mes yeux, du dialogue entre Bouddhisme et Christianisme: «Je ne suis pas bouddhiste, mais prêtre catholique depuis plus de 50 ans. Il y a des différences entre nos deux religions, mais j'ai une grande estime pour la morale bouddhiste, très élevée. Mon enquête m'a fait réaliser à quel point le Bouddhisme est une composante intégrale de la culture chinoise. Des cinq grandes religions de Chine, le Bouddhisme est manifestement la plus importante. Taixu, le grand réformateur du Bouddhisme chinois, disait qu'il avait un rêve, celui de voir toutes les civilisations, ancienne et nouvelle, occidentale et orientale, fusionner dans une civilisation mondiale. Or, la culture chinoise joue, et peut jouer, aujourd'hui un grand rôle dans l'édification de cette civilisation mondiale... Il faut que toutes les

religions concourent ensemble à l'harmonie et à la paix du monde. Le Christianisme est, en Occident, la religion la plus importante; le Bouddhisme est, en Asie, la religion la plus importante. Nous devons nous respecter mutuellement, dialoguer amicalement et collaborer pour un monde meilleur. Vous dites souvent: «L'harmonie de la société commence par un changement des cœurs»; j'aimerais dire aussi: «le dialogue interreligieux commence par l'amitié», car l'amitié chasse les malentendus, les préjugés, et tout ce qui empêche de se comprendre... Il faut que nous soyons «ouverts» mutuellement, pour la paix et le progrès de la société mondiale...» De chaleureux applaudissements, et un commentaire élogieux du Vén. Xue Cheng m'assurèrent que j'avais été entendu. Et, dès le lendemain, la publication *in-extenso* de ma causerie sur le website du Longquan Si fut un signe encore plus certain que j'avais bien passé la rampe. Je quittais ce jour-là le monastère avec de grandes marques d'amitié, et fortifié dans mon engagement pour la cause du dialogue interreligieux en Chine.

* Une semaine plus tard, je rendais visite à la Vén. Ru Rui, Abbessse de l'Institut d'Études Bouddhistes de Wutaishan, dans la province du Shanxi. Co-fondatrice et directrice de l'Institut, cette femme remarquable est connue pour son œuvre dans le domaine de la formation religieuse et pour son action sociale en faveur des enfants pauvres et des personnes âgées. Une association suisse l'avait sélectionnée parmi les candidates au prix Nobel qu'elle avait proposées en 2005 à la célèbre institution scandinave. Je la connaissais depuis plusieurs années, et gardais pour elle une grande estime. La Vén. Ru Rui me conduisit dans un grand hall, où étaient déjà rassemblées plus de 300 jeunes bikkhunis (moniales), en robe grise, réparties en deux groupes de chaque côté de la salle. Comme à Beijing huit jours plus tôt, je commençais par décrire mon intérêt pour le Bouddhisme,



Fidèles bouddhistes en prière devant un temple.

puis parlais longuement de la nécessité de développer des relations amicales entre les religions, notamment entre le Bouddhisme et le Christianisme, en vue de contribuer à l'harmonie de la société et à la paix mondiale. Face à cet auditoire féminin, j'insistais aussi sur le rôle de premier plan que les femmes sont appelées à jouer aujourd'hui dans la société moderne, et sur l'importance de la formation que ces jeunes bouddhistes reçoivent aujourd'hui dans leur Institut. «Je suis célibataire, religieux comme vous, et considère les femmes comme mes sœurs. L'harmonie commence par le cœur, c'est-à-dire le cœur de tous, bouddhistes, chrétiens et autres, tous unis par le même idéal et le même amour...» La Vén. Ru Rui approuva, puis prit la parole, pour souligner l'urgence de l'union des cœurs dans notre monde devenu de plus en plus petit grâce aux moyens de communication. Elle invita ensuite celles qui le voulaient à

poser des questions. Il y en eut plusieurs.

* En juin dernier, je fis un voyage dans la province du Henan, pour visiter le Vén. Yongxin, Abbé du célèbre temple Shaolin, bien connu comme temple ancestral du Bouddhisme Chan (Zen) et berceau des arts martiaux. Le Vén. Yongxin est président de l'Association Bouddhiste de la province du Henan, représentant à l'Assemblée Nationale Populaire, et membre de la Fédération nationale de la Jeunesse. Figure controversée, car il n'échappe pas tout à fait aux risques de commercialisation et parce qu'un succès aussi manifeste que le sien attire toujours les critiques, il est l'un des moines de Chine les plus en vue, et jouit d'une large réputation internationale. Nous eûmes deux longues conversations en tête à tête. Très ouvert au dialogue, et souhaitant que les relations entre la Chine et le Saint-Siège puissent bientôt être normalisées, il me parla avec grande estime du cardinal Etchegaray, venu en visite en Chine il y a quelques années. Je me permis de lui dire qu'à mon humble avis la Chine aurait tout à gagner dans



Le P. Cochini, au centre, avec les jeunes aspirants-moines au temple de Shaolin.

l'établissement de bonnes relations avec le Saint-Siège, car le Pape a une immense influence dans le monde, une réflexion qu'il approuva sans réserve.

Il est à souhaiter que des réunions puissent avoir lieu entre les Bouddhistes de Chine communiste et des organisations chrétiennes engagées dans le dialogue avec les grandes religions du monde, telles que le Conseil Pontifical pour le Dialogue interreligieux ou les nombreuses sociétés monastiques ou laïques existant en Europe ou aux USA. Ce ne semble pas possible pour l'instant. Mais, en attendant, des conversations privées comme celles que je viens d'évoquer peuvent être utiles pour créer un réseau d'amitié, dissiper les préjugés, et aider à une ouverture mutuelle de plus en plus grande.

Je voudrais encore souligner l'importance de l'amitié dans les relations humaines en Chine. Matteo

Ricci l'avait compris, lui qui ne misait pas sur une stratégie abstraite d'inculturation de la foi, mais, se laissant guider par les événements, les rencontres et les expériences qu'il faisait, nouait à chaque occasion des amitiés qui devaient se révéler précieuses. Son exemple reste toujours d'actualité, l'amitié sincère, prouvée par des actes, étant la condition préalable et le climat indispensable à des rencontres fructueuses dans une société où les vertus confucéennes restent toujours vivantes.

Compte tenu du fait que le Bouddhisme est une composante essentielle de la culture chinoise, le dialogue avec les Bouddhistes, est un effort d'inculturation qui touche à l'ensemble de la culture chinoise. A la différence du temps de Ricci, cet effort d'inculturation ne peut se faire de nos jours sans tenir compte de l'apport du Bouddhisme. Dialoguer avec celui-ci c'est aussi, par le fait même, non seulement contribuer à l'élévation du niveau moral et spirituel de la société chinoise elle-même, mais aussi participer au rayonnement de la culture chinoise

dans les échanges internationaux, et promouvoir de quelque manière la civilisation mondiale souhaitée par tous les esprits épris de paix et de fraternité universelle. Les jésuites de la fin des Ming et du début des Qing furent les pionniers de l'échange des savoirs entre la Chine et l'Europe, en apportant à la Chine leurs connaissances en mathématiques, astronomie, cartographie et autres. Le rôle de leurs successeurs du 21^{ème} siècle sera peut-être, en sens inverse, d'aider l'Occident chrétien à se revivifier par l'apport de valeurs empruntées aux meilleures sources de la culture chinoise, et donc aussi du Bouddhisme.

«*Non coerceri maximo, contineri minimo, divinum est*», disait saint Ignace. Ne pas perdre de vue le projet primordial, et, au quotidien, dans les limites du possible, tisser modestement des liens d'amitié est une tâche qui bâtit lentement l'avenir.

Christian Cochini, S.J.

LES RELIGIONS AFRICAINES TRADITIONNELLES



Depuis des siècles, les cultures traditionnelles ont influencé profondément la spiritualité et la culture de l'Afrique. Mpay Kemboly, jésuite congolais, explique la signification de l'affrontement chrétien avec ces croyances et l'engagement de la Compagnie de Jésus dans ce domaine, depuis des années.

Avant d'aborder la question du dialogue, définissons sommairement les religions africaines traditionnelles. (1) Les religions africaines traditionnelles sont originaires d'Afrique millénaire et variée. Elles sont ce qui porte nous, Africain(es), et ce que nous portons en nous. C'est ce qui détermine notre mode d'être au monde, de nous rapporter aux êtres, aux choses, et aux mots. (2) Le fond des religions africaines traditionnelles est si significatif dans les confréries mystiques, les mouvements religieux divers, et des églises indépendantes d'Afrique qu'on peut les considérer comme des mutations ou des survivances des religions africaines traditionnelles à des degrés divers. (3) Quelques archétypes des religions africaines traditionnelles sont présents dans les religions afro-américaines. (4) Les religions africaines traditionnelles sont nombreuses. Néanmoins, on peut les regrouper selon des aspects qui leur sont globalement communs. Elles sont plus ou moins présentes en Afrique, aux Amériques et en Europe, et partout ailleurs où les gens d'Afrique vivent.

C'est avec ces religions que l'Église d'Afrique dialogue depuis les origines du christianisme. Nous abordons les formes récentes de ce dialogue, marqué par le Concile Vatican II et les assemblées synodales pour l'Afrique de 1994 et 2009. Pour la Compagnie de Jésus, mentionnons les Congrégations Générales 34^e et 35^e.

L'Église d'Afrique privilégie l'inculturation comme forme de dialogue entre le christianisme et les cultures ou religions africaines (*Dialogue et Annonce* n°45; *Ecclesia in Africa*, 59; *Africae Munus*, 36). Ainsi, l'Église africaine s'est investie dans des recherches théologiques et pastorales considérables dont certaines méritent d'être mentionnées.

(a) Il y a le 'rite congolais' de la messe qui a été approuvé par Rome en 1988. Dans ce 'rite', on voit par exemple que la peau de léopard, que le prêtre porte quelques fois pendant la messe, fait du prêtre la sentinelle de sa communauté, un initié, un maître d'initiation spirituelle et du discernement des esprits. On y expérimente l'adoration comme étant aussi langage du corps.



En haut, le P. Engelbert Mveng qui s'est dévoué à la promotion d'une vie religieuse en style africain. En bas: un fidèle en «transe», phénomène interprété comme signe de la possession de l'esprit du mal, dans lequel cas l'exorcisme devient nécessaire.



(b) L'Église de Burkina Faso a inventé le rituel Moore des sacrements d'initiation chrétienne à partir des rites de passage et d'initiation de la tradition Mossi. L'Église du Nigeria a christianisé la cérémonie d'imposition du nom ou des noms au nouveau-né chrétien s'inspirant du modèle traditionnel Yoruba; et celle des rites traditionnels *Igba Ndu* de la tribu Igbo servant à restaurer les personnes et les relations sociales lorsqu'elles entrent en crise.

(c) En République Démocratique du Congo, le Cardinal Malula (1917-1989) commence une congrégation religieuse, canoniquement érigée en 1967, pour former des religieuses authentiquement africaines et véritablement chrétiennes. Il adopte le pagne africain comme costume religieux et la formation religieuse s'inspire quelque peu de l'initiation africaine traditionnelle. Mgr Matondo Kwa Nzambi, CICM (1932-

2011) crée en 1975 le mouvement *Bilenge ya Mwinda* s'inspirant de l'initiation traditionnelle Ngbaka pour former des jeunes passionnés du Christ.

(d) Le Centre d'Études des Religions Africaines (CERA) est créé en 1967 au sein de l'actuelle Université Catholique du Congo. L'Abbé Barthélemy Adoukonou initie le *Sillon Noir* en 1970 avec un groupe d'intellectuels catholiques au Bénin. Projet audacieux qui se nourrit de l'initiation traditionnelle de la culture Aja-Fon du Bénin et du Togo. (*Sillon Noir* est un mouvement d'inculturation pour confronter le message évangélique aux traditions ancestrales africaines afin de mieux le présenter au peuple de Dieu, *n.d.r.*).

La Compagnie de Jésus prend modestement part dans ce dialogue à travers des ministères variés. Cependant, nous citons quelques compagnons qui s'y sont illustrés.

Au Cameroun, trois noms émergent. Le Père Engelbert Mveng (1930-1995) s'est engagé à promouvoir une vie religieuse africaine s'inspirant des religions africaines traditionnelles et à créer un art chrétien à base des motifs d'art africain. Le Père Meinrad Hebga (1928-2008) s'est trouvé en première ligne du combat contre le mal et ses manifestations variées. Le Père Eric de Rosny (1930-2012) s'est investi aussi dans la lutte contre le mal en entrant en dialogue avec la thérapie traditionnelle africaine.

En République Démocratique du Congo, le Père Boka di Mpasi (1929-2006) fonde la Revue théologique *Telema* en 1975 et s'engage dans la théologie africaine. Signalons les travaux de recherche et d'enseignement de la Faculté jésuite de Philosophie Saint-Pierre Canisius de Kimwenza. Les Pères René De Haes (1923-2005), Léon de Saint Moulin, et Johan Allary ont contribué aux travaux de l'école théologique de Kinshasa et au dynamisme de l'Église de Kinshasa. Le Père Nghenzi Lonta a élaboré en 1970 une règle de vie chrétienne *W'athu*. Le Père Matungulu Otene (1946-1999) s'est passionné pour la cohérence de la vie religieuse dans le contexte de la spiritualité négro-africaine. Les Pères Alain van der Beken et Hubert Van Roy ont rassemblé les matériaux de culture du peuple yaka.

Le Père Claude Sumner s'est investi pendant longtemps dans la recherche et l'enseignement de la culture ancienne de l'Éthiopie et de l'Érythrée.

A Madagascar, signalons quatre compagnons. Mgr François Xavier Tabao (1927-1999), évêque de Mananjary, a tâché d'inculturer la foi en se servant de son talent de musicien-compositeur. Le Père Adolphe Razafintsalama (1930-2000) a forgé tout le vocabulaire indispensable à l'anthropologie malgache et s'est investi dans l'élaboration d'une théologie chrétienne inculturée des ancêtres. Le Père Robert Dubois s'est engagé dans des recherches majeures dans une région peu christianisée. Le Père François Noiret, tout comme le Père Dubois, étudie et enseigne l'anthropologie malgache.

A la Réunion, le Père Stéphane Nicaise s'investit dans l'étude et le dialogue avec la religion créole, tandis que le Père Arul Varapasadam, membre fondateur du



Un masque qui, dans la tradition yoruba du Nigeria, représente les ancêtres.

Groupe du Dialogue Interreligieux en 1999, dialogue avec les chrétiens réunionnais de tradition hindoue.

Très peu nombreux sont ces jeunes africains qui se mettent sur les traces des compagnons illustres susmentionnés! Le Père Ntima Nkanza (R.D. Congo) s'engage dans la recherche des voies africaines de la christologie et dans l'intelligence de la quête du divin en Afrique. Le Père Orobator Agbonkhanmeghe (Nigeria) s'abreuve aux sources de la littérature et du symbolisme africains pour une théologie africaine pertinente. Le Père Ludovic Lado (Cameroun) étudie le ministère du Renouveau charismatique catholique aux prises avec le monde de la maladie et des ténèbres. Il est aussi un observateur attentif des paradoxes des cultures africaines. Le Père Lusala (R.D. Congo) s'investit dans l'étude des prototypes des religions africaines locales à la lumière du christianisme.

Tous ces efforts répertoriés résultent en grande partie du processus d'inculturation. Il n'a pas seulement investi la liturgie et le culturel, mais aussi d'autres questions importantes. Il doit continuer de s'approfondir pour



La chasuble de peau de léopard portée par ce prêtre fait de son porteur le protecteur de la communauté et un maître de l'initiation.

désenchantés. Commettant la même réduction et se rendant compte de ces risques, d'autres chrétiens en sont terriblement effrayés et en viennent à couper tout contact avec les religions africaines. Quelques-uns sont carrément ignorants de ces religions et nombreux semblent n'en être pas du tout intéressés et découragent ou ridiculisent ceux qui s'y aventurent. Les adeptes de certaines religions africaines traditionnelles ou des mouvements religieux et confréries mystiques d'Afrique accusent les chrétiens africains de trahison.

Ainsi, il est important que ceux qui s'intéressent au dialogue avec les religions africaines traditionnelles soient des personnes de science, de vertu, de bon jugement et exercées dans le discernement des esprits. Qu'ils travaillent en équipe pour assurer une supervision mutuelle et une plus grande visibilité de leur apostolat. Dans cette perspective, nous comptons organiser prochainement une rencontre panafricaine des jésuites engagés dans le dialogue avec les religions et cultures africaines.

Que la Compagnie de Jésus prépare et encourage davantage des jeunes jésuites africains à acquérir la formation appropriée à ce ministère de dialogue avec les religions et les cultures. La création d'un centre d'études africaines pluridisciplinaire dans un avenir proche ou d'un programme de spécialisation en religions et cultures africaines dans nos Institutions d'enseignement supérieur pourrait aider la Compagnie de Jésus à contribuer efficacement à ce dialogue.

Que la Compagnie de Jésus, surtout en Afrique, soit de plus en plus convaincue que les religions africaines traditionnelles sont vivantes dans une bonne portion de l'humanité. Il ne serait donc pas juste d'ignorer cette humanité, alors que Dieu entretient un dialogue permanent avec elle aussi (CG 34, 133). Dès lors, «le dialogue interreligieux est un élément constitutif de notre mission aujourd'hui» (CG 34, 137), y compris en Afrique.

**Mpay Kemboly, S.J.
Kimwenza, R. D. Congo**

atteindre les cœurs des personnes, communautés et cultures et les confronter avec la radicalité et nouveauté de l'Évangile jusqu'à parvenir aux différents niveaux d'irrationalité et d'inconscience en nous.

Par ailleurs, c'est au creuset de ce paradigme d'inculturation qu'advient d'autres formes de dialogue avec les religions africaines traditionnelles, notamment le dialogue intra-personnel et le dialogue de vie au sein des familles.

Le dialogue avec les religions africaines traditionnelles n'est pas une tâche facile, particulièrement au niveau d'échanges théologiques et des expériences religieuses. La difficulté est liée à la nature de ces religions et à d'autres paramètres. Eu égard à ces paramètres, on note par exemple que beaucoup de gens commettent l'erreur de réduire toute la religion africaine traditionnelle à certains de ses aspects ésotériques déconcertants ou de la diaboliser complètement. Certains de ceux qui s'engagent sont irrationallement avides de connaissance intime de ces religions qu'ils courent les risques d'être dévoyés et

UN DIEU AVEC UN VISAGE D'INDIEN



En Bolivie depuis de nombreuses années, Xavier Albó explique les secrets, la beauté et les difficultés de la rencontre entre la foi chrétienne et les religions indigènes d'Amérique latine.



Le P. Xavier Albó, S.J., né en Espagne et envoyé en Bolivie quand il était novice jésuite, est maintenant citoyen de Bolivie. Anthropologue et linguiste, il travaille en général avec les populations quechua et aymara. En 1971 il a cofondé le Centre de Recherche et de Promotion de la Paysannerie, un centre dont les jésuites de Bolivie sont à l'origine et qui, maintenant, s'occupe principalement d'appliquer les droits que la Constitution de 2009 reconnaît pour les peuples indigènes. Il collabore aussi au *Quarto Intermedio*, la revue d'analyse sociopolitique publiée par la Compagnie de Jésus. Pour mieux comprendre ce que sont les religions indigènes et comment entrer en communication avec elles, nous lui avons posé quelques questions.

Avant tout, pouvez-vous expliquer ce qu'on entend par «religions indigènes de l'Amérique latine»? Quelles sont leurs principales caractéristiques? Et quelle est leur diffusion aujourd'hui?

«Nous parlons de plus de 300 peuples ou groupes ethniques avec quelques 20 millions d'indigènes. Ceux du Guatemala et de Bolivie constituent même la majorité de la population, aussi bien à la campagne que dans beaucoup de centres urbains; à l'autre extrême, au Brésil ce sont à peine des groupes divers et minoritaires parsemés en divers endroits, dont beaucoup ont moins de mille membres, ou même de cent membres. Il y a de plus peut-être une centaine de petits groupes encore sans contact.

Après deux siècles de la découverte et de la conquête de ces terres, l'immense majorité de ces peuples situés au cœur des zones conquises et occupées par les Espagnols et les Portugais, avaient déjà accepté le baptême, les uns comme part de la situation coloniale maintenant inévitable, qui incluait la conversion de ces indigènes comme l'une de ses composantes idéologiques; d'autres grâce à la présence de missionnaires exceptionnels qui réussissaient plutôt à freiner la présence militaire, comme le dominicain Bartolomé de Las Casas parmi les Mayas du Chiapas et du Guatemala. Plus tard, les missions jésuites du Paraguay et pas mal d'autres ont suivi un modèle semblable dans d'autres régions périphériques, ainsi que le présente, par exemple, le film *Mission* (1986).

A partir de la fin du XIX^e siècle s'est ajoutée la présence de missions évangéliques, avec une gamme étendue de propositions dont quelques-unes avec un impact notable, par exemple parmi les Mayas du Guatemala. Certains peuples, comme les Mapuchos du Chili et beaucoup de Guaranis du Chaco bolivien, ont résisté militairement à la conquête et à l'évangélisation jusqu'à ce qu'ils soient récemment conquis par les armes à la fin du XIX^e siècle.

Dans les nombreux groupes minoritaires au contact tardif, l'évangélisation a laissé une moindre empreinte, parfois de la part de missionnaires catholiques, mais souvent par des groupes évangéliques y compris certains, spécialisés dans ce secteur, comme les missions des Nouvelles Tribus et l'Institut linguistique de Verano. Jusqu'à la moitié du XX^e siècle, chez les deux a prévalu un style prosélyte et «civilisateur» qui comprenait des



Ci-dessus, offrandes destinées à la Terre-Mère et aux ancêtres. A la page précédente: Chichicastenango (Guatemala), une femme maya âgée répand l'encens à l'extérieur d'une église.

internats pour que les nouvelles générations ne fussent pas seulement chrétiennes mais aussi qu'elles vivent d'une manière 'civilisée'.»

Parler de dialogue avec les religions indigènes signifie parler d'un chemin qui a commencé, de manière traumatisante, avec la «découverte» des Amériques. Quelle est aujourd'hui la situation de ce chemin? Quelles sont les lumières et les ombres principales?

«Chez les peuples indigènes à christianisation précoce, mais avec les traumatismes de l'avoir adoptée à l'intérieur du système colonial et ensuite néocolonial, il y a, d'une part, un processus beaucoup plus intense de syncrétismes non seulement religieux, mais aussi dans tous les autres aspects de leur vie. Leur vie communautaire et la forme interne de gouvernement, par exemple, incorporent et combinent des éléments propres ancestraux, mais aussi beaucoup d'éléments de la Castille. Leurs expressions d'identité communale et indigène coïncident fréquemment avec des célébrations religieuses qui reflètent cette évangélisation, mais réinterprétée en fonction de leurs propres visions ancestrales du cosmos dans toute une gamme de syncrétismes. Un exemple entre mille: dans les Andes, il est fréquent d'identifier la Vierge Marie avec la Mère Terre ou la Mama Pacha.

Chez les peuples atteints plus récemment, ce schéma préalable des internats fut remis en question par les missionnaires eux-mêmes et disparut ou fut l'objet de modifications internes notables qui tendaient à une plus grande reconnaissance des valeurs propres. Par exemple, dans les missions salésiennes parmi les Shuar de l'Amazonie équatorienne, les diplômés de ces nouveaux types d'internats devinrent les principaux leaders de l'émergence shuar des dernières décennies. En même

temps, la pénétration brutale de grands propriétaires fonciers et de grandes entreprises pour s'emparer de leurs territoires et des ressources naturelles, rendit très présente chez eux tous la bonne nouvelle présentée en clef de solidarité avec eux. A cause de cela, la Compagnie a déjà eu là divers martyrs comme le P. Brunier et le Frère Cañas dans l'Amazonie brésilienne.

Dans les deux situations, la première grande ombre continue d'être la situation de subordination et le manque d'acceptation de ces peuples indigènes de la part aussi bien de la société dominante que de nombreux secteurs [néo]coloniaux de l'Église. Beaucoup de ces peuples sont restés spoliés de leur territoire ancestral par des propriétaires terriens et le commerce agraire ou bien ils subissent une grave détérioration de l'environnement à cause des exploitations minières, pétrolières ou autres.

Les principales lumières de portée mondiale favorisées par le Concile Vatican II sont au nombre de deux: une plus grande conscience publique sur la nécessité de promouvoir la justice avec ces peuples si marginalisés et exploités; et une plus grande ouverture sur leur manière d'être et de croire différemment.»

Quelle différence y a-t-il entre le dialogue et l'inculturation?

Le dialogue, à son sens plein, est le fait de partager et de nous enrichir mutuellement parmi ceux dont nous sommes distincts, sans que chaque partie renonce à son identité ni ne prétende l'imposer à l'autre partie. Parmi les nombreuses acceptions de l'inculturation, je reprends la plus commune parmi les missionnaires qui viennent d'une autre culture. C'est le fait de s'insérer et d'adopter la culture et la langue des gens auxquels on a été envoyé, avec leurs valeurs, leurs joies, leurs rêves et leurs angoisses. C'est une

nouvelle naissance dans cette nouvelle culture, alors qu'on est déjà adulte. Plus cette inculturation est profonde, plus il est probable qu'elle inclut un profond dialogue interreligieux. Mais le simple fait d'adopter la langue et les manières d'un peuple déterminé ne garantit pas encore pleinement qu'il y a une attitude de dialogue avec l'autre. Cela pourrait être simplement une stratégie de les gagner à soi pour l'unique vérité du missionnaire. La parole de Saint Paul «me faire tout à tous pour en gagner quelques-uns pour le Christ» (1 Cor 9,22) pourrait s'interpréter dans un sens ou l'autre».

Vous êtes connu par vos œuvres et vos réflexions sur la «théologie indigène»: pouvez-vous nous expliquer ce qu'est la «théologie indigène».

«On l'appelle plutôt «indienne», dans ce sens latino américain d'indigène. Elle est née surtout parmi les peuples indigènes ayant une longue tradition chrétienne en Amérique centrale et dans les Andes. Au début on la nommait ainsi, au singulier, car ce qui était le plus sensible et le plus palpable était son association avec la théologie de la libération, dans la mesure où tous les peuples indigènes continuaient à être opprimés non seulement dans le socioéconomique et la politique, mais aussi dans le milieu de leurs expériences et leurs pratiques religieuses. Y compris à l'intérieur de l'Église, ils avaient l'habitude d'avoir un rôle subordonné plus de receveur que d'acteur.

Mais au fur et à mesure que les peuples qui vivent et pratiquent leur propre spiritualité et leur propre vision cosmique gagnaient en auto estime, sans oublier le large éventail des syncrétismes en provenance des cultures européennes, dans lesquels s'était exprimée et codifiée jusqu'à présent la foi chrétienne, cette diversité est passée à un premier plan, en incorporant tous les peuples indigènes dans sa diversité. Mais on parle déjà davantage des théologies indiennes, au pluriel. Et, en même temps, on prend conscience de la manière dont ces visions du monde peuvent procurer des apports importants à l'Église et à l'humanité. On passe de la protestation à la proposition, comme le dit un de ses principaux théologiens, le prêtre zapotèque (Mexique) Eleazar López.

Évidemment la réflexion théologique et missiologique passe alors aussi par le vieux débat de savoir comment articuler l'un et le multiple; une même foi et ses multiples expressions locales. Le dialogue devient alors plus important que le prosélytisme. Sera-t-il plus important de diffuser les croyances, les dévotions et les pratiques religioso-culturelles codifiées et amenées d'Europe à ces autres continents si différents et religieusement si riches, ou plutôt, de savoir écouter ces traditions et d'apprendre d'elles sur un pied d'égalité? Un authentique dialogue d'une autre forme est-il possible?»

Comment la théologie indienne est-elle considérée actuellement dans l'Église officielle et dans l'Église de base?

«Il y a toute une gamme de positions que j'illustrerai avec ce qui est arrivé dans le Chiapas (Mexique) où se trouve une présence indigène, mais qui est très convoité pour ses ressources naturelles. Depuis qu'en 1960 Samuel

Ruiz (+2011) a été désigné évêque du Chiapas presque sans connaître ces peuples mayas, il fut évangélisé et séduit par eux et ceux-ci, à leur tour, l'accueillirent comme leur *tatic* (père) et ils furent aussi évangélisés par lui. Ils mangeaient ensemble et discutaient dans leurs langues, en partageant leurs rêves et leurs problèmes. Il leur donna une formation solide aussi bien religieuse que sociale, d'où est sorti un vaste réseau de diacres mariés. Certains secteurs conservateurs lui reprochaient sa proximité avec le mouvement zapatiste qui avait surgi en 1992, et ils firent même pression sur Rome pour qu'on le retire. Mais à l'heure de la vérité, tous avaient besoin du *tatic* Samuel, et il devint le négociateur principal entre le gouvernement et les zapatistes.

En 1995 on lui a nommé un évêque auxiliaire avec droit de succession, Mgr Raúl Vera O.P., qui avait une autre orientation pastorale plus conservatrice. Mais bientôt don Raúl commença à s'accorder pleinement avec les transformations faites dans le diocèse, de sorte que, lorsque la démission du *tatic* Samuel fut finalement acceptée en 1999, don Raúl ne fut pas ratifié comme son successeur, mais il fut envoyé à un autre diocèse à l'autre extrême du pays. Son successeur au Chiapas fut plutôt Felipe Arizmendi qui a eu un parcours semblable, mais encore plus accéléré. Il appuie le P. Eleazar déjà mentionné, celui que d'autres évêques voulaient éloigner de son rôle principal dans la théologie indienne.»

Pourriez-vous donner quelque exemple pratique d'une expérience de dialogue entre le catholicisme et les religions indigènes?

«L'expérience que l'on a nommée «les évangélisateurs évangélisés» me paraît très commune». Mon compagnon jésuite Pepe Henestrosa (+2004) l'a vécue intensément, depuis qu'en 1972 il obtint de s'insérer chez les Aymaras. Il ne put le faire qu'à moitié, en partie parce que, malgré ses tentatives répétées, il ne réussit jamais à dominer la langue aymara; finalement il trouvait une certaine consolation en pensant qu'en raison de cette limite, il a été plus facile de les laisser trouver leur propre chemin. Dans son journal il se demandait aussi quand ils pourront partager pleinement la profondeur de l'Eucharistie, quand certains pourront-ils vraiment suivre les Aymaras et en même temps les jésuites...

Après plusieurs années des villageois de Qurpa l'ont invité à l'un de leurs propres rituels; le *yatiri* (leur célébrant principal) le fit asseoir à côté de lui et lui expliqua le sens de chaque geste et de chaque symbole. Il enregistra dans son journal combien ceci le marqua. Lorsque, plusieurs années après plusieurs diacres mariés furent ordonnés, la veille au soir, il demanda et fit la liste pour eux de l'un de ces rituels plus andins, pour qu'ils sentent aussi la protection de la Mère Terre et des ancêtres achachilas dans leur nouvelle tâche. Après sa mort, l'un d'eux me fit ce commentaire: «oui, lui nous comprenait!».

Xavier Albó, S.J.
Traduction de Yves Morel, S.J.

DU MONDE DES JÉSUITES



«Dans un monde saturé de multiples impressions, idées et images, la Compagnie cherche à garder vivante la flamme de son inspiration originelle, de manière à offrir chaleur et lumière à nos contemporains» (CG35, d. 2, 1)



Les jésuites au Concile Vatican II

“Une nouvelle étonnante”. C’est par ces mots que le jésuite et théologien français Henri de Lubac commentera, de manière laconique mais inattendue, dans le journal *La croix*, en juillet 1960, sa nomination par Jean XXIII, à la Commission préparatoire du Concile Vatican II; une surprise, celle du Père De Lubac, qui signifia à ses yeux qu’on réhabilitait ses théories théologiques, et sa position après avoir défendu les idées de Teilhard de Chardin, et la fin d’une sorte d’exil et de censure de ses écrits par l’Église et la Compagnie.

Avoir donné au P. de Lubac une place d’expert au Concile, après l’implicite condamnation de l’*Humani Generis* de Pie XII dans bon nombre de ses écrits, tenait plutôt à son style et à sa manière de faire de

la théologie, à sa redécouverte des Pères de l’Église. Et le Saint Office voyait cette réhabilitation d’un œil soupçonneux, à cause surtout de son œuvre *Surnaturel*. Une situation tout à fait similaire à celle vécue, la même année, par un autre haut représentant de la dite *Nouvelle Théologie*, contraint lui aussi au silence, et ami fraternel du jésuite de Lyon, le père dominicain français Yves Marie Congar, lui aussi nommé comme expert par le pape Jean XXIII.

Il est probable que «cette nouvelle étonnante» d’un jésuite parmi les experts du Concile aura suscité le même état d’esprit et la même inquiétude chez les quelques autres 35.000 jésuites à travers le monde, dirigés à l’époque par le père Jean-Baptiste Janssens de

Belgique. Tous, à partir de ce moment-là, furent invités à prier et à se préparer afin que cet événement historique soit, selon les vœux du pape Jean XXIII, un succès et un tournant décisif pour l’Église.

La convocation du Concile œcuménique (le 11 octobre 1962) représentait très certainement pour la Compagnie une petite «assise jésuite» pour tant de pères et d’évêques appelés à y participer: avec les dominicains, les fils de Saint Ignace furent parmi les plus nombreux, mais ils furent surtout les *ghostwriter*, ceux qui rédigeaient les épreuves, les schémas préparatoires ou les documents les plus importants du Concile, comme par exemple *Gaudium et spes*, *Nostra Aetate*, *Dignitatis Humanae*.

C’est ainsi que d’universités

Cinquante ans après le Concile Vatican II nous voulons rappeler ce qui pour la Compagnie de Jésus fut un rendez-vous de grande importance pour les nombreux pères. Appelés à y participer comme experts ou conseillers, ils ont participé à la rédaction de documents particulièrement significatifs.



catholiques, comme Louvain, Fourvière (Lyon), Innsbruck, Sankt Georgen (Francfort), les évêques du Concile recrutèrent parmi les experts et théologiens, à titre privé, tant de pères de la Compagnie de Jésus. Au cours des quatre sessions, on vit ainsi arriver à Rome des grands noms de la dite «théologie de l'avant-garde» comme on les définissait rapidement à l'époque: des jésuites Jean Daniélou, Karl Rahner, Gustave Martelet, Henri Rondet, aux dominicains Marie-Dominique Chenu, Edward Schillebeeckx, au rédemptoriste Bernard Häring, au suisse Hans Küng, à l'allemand Joseph Ratzinger, au belge Gérard Philips.

Un «noyau théologique», selon une heureuse définition de l'historien Giuseppe Alberigo, focalisé sur la redécouverte des sources patristiques et bibliques, la relance du mouvement œcuménique, et la possibilité de sortir, au plan ecclésial, d'une certaine intransigeance romaine.

Dans ces commissions doctrinales du Concile, ce sont bien entendu les hauts représentants et paladins de la théologie romaine et du magistère de Pie XII qui se sont taillés la part du lion, comme le jésuite néerlandais de la Grégorienne et secrétaire de la commission théologique, homme de confiance du cardinal Alfredo Ottaviani, Sebastian Tromp, ou le confrère espagnol Ramón Bidagor, expert dans la discipline des sacrements et homme de confiance du cardinal Benedetto Aloisi Masella.

A cette époque, la Grégorienne, comme l'institut Biblique ou Oriental, était vue par le Saint-Siège comme un réservoir privilégié pour recruter des experts destinés à mettre leurs compétences au service de la rédaction de tant de documents, de Charles Boyer au belge Édouard Dhanis, consultant du Saint-Office (fortement critique vis-à-vis de la théologie de Lubac), au canoniste allemand Wilhelm Bertrams (choisi par Paul VI pour rédiger la *Nota Praevia* au schéma *De Ecclesia*), au bibliste canadien



Ci-dessus, le P. Henri de Lubac, récemment créé cardinal, avec le Cardinal Lustiger. A la page précédente, une image du Concile Vatican II à la Basilique S. Pierre à Rome. A la page suivante, le P. Karl Rahner, un autre grand théologien du Concile.

Roderick Mac Kenzie, aux italiens Paolo Molinari, Alberto Vaccari et Paolo Dezza.

Le jésuite équatorien Pablo Muños Vega participa lui aussi au Concile d'abord en qualité d'expert (il avait entre autre été recteur de la Grégorienne), puis comme père du concile, après avoir été nommé par Paul VI évêque coadjuteur de Quito en 1964.

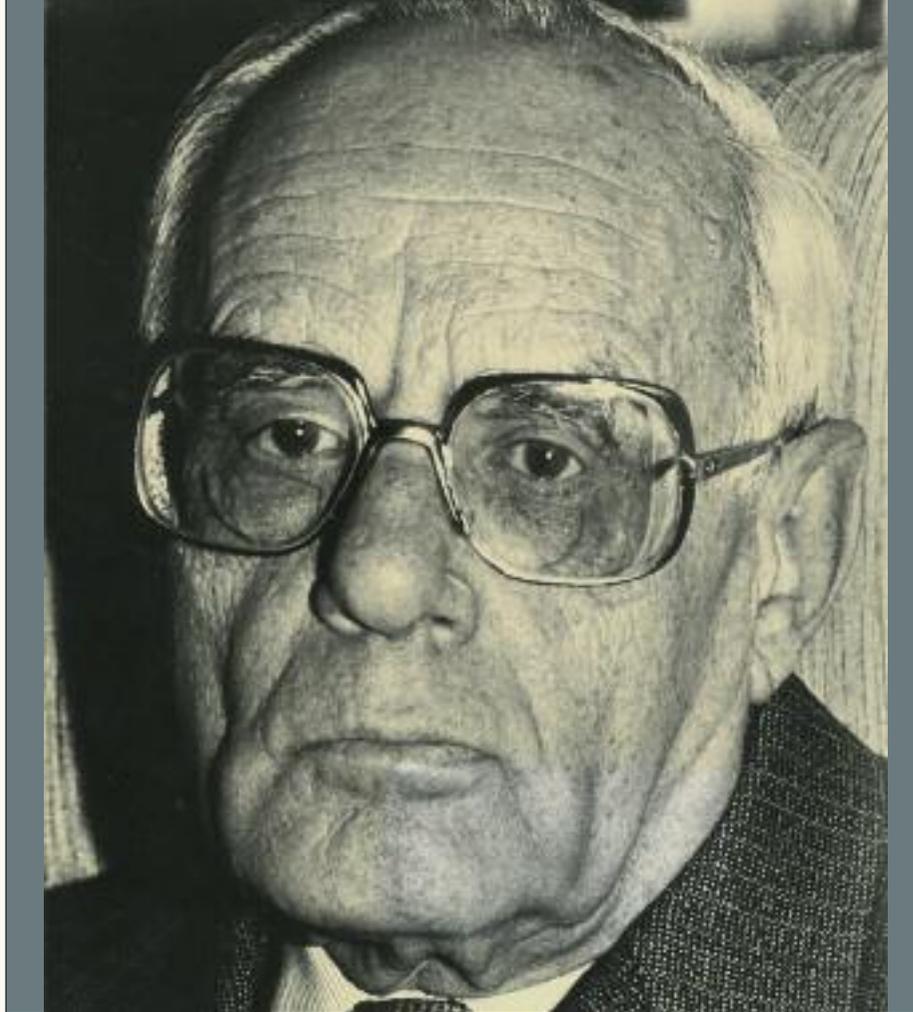
Parmi les jésuites issus d'universités non romaines à avoir apporté leur contribution au Concile nous trouvons le spécialiste en christologie Alois Grillmeier, Friedrich Wulf (le principal *ghostwriter* de nombreux discours du cardinal Döpfner) ou le chilien Juan Ochagavía.

Dans le domaine de la communication, surtout pour les journalistes et les spécialistes, les chroniques écrites pour la *Civiltà Cattolica* par Giovanni Caprile ou celles rédigées en français pour la revue *Études* par Robert Rouquette représenteront une source privilégiée et influente pour comprendre la vraie dynamique des travaux du Concile (des votes sur les schémas préparatoires, discussions

ou rejet de textes, fait par les évêques). Le jésuite, Roberto Tucci, alors directeur de la *Civiltà Cattolica* et expert au Concile, entretiendra des relations directes avec la presse internationale et italienne, lors des quatre sessions.

Cette contribution des experts de la Compagnie durant toute la période du Concile (1962-65) fut transversale et polyphonique dans les divers domaines du magistère et donna libre cours et large place aux différentes instances des Pères du Concile, divisés, pour ainsi dire, entre partisans et opposants du renouvellement demandé par Jean XXIII et Paul VI. Il suffit de penser au rôle que le P. Tromp joua dans la rédaction du schéma de la *De Ecclesia* ou à celui du P. Rahner dans la *De fontibus Revelationis*, d'où jaillira, avec le soutien également de l'épiscopat allemand, la question relative au rapport Écritures-Tradition à laquelle Joseph Ratzinger apportera, en cette circonstance particulière, sa fructueuse collaboration aux côtés de ce jésuite Fribourgeois de 60 ans.

Il s'avère, selon un grand nombre de chercheurs, que Rahner et Lubac



ont donné leur empreinte théologique à la constitution dogmatique *Dei Verbum* sur la révélation divine; et que l'inspiration du jésuite de Fourvière, selon de nombreux chercheurs postconciliaires, prévaudra dans un autre document fondamental pour l'histoire de l'Église contemporaine: la constitution dogmatique *Lumen Gentium*.

C'est la signature d'un jésuite, le français Jean Daniélou, qui apparaîtra aussi en évidence dans le document *Gaudium et spes*, celui-ci apportant une touche fondamentale à l'élaboration du «schéma XIII». Beaucoup disent que l'influence du futur cardinal et académicien de France tenait à ses grandes compétences en matière d'anthropologie biblique, qu'il a eu le mérite d'avoir fait entrer la pensée personaliste dans la rédaction de cette constitution pastorale.

Un autre fils de saint Ignace, l'américain John Courtney Murray, aura un rôle clef dans la rédaction de la déclaration sur la liberté

religieuse, *Dignitatis Humanae* (il en sera le principal rédacteur). Ce document (le plus discuté et le plus contrasté, lors du concile, surtout par les évêques espagnols et par le cardinal de Gênes Giuseppe Siri) a été particulièrement soutenu par l'épiscopat des États-Unis, la patrie du pluralisme.

Ce n'est certes pas un hasard si la déclaration *Dignitatis Humanae* a marqué un tournant, souligne le cardinal Agostino Bea dans une confidence recueillie par le journaliste du *Corriere della Sera* Alberto Cavallari en 1965, car celle-ci entraînait, pour la première fois, l'Église de Paul VI sur le «terrain inconnu de la liberté».

Le bibliste Agostino Bea, intervenu aux assises du Concile en qualité de premier président du Secrétariat pour l'unité des chrétiens, sera appelé à tisser les fils complexes de la toile diplomatique du dialogue œcuménique et du dialogue avec le monde juif. Farouche «ambassadeur de l'unité des chrétiens» au Concile, il agira

concrètement, auprès notamment des observateurs des Églises orthodoxes et des communautés anglicanes et protestantes (il suffit de penser à une des personnalités les plus en vues comme Oscar Cullmann). L'empreinte et l'influence du cardinal jésuite constitueront la base du décret conciliaire *De Oecumenismo*. Mais le chef-d'œuvre de Bea au concile sera surtout cette trace laissée sur la déclaration *Nostra Aetate*, dans laquelle toute forme d'antisémitisme est condamnée et où le peuple juif est implicitement libéré de l'accusation de déicide vis à vis de Jésus.

Le concile marqua aussi pour les jésuites le passage de la Compagnie à une nouvelle direction. Le belge Giovanni Battista Janssens (1964) est remplacé par le basque Pedro Arrupe (1965), à qui il reviendra de prendre la parole dans la salle du concile, le 27 septembre 1965. Son intervention sera interprétée par la presse comme étant «trop papiste», centrée sur une lutte sans quartiers à l'athéisme menée par l'Église et en particulier les ordres religieux. Elle sera revanche, approuvée et creusée, au-delà des reconstructions imaginaires des journalistes et de certaines critiques, comme celles d'Yves-Marie Congar, dans sa profondeur avec grand respect au sein des assises, et noté par Lubac, dans ses carnets, comme «riche et opportune».

Le grand héritage du Concile Vatican II – conclue le P. Henri de Lubac dans ses *Carnets du Concile* tenait surtout au «besoin de fonder cette mise à jour de l'Église et, par contre coup, celle de la Compagnie, «sur deux grandes constitutions dogmatiques: la *Lumen Gentium* et la *Dei Verbum*». Une mise en garde, celle du P. de Lubac, qui regarde vers l'avenir, et qui, aujourd'hui, n'a rien perdu de son actualité, pour les tâches qui attendent la Compagnie de Jésus en ce troisième millénaire.

Filippo Rizzi
Journaliste d'«Avvenire»
Traduction de Isabelle Cousturié



Intégration des Provinces



“**D**e cinq à une?” Pour ceux qui connaissent la Compagnie de Jésus et savent comment elle s’organise, le plan qu’ont les jésuites en Espagne de faire disparaître d’un coup rien moins que cinq Provinces et de les transformer en une seule, leur semble impensable. On n’est pas convaincu qu’il se dise que la nouvelle Province ne sera une réalité que dans quelques années. Les doutes persistent: «Comment va-t-on coordonner les plus de cent institutions apostoliques qu’ils ont – entre les centres d’éducation primaire, secondaire et professionnelle, les universités, les œuvres d’apostolat social, de pastorale de la jeunesse et du service de la foi (ministères sacramentels, spiritualité, dialogue foi – culture, moyens de communication)...–? Est-il possible que plus de mille jésuites parviennent à souder leurs forces? De quelle manière pensent-ils accompagner plusieurs milliers de collaborateurs directs qui sont

maintenant des co-protagonistes de l’activité apostolique qu’ils réalisent?»

Pareil plan n’a pas été le fruit d’un idée soudaine. Sa gestation a nécessité beaucoup de temps. En 1989 et en 2004 deux fusions de Provinces se sont produites en Espagne, mais elles n’affectèrent que certaines des Provinces existant. Ces fusions partielles annonçaient qu’il était nécessaire de poursuivre le chemin d’une intégration encore plus grande et définitive. La Compagnie en était prévenue aussi bien par les conditions internes – surtout, la rareté persistante des vocations– que par les conditions extérieures –une Église espagnole en situation croissante de diaspora dans une société de longue tradition catholique.

Pour que le P. Général accepte que soit initié le voyage vers la Province unique, il fallut qu’on lui présentât divers instruments qui le convainquirent. Le P. Nicolas nous avait indiqué que tout n’était pas

Ci-dessus, un groupe de jeunes du Magis, l’organisation des jeunes des jésuites européens qui a participé aux Journées mondiales de la jeunesse en Espagne en 2011.

La nouvelle Province ne serait pas une photocopie réduite de tout ce que sont et font les Provinces actuelles. Elle devrait être effectivement «nouvelle», selon cette nouveauté dont est capable l’Esprit Saint et qui n’est pas un résultat déductible du présent.

valable et que nous ne procéderions pas de n'importe quelle manière. Il mit une condition: notre intégration devrait être une «restructuration avec l'Ésprit»... La nouvelle Province ne serait pas une photocopie réduite de *tout* ce que sont et font les Provinces actuelles (Aragón, Andalousie, Castille, Loyola et Tarraconaise). Elle devrait être effectivement *nouvelle*, selon cette nouveauté dont l'Ésprit est capable et qui n'est pas un résultat déductible du présent.

Avec ces prémisses, nous avons décidé que le premier pont vers le futur serait un projet apostolique unique pour les cinq Provinces. Le second, aussi important que le précédent, fut un programme de rénovation spirituelle, communautaire et apostolique qui disposerait les jésuites et nos collaborateurs à affronter le défi. À côté de cela nous projetons une structure de gouvernement qui convienne à une Province de grandes dimensions, appelée à s'intégrer dans la diversité sociale manifeste de l'Espagne. Enfin, nous programmons le processus. C'est seulement ainsi que le P. Général acceptait en 2010 que nous affrontions l'aventure de nous établir comme une seule réalité

apostolique. Il nous fixa un délai maximum de six ans. 2016, au plus tard, serait la date du lancement de la Province d'Espagne.

Depuis que le P. Général a donné son accord jusqu'au moment où nous nous trouvons, les Provinces avancent par un chemin inexploré, semblable à un pèlerinage, le long duquel se manifeste chaque jour comme une occasion d'apprendre. Parce que, bien que nous disposions d'une feuille de route pour converger vers le but de la Province unique, la traversée nous offre des incidents que nous n'avions pas prévus.

Le fait est que nous voyons mieux uniquement dans la mesure où nous osons faire des choix; jamais sans ces choix. Un de ces premiers choix s'est fait en 2010. Il était nécessaire de construire l'édifice par la base et, pour cette raison, les jésuites des cinq Provinces qui se trouvaient aux différentes étapes de la Formation passèrent sous la dépendance du Provincial d'Espagne. Le futur de la Compagnie espagnole se situait ainsi entre les mains d'une instance commune de gouvernement. Et, avec une avance suffisante et selon les critères que détermine le projet apostolique unique, l'on peut dire

que les ministères de la génération de jésuites qui assumeront beaucoup de responsabilités dans la nouvelle Province sont en voie de discernement.

Un autre choix d'envergure a consisté à transférer au Provincial d'Espagne la direction de divers secteurs apostoliques. En 2011 ce fut le cas de l'Éducation, le plus grand secteur de tous ceux que nous avons. Soixante-huit centres éducatifs le composent qui accueillent quelque 150.000 élèves. On lui a aussi donné la responsabilité de la Pastorale Jeunesse et des Collèges. Pour le moment où se publie cet annuaire, le réseau de centres universitaires se trouvera également sous le gouvernement du Provincial d'Espagne. L'apostolat social et différentes zones de ministères pastoraux –entre autres, la Spiritualité ignacienne, Foi-Culture-Justice et la Pastorale universitaire– se joindront à cette chaîne de transferts successifs, quand ce sera opportun.

Mais il s'agit d'organiser la Compagnie non pas seulement à partir de la logique des secteurs et des œuvres apostoliques. Nous ne prétendons pas mieux étayer une chose telle qu'une entreprise de services jésuites et ignaciens, catalogués selon des départements spécialisés et indépendants entre eux. En d'autres mots: notre préoccupation n'est pas uniquement que la nouvelle Province soit capable, par exemple, d'obtenir qu'un collège fonctionne bien du point de vue pastoral et éducatif ou qu'un centre d'Exercices spirituels offre un nouveau programme de spiritualité ignacienne. Nous désirons au moins, quelque chose de plus que cela.

Nous restructurerons avec le but que la Compagnie de Jésus soit visible comme vie religieuse apostolique dans l'Église espagnole et dans la société que cette Église désire servir. Notre *affaire* principale comme jésuites est de témoigner de l'Évangile à travers notre vie personnelle, communautaire et apostolique, telle qu'elle est configurée par le charisme ignacien.

Ci-dessous : la page d'accueil du nouveau site des jésuites espagnols qui seront bientôt regroupée en une seule province de la Compagnie de Jésus. A la page suivante, l'entrée de l'ICADE, l'Institut d'Administration et de Direction d'Entreprise de l'Université de Comillas.



Dans notre contexte religieux et culturel, ceci exige, d'un côté, d'imprégner d'un tonus évangéliste nos actions apostoliques –quelles qu'elles soient, à l'extérieur ou dans nos institutions. D'un autre côté, cela demande également que nous partagions notre spiritualité, que nous raccordions nos ministères à l'intérieur de la Compagnie et que nous collaborions avec tous les agents ecclésiaux.

Tout cet effort, nous le croyons possible si nous tissons dans la nouvelle Province des espaces de rencontre –localement, par zones et même par territoire–, où se rejoignent les manifestations très diverses dont la Compagnie de Jésus s'occupe directement ou indirectement. Nous désirons construire une nouvelle Province dans laquelle nos efforts apostoliques se voient entre eux, pressentent qu'ils peuvent se compléter et expérimentent comment ils s'enrichissent mutuellement s'ils l'osent. L'intégration des Provinces n'est pas stimulée par la préoccupation de *faire encore plus*, mais par le désir de répondre, *depuis la réalité que nous sommes aujourd'hui comme Corps apostolique*, à ce que Dieu nous demande d'affronter comme plus grand service en faveur des plus nécessiteux. Ceci peut signifier que peut-être nous devons faire *moins* et, en tout cas, le faire *ensemble*. Surtout, ce dernier point.

Ces espaces de rencontre, nous les avons nommés *plateformes apostoliques (locales et territoriales)*. Sont-elles des Vice provinces? Non. Sont-elles des Régions? Non plus. Nous nous maintiendrons juridiquement comme *une* Province. Mais nous favoriserons un lien intense entre les jésuites et les collaborateurs, les communautés et les œuvres apostoliques, les secteurs et les présences apostoliques individuelles..., justement dans cette ville, zone ou territoire où tous ceux-ci sont en train d'agir apostoliquement. Ceci supposera, pour que ce ne soit pas un rêve, qu'on élabore une carte avec un

nombre limité de *plateformes apostoliques*. Et il faut se préparer pour le début de la nouvelle Province.

Un changement aussi profond nécessite du temps pour être imaginé, compris et, surtout, assumé. D'où le fait que socialiser le processus d'intégration n'a pas cessé d'être une préoccupation constante pour les Provinciaux. Nous sommes en train de vivre en Espagne le passage vers une Compagnie assez différente de celle qui existe actuellement. La sensation de vertige et la tentation de l'inhibition nous pénètrent fréquemment. Des opportunités qui favorisent l'implication des jésuites leur sont offertes, à partir d'Exercices Spirituels de caractère interprovincial jusqu'à des journées de réflexion présentées par les Provinciaux mêmes. Et non seulement pour connaître les détails d'organisation du processus d'intégration, mais aussi pour avoir l'expérience de l'esprit communautaire et apostolique que ce processus garde en lui pour que s'approfondisse notre aide des autres.

Cependant, la socialisation du processus d'intégration doit continuer en cherchant d'autres objectifs distincts de la simple annonce. Il sera nécessaire d'éclairer davantage divers aspects d'organisation de la nouvelle Province qui supposent une plus grande difficulté d'imagination et de compréhension; il faudra faire ressortir davantage la dimension de service comme nervure profonde de tout cet effort de corps dans lequel nous nous trouvons; il est nécessaire de mieux expliquer le processus d'intégration à nos collaborateurs et amis; nous devons concevoir une politique informative adéquate.

Le processus d'intégration, dans la mesure où nous le pénétrons, prévient de sa complexité. Les questions qui s'ouvrent et qui réclament un traitement simultané ne sont pas rares. Les équilibres à maintenir au moyen du discernement sont nombreux: entre ce qui est l'organisation et



l'apostolat, entre certains secteurs et d'autres, entre ce qui est sectoriel et ce qui est local, entre la diversité de notre mission et la sélection inévitable des ministères et des œuvres, entre l'institutionnel et les présences apostoliques non institutionnalisées, entre la continuité de l'activité apostolique et la diminution indiscutable du nombre de jésuites... Cependant, il est aussi certain que, même au milieu de sa complication, l'intégration de nos Provinces nous vient accompagnée de grâce. C'est cette grâce que Dieu tient à bien accorder quand il nous déplace pour prendre à bras le corps nos propres circonstances, sans les nier... Ce qui est paradoxal, c'est que Dieu réussit à nous montrer que ces limitations mêmes sont grosses d'appel.

Francisco José Ruiz Pérez, S.J.
Traduction de Yves Morel, S.J.



Cinquante ans de présence

La Province jésuite du Sri Lanka a célébré cette année (2011-2012) son Jubilé d'Or en évoquant le nombre d'années depuis qu'elle a reçu le *status* de Vice-Province en 1962. Le 26 août 2011, l'année jubilaire a été inaugurée à la *Maison de retraite de Fatima*, à Lewella, Kandy, dans un triple but: 1) Remercier Dieu pour toutes les opportunités d'apostolat données à la Province; 2) Évaluer notre vie et nos activités actuelles en ce moment crucial dans la vie du Sri Lanka et poursuivre le discernement apostolique et la planification de la Province d'août 2009, afin de comprendre l'endroit où Dieu veut que nous soyons; 3) Renouveler notre engagement en comprenant que notre charisme et notre vision deviennent de meilleurs instruments entre les mains de Dieu. A cette occasion, plusieurs activités ont été réalisées, y compris une équipe tête chercheuse d'un processus prévoyant l'avenir de la Province dans l'esprit d'un discernement continu et d'une 19^{ème} annotation des Exercices spirituels pour la Province entière qui a déjà commencé avec beaucoup de sérieux.

Ce fut une occasion comblée de grâce et un moment de renouveau pour la Province entière. Les cinquante dernières années n'ont pas été faciles. Les défis rencontrés par le peuple du Sri Lanka dans les domaines politique, économique, social, ethnique et religieux ont causé un souci continuels aux jésuites. Ceci a motivé et façonné la réponse jésuite dans la plupart des moments cruciaux. Envoyés en mission pour aimer Dieu dans nos frères et sœurs, les jésuites s'efforcent d'œuvrer en faveur d'une croissance économique et d'un développement durables et

équitable, pour un pouvoir politique transparent, pour un renouveau spirituel des croyants et pour l'attention à donner aux gens désespérés et marginalisés. A travers les signes des temps, Dieu a poussé la Province à chercher la Volonté de Dieu et a appelé les jésuites d'ici à embrasser les nouvelles conceptions de mission et de service envers le peuple de Dieu qui a le plus besoin de nous. Par conséquent dans ce contexte, la célébration jubilaire consistait d'une part à rappeler et à chérir la confiance de Dieu en nous dans l'histoire de ce pays et, d'autre part à penser à la mission qui nous attend.

La Vice-Province du Sri Lanka a été créée le 15 août 1962, encore que la première arrivée des jésuites dans le pays, alors nommé Ceylan, remonte au temps de St François Xavier. La seconde ère jésuite a commencé avec l'établissement du Séminaire papal de Kandy et la fondation simultanée des deux diocèses de Trincomalee-Batticaloa (Est) et de Galle (Sud). La responsabilité de l'administration des deux diocèses nouvellement fondés fut confiée à la Compagnie de Jésus et les deux diocèses furent dirigés par des jésuites de deux Provinces européennes indépendantes (respectivement Champagne-France et Belgique). Ces deux Provinces de mission, bien qu'elles aient échangé plus tard leur responsabilité avec deux autres Provinces (respectivement New-Orleans-USA et Naples-Italie) ont fusionné dans une Vice-Province en 1962, laquelle est devenue en fin de compte la Province jésuite du Sri Lanka.

Des décennies avant la création de la Province, nous avons été témoins d'un flux régulier de missionnaires venant de plusieurs

endroits du monde, spécialement de la France, de la Belgique, des USA et d'Italie, pour travailler au Sri Lanka. Ils ont travaillé dans diverses stations de mission et institutions jésuites dans le pays. La composition de la Province était multiculturelle, multiethnique et multinationale. La sagesse et la prévoyance qu'ont eues alors les jésuites de créer une Province unie plutôt que de garder séparées les deux missions, fournirent aux jésuites l'opportunité de devenir des témoins radicaux pour l'unité, la paix et l'harmonie. Aujourd'hui nous considérons que c'est une opportunité donnée par Dieu et un appel à travailler pour la paix et la réconciliation.

Dès l'établissement de la Vice-Province, les jésuites du Sri Lanka se sont engagés dans divers ministères au service d'une multitude de personnes. Le Ministère de l'Éducation a été fermement établi et ce fut un engagement apostolique majeur des jésuites au Sri Lanka. Dans le diocèse de Galle, le *Collège St*

«Les dernières cinquante années de notre Province n'ont pas été faciles. Les défis rencontrés par le peuple du Sri Lanka dans les domaines politique, économique, social, ethnique et religieux ont toujours été un souci pour les jésuites».

Louis de Gonzague a été créé et est devenu un des plus beaux établissements, non seulement au Sud, mais dans tout Ceylan. A l'Est, le *Collège St Michel* a été créé et il a excellé dans le savoir, dans les sports, et il a brillé par un laboratoire de sciences envié par les autres collèges dans l'île. Ces deux Collèges et le *Collège St Joseph* de Trincomalee se trouvaient parmi les écoles catholiques les plus admirées dans l'île; elles ont produit beaucoup de savants distingués qui ont servi le pays dans les domaines politique, éducationnel et social. En 1970, surtout à cause de la contrainte financière, les trois collèges jésuites que la Compagnie maintenait étroitement unis, ont été remis à l'État. A partir de ce moment, il ya eu un arrêt concernant l'apostolat de l'éducation formelle des jésuites au Sri Lanka. Cependant, même après

la remise des collèges, quelques jésuites ont continué à être conférenciers et aumôniers des universités du gouvernement à Peradeniya, Jaffna et Batticaloa. Bien que le Séminaire papal ait été transféré de Kandy à Pune (Inde) en 1955, des jésuites ont continué à enseigner dans le Séminaire national nouvellement établi, comme contribution à la formation du clergé au Sri Lanka.

Bien que les jésuites aient abandonné leurs écoles, plusieurs initiatives ont démarré sur le plan de l'éducation technique et des Écoles anglaises. Le *Centre de formation de la jeunesse de Cholankanda* (CYTC) a été institué pour guider et former les jeunes qui trouvent difficile de continuer l'enseignement supérieur. Le Centre vise à doter les étudiants d'une formation professionnelle et de les aider dans l'emploi. Les

Ceylanais de la campagne et les jeunes Tamouls des plantations qui ont cessé leur éducation officielle pour diverses raisons sont les bénéficiaires de cet institut. Les Écoles à Galle, Batticaloa et Trincomalee et l'*Institut technique oriental* (ETI) de Batticaloa visent à habilitier les jeunes pauvres et ruraux à un meilleur emploi grâce à la formation à l'anglais et à l'ordinateur. En 2010, la Province a engagé le processus de démarrer un Collège secondaire jésuite à Galle. Après avoir obtenu l'autorisation nécessaire et l'approbation, le *Collège du Mont Calvaire* a débuté sa première année universitaire avec 36 étudiants en première classe. Les diverses classes du collège augmenteront du même pas que la première promotion d'étudiants avance chaque année.

L'une des injustices pleines de

Ci-dessous, l'inauguration du jubilé de la Province, le 5 août 2011. A la page suivante, Maison de Retraite Fatima, la résidence des jésuites à Kandy.



honte qui ont pollué la vie du pays a été la dureté criante qui a enfermé les Indiens tamouls sur les plantations de thé. Leur condition critique a été pathétique. Tous les droits de citoyenneté leur étaient refusés et ils vivaient comme des animaux dans les misérables rangées de coolies dans les plantations. Ils recevaient en paiement un salaire de misère quotidien. Il fallait éliminer cette honte. Plusieurs jésuites travaillaient parmi les travailleurs tamouls en les aidant à devenir conscients de leur dignité humaine et à vivre en êtres humains. Grâce à l'œuvre héroïque de pionniers des jésuites sur les plantations, les conditions de vie des travailleurs se sont légèrement améliorées. Des écoles et des centres de loisirs ont été créés, qui aideront en fin de compte à tirer les jeunes gens de la honte et de la misère dans lesquelles leurs vies étaient ensevelies. Le Centre de rencontre *Sathyaodaya* s'est occupé de la cause des parias des plantations et, avec une équipe engagée, elle a établi des centres en différents endroits de la Province qui ont travaillé efficacement au soulagement des travailleurs et à l'amélioration de leur niveau de vie.

Le *Centre des Affaires sociales* (CSC) de Hutton envisage d'habiliter les pauvres des plantations par l'éducation, les programmes de santé, l'établissement de la paix, la création de réseaux et la plaidoirie. Le *Centre pour la Promotion et la Protection des Droits de l'Homme* à Trincomalee vise à fournir une aide légale et un service social à ceux qui sont privés de dignité humaine. Le *Mouvement d'animation de la Communauté de Shanthy* est destiné aux habitants des rives du canal Wellewatte-Dehiwala. L'impact du mouvement s'est centré sur l'amélioration du niveau de vie en s'occupant de l'éducation des enfants, en fournissant un suivi médical et des installations sanitaires et en conscientisant les gens à l'édification de la communauté. Ces centres sociaux ciblent les pauvres marginalisés, les victimes de la guerre qui comprennent les veuves, les jeunes

et les enfants, et les gens affectés politiquement ou dans leur environnement. La *Mission jésuite de frontière* a tendu la main à des milliers de gens qui sont dans une situation désespérée au Sud et au Nord.

La Province entretient des maisons de retraite: La *Maison de retraite de Fatima* à Kandy et la *Maison de retraite de Manrèse* à Batticaloa. En vue de promouvoir le dialogue Bouddhistes - Chrétiens, le *Centre de recherche de Tulana* a été fondé pour porter sur le travail de réconciliation parmi les Bouddhistes et les Chrétiens au plus haut degré du dialogue entre les deux fois. Dans le champ de l'apostolat intellectuel, les jésuites sont impliqués dans des conférences au niveau universitaire, et des publications continuent à paraître sur divers sujets. Les 17 volumes contenant les traductions des documents appartenant aux périodes portugaise, hollandaise et anglaise dans l'histoire de l'Église du Sri Lanka sont une contribution de poids.

Dès 1956, les jésuites du Sri Lanka ont été bénis avec l'opportunité d'une résidence à Colombo, la capitale du Sri Lanka.

Pendant les décennies du conflit ethnique, une autre initiative que prirent les jésuites, fut les *Lilas du champ* à Batticaloa. Cette maison est devenue un *home* pour plusieurs ex-combattants qui se trouvaient dans le processus de réhabilitation. Aux jeunes et aux enfants qui ont été traumatisés, ce Centre fournit l'occasion de revenir chez eux et de vivre une vie normale. Une autre œuvre pionnière parmi les enfants touchés par la guerre est le *Jardin de la Paix Papillon* qui a été créé comme une entreprise indépendante là où travaillent les jésuites. Les enfants qui ont bénéficié du programme sont nombreux.

La Mission du Pakistan a été confiée à la Province du Sri Lanka, le 22 avril 1988. Il y avait alors deux jésuites sri lankais travaillant à Lahore, engagés dans des activités pastorales. La mission du Pakistan était sous la responsabilité de la

Province australienne, mais à cause du manque de personnel, la Province australienne a décidé de fermer la mission. C'est alors que le Père Général transmit l'administration de cette mission à la Province du Sri Lanka. Sur les quatre institutions d'éducation qui avaient été créées alors, deux d'entre elles sont en activité aujourd'hui. Comme que les années ont passé, l'apostolat de l'éducation est devenu une des œuvres importantes des jésuites pakistanais. Les jésuites se sont rendus compte que, dans un pays comme le Pakistan où les Catholiques sont une minorité qui appartient à la plus basse couche de la société, l'éducation est un puissant instrument pour provoquer un changement et de la stabilité pour l'Église et les familles. Une contribution supplémentaire et significative est la bibliothèque savante sur l'Islam pour entretenir le dialogue islamo-chrétien.

La tâche qui est devant la Province jésuite du Sri Lanka est grande et impressionnante. Le Sri Lanka a besoin de dirigeants qui peuvent guider leur peuple vers les valeurs du royaume, la justice et la paix. Elle requiert un dévouement total et un engagement inébranlable. La question que nous avons besoin de nous poser constamment est de savoir si nous sommes prêts, ou plutôt si nous acceptons de sacrifier et de consacrer nos vies à une tâche qui est cruciale pour le bien-être des gens et un moyen de redresser notre relation rompue avec Dieu, avec le voisin et la nature. De plus, nous ne pouvons, d'aucune manière, nous satisfaire des gloires du passé. Ce que nous avons réalisé jusqu'à maintenant comme Province nous motivera pour le *Magis*. De plus nos échecs collectifs et individuels doivent nous faire renaître de notre cécité et de notre sommeil. Le Jubilé d'or semble être un moment approprié pour cela pour la plus grande Gloire de Dieu.

Province jésuite du Sri Lanka
Traduction de Yves Morel, S.J.



Recherche en justice sociale

Le mandat du Centre de Recherche sociale du Nord Est de Guwahati (Assam) consiste à combiner les recherches intellectuelles avec la création d'un réseau avec des acteurs de terrain et des chercheurs, afin de changer la politique en faveur des pauvres.



Les inondations, une des catastrophes récurrentes de cette zone, souvent désastreuses. Dans cette photo, les personnes, des villages submergés par les eaux, sauvées par l'armée.

La 33^{ème} Congrégation générale étend le mandat de justice sociale à chaque apostolat. Ce fut un défi pour l'*Institut social indien* de New Delhi à direction jésuite, où Walter Fernandes a travaillé pendant 22 ans, avant de venir à Guwahati en Assam pour ouvrir le *Centre de recherche sociale du Nord-Est* (NESRC), le 1^{er} mars 2000. Les communautés indigènes étaient devenues les principales victimes du développement. L'industrie avait transformé les forêts, leur gagne-pain, en matière première pour le profit. Ils représentent 8,2 % de la population de l'Inde, mais selon les estimations, ce sont 40 % des 60 millions de personnes déplacées par des projets de développement depuis l'indépendance de l'Inde en 1947. Les *Dalits* (anciens intouchables) sont eux aussi appauvris par ce type de développement au bénéfice d'une autre classe. Les femmes de ces communautés sont les plus

touchées.

Pour avoir du sens pour elles, la recherche et les activités intellectuelles devaient devenir des instruments de justice. Une enquête montra qu'aucune étude n'avait été faite sur le rôle des forêts dans la vie tribale. A peine existait-il des données sur le nombre et le type de personnes déplacées. La mobilisation des communautés, la création de réseaux et le plaidoyer pour les droits fonciers étaient requis, mais il fallait les soutenir par une sérieuse base de données. La réponse consista à créer une base de données sur les forêts et les tribus concernées, sur le rôle des femmes tribales dans l'économie de la forêt, sur le nombre et le type de personnes lésées par les projets de développement et sur leur impact sur elles. La société civile a utilisé

ces études pour plaider en faveur d'une nouvelle politique de la forêt et d'une politique de réhabilitation pour les personnes déplacées.

Ce processus a continué lorsque Walter Fernandes s'est déplacé à Guwahati pour ouvrir le NESRC, le *Centre de recherche sociale du Nord-est* de la région jésuite de Kohima. Son mandat est de combiner les recherches intellectuelles avec l'établissement de réseaux pour les acteurs de terrain et les chercheurs en vue de modifier les décisions politiques en faveur des pauvres. Sont prioritaires les questions de tribu, de sexe et de gagne-pain pour lesquelles le problème foncier est central. Les déplacements à la suite de l'acquisition de la terre qui étaient une menace pour les faibles se sont intensifiés avec la mondialisation. Plus de 25 millions

d'hectares, dont 60 millions de personnes ont été déplacées, étaient des propriétés communautaires, en majorité de l'habitat tribal. Mais la loi ne reconnaît que la propriété individuelle. La plupart des *dalits* se nourrissent en fournissant des services sur une terre possédée par d'autres. Quand il acquiert cette terre, l'État ne compte pas les *dalits* parmi ceux qui la perdent. De même, d'autres communautés rurales pauvres comme les pêcheurs et les travailleurs des carrières ne possèdent pas leur propre terre, mais perdent leur subsistance quand leur zone est acquise. Il en résulte qu'ils s'appauvrissent.

Le NESRC est en train d'étudier tous les déplacements depuis 1947 jusqu'à aujourd'hui dans 21 des 28 États de l'Inde. Il associe les études avec de l'information dans les médias et des ateliers qui rassemblent des représentants des pauvres, de la société civile, des acteurs sociaux et légaux et des chercheurs pour réfléchir à cette question: «Quel type de développement peut soutenir les pauvres?» et pour dialoguer à son sujet avec des décideurs de l'administration et de la politique. Il publie à bas coût à la fois des rapports professionnels pour les chercheurs et des rapports populaires pour fournir du matériel analytique aux personnes menacées par les déplacements. Une alliance des personnes déplacées, des acteurs sociaux et légaux et des chercheurs emploie les deux types de documents pour la défense judiciaire. La bibliothèque bien équipée et la documentation basée sur des coupures de journaux et d'autres matériaux de douze années complètent cet effort.

Un autre domaine majeur est le coutumier tribal des lois de l'Inde du Nord-est transmis oralement. Celles-ci bénéficient d'une reconnaissance légale seulement dans quelques cas, mais elles conditionnent en grande partie la vie tribale. Sous ces lois, la justice est facile à administrer, elle n'est pas chère et elle prône la réconciliation, elle n'est pas centrée sur le litige.



Ci-dessus, la passation du P. Walter Fernandes au P. Melvil Pereira comme directeur du Centre. A la page suivante, une manifestation en faveur des droits humains.

Mais la plupart d'entre elles sont patriarcales et elles refusent aux femmes la propriété du sol et le pouvoir politique. Le NESRC essaie de comprendre le système, emploie des rapports professionnels pour la défense en vue de leur reconnaissance par l'État et des rapports populaires pour la défense, à travers une réflexion avec les dirigeants tribaux afin d'encourager des changements pour la femme et l'équité de classe.

Le changement climatique est un autre domaine d'engagement. L'Inde du Nord-est se trouve dans les fragiles Himalayas de l'Est qui font face à la menace de la fonte des glaciers, des inondations et des glissements de terrain, mais on a une faible conscience du problème. Le centre d'intérêt de NESRC est davantage sur la justice du climat que sur le changement de climat – sur les pauvres qui ne laissent pas de trace de carbone mais paient un prix élevé aux changements causés par la surconsommation des riches en Inde et à l'Ouest. Melvil Pereira, l'actuel directeur, est engagé dans une étude Bangladesh-Inde sur l'impact du changement climatique sur la sécurité alimentaire. Le NESRC a aussi organisé des sessions de conscientisation pour les maîtres d'écoles et les jeunes, et est engagé dans une action contre les grands barrages et les autres projets qui détruisent l'environnement en général et la biodiversité en

particulier. Le Nord-est de l'Inde est au sixième rang mondial parmi les 25 zones à méga biodiversité.

La Région a été témoin de luttes nationalistes et de conflits ethniques liés à l'identité et à l'insuffisance des terres causée par l'empiètement des immigrants, par l'érosion et les inondations. Au milieu des insuffisances, chaque communauté réécrit son histoire pour se présenter comme les premiers habitants d'une zone donnée et revendiquer des droits exclusifs sur elle. Parmi la tension qui s'en suit, les meurtres et les blocus économiques, NESRC s'implique dans des études de paix et de conflit spécialement au sujet du problème foncier qui est central dans les conflits. Cela facilite aussi un dialogue entre les dirigeants de l'État du Manipur où un blocus économique mené par un groupe a conduit à une crise majeure. Cela ne réussit pas toujours. Il faut trouver d'autres voies. Lorsque le dialogue a échoué, les dirigeants ont demandé de l'aide pour mener l'étude d'un terrain dans la capitale d'État où beaucoup de communautés vivent en paix, mais sont menacées d'éviction au profit d'un hôtel cinq étoiles. Ils pensent qu'une lutte commune est plus constructive qu'un dialogue. Sous la houlette d'un senior jésuite, Alphonsus D'Souza, le NESRC aide les acteurs de la paix à étudier leurs mécanismes traditionnels de résolution des conflits et à les mettre à jour pour qu'ils conviennent aux besoins présents. Les brochures qui se basent sur eux en anglais et dans les langues locales fournissent un matériel analytique aux acteurs de la paix. Les rapports populaires à la disposition des gens sont aussi produits pour d'autres domaines. Par exemple, le rapport sur les lois du foncier et l'aliénation de la terre tribale a été publié dans huit langues tribales.

La collaboration est fondamentale pour son travail. Les études des déplacements sont faites de concert avec les départements de l'université et des groupes civils de la société. Le travail sur la justice du climat se fait avec le *Réseau indien*

pour la morale et le Changement de Climat. Le suivi est aussi fondé sur la collaboration. Après l'étude des déplacements en Assam, NESRC a tenu une rencontre de presse soutenue par *Panos*, un groupe de médias. C'est devenu le principal sujet de nouvelles dans tous les journaux locaux. Certains ont écrit des éditoriaux, deux chaînes de TV ont eu une discussion à ce sujet, et l'on a posé des questions dans les législatures fédérales et d'État. L'Union des Étudiants et le Mouvement des Fermiers ont entendu parler pour la première fois de l'étendue des déplacements et ont contacté le NESRC. Aujourd'hui ils sont à l'avant-garde de l'opposition aux 48 barrages qu'on se propose de bâtir pendant cette décennie dans la région et 120 autres plus tard. La majeure partie de la terre qu'ils prennent sont des terres tribales communales que les lois considèrent comme une propriété d'État.

On doit aller au-delà de l'opposition pour rechercher des alternatives non destructrices. L'investissement dans les emplois est bas dans la région et la perte de terre au profit des immigrants est élevée. Aussi a-t-on besoin de développement, mais pas du genre qui mène à l'appauvrissement. Tel est l'objectif des ateliers des personnes déplacées, des acteurs sociaux, des chercheurs et des administrateurs: réfléchir à des alternatives de développement qui protègent le gagne-pain du peuple tout en investissant dans des projets de création d'emplois à bas coût.

Ce travail a connu quelque succès, mais l'impact n'est pas immédiat. En 2007, le Gouvernement de l'Assam a ébauché une politique de l'eau basée sur les grands barrages et l'a présentée dans le domaine public en demandant qu'on réagisse. Le Dr Gita Bharali du NESRC a poursuivi la discussion sur ce sujet pendant une année, à travers des réunions au niveau du district, et a constitué une équipe pour préparer une alternative à ce sujet. L'État a accepté environ 60% de ses suggestions, y compris le droit du peuple sur les

terres communes, mais n'a pas renoncé aux grands barrages. 25.000 personnes sans terre de toute l'Inde ont fait une manifestation à New Delhi en janvier 2008 pour demander des droits fonciers. En réponse, le gouvernement de l'Inde a constitué un Comité national pour les réformes de la terre et un Conseil des Réformes de la terre dont le Premier ministre est le président et où Walter Fernandes est membre de ce Conseil. L'étude de Gita Bharali sur la terre dans le Nord-est est devenue la base du rapport du Comité. Cependant, jusqu'en 2011, on n'a pas convoqué de réunion du Conseil. Cela peut ou ne peut pas changer les choses, mais c'est un pas dans la bonne direction.

Le 22 juin 2011, trois personnes ont été tuées lorsque la police a ouvert le feu sur des gens manifestant contre leur éviction à Guwahati. Les chefs des familles menacées d'éviction approchèrent le NESRC en demandant une assistance pour préparer une base de données sur leur statut légal et social. Le NESRC a fourni une brochure résumant toutes les lois et les politiques de la terre qui sont importantes pour eux. En 2002, la Mission de l'alphabétisation totale de l'Assam demanda au NESRC de faire une étude sur l'éducation des enfants d'une population estimée à

neuf millions de travailleurs des plantations de thé de l'Assam, qui sont la communauté la plus exploitée de la région. Mais il fut difficile de trouver une solution à cause de l'intérêt élevé que l'on portait à leur pauvreté. Deux rapports de la Commission de Planification de l'Inde utilisent les études du NESRC pour montrer que les combats maoïstes en Inde centrale résultent de l'acquisition de la terre et des déplacements. De même, le Ministre fédéral pour le développement rural a cité ces études dans un discours.

Le NESRC n'est pas centré sur la terre, mais est une institution qui soutient les acteurs de terrain sur les questions de gagne-pain, de sexe et de tribu pour lesquelles le changement de climat, la loi coutumière et la terre sont fondamentaux. Son objectif est de modifier la question du gagne-pain des pauvres, en particulier ceux des tribus. Les exemples ci-dessus montrent que le NESRC est reconnu comme un centre de recherche consacré à cela. Il ne prétend pas avoir beaucoup réalisé, mais le travail doit se poursuivre si c'est pour contribuer à la justice et au droit des gens à être humains.

Walter Fernandes, S.J.
Traduction de Yves Morel, S.J.





Cinquante ans avec les marginalisés

L'histoire de l'*Institut social indien* de Bangalore (ISI-B) est vraiment l'histoire de l'esprit jésuite dans ce qu'il a de meilleur: l'option pour les pauvres et la quête du *Magis*. Inspiré par l'esprit audacieux du fondateur Henry Volken et soutenu par une série de dirigeants jésuites et de collaborateurs laïques, l'Institut achève cinquante ans de son accompagnement des marginalisés. Aujourd'hui, l'Institut se proclame 'comme une organisation de ressources basée sur les Droits, en partenariat avec d'autres gens et groupes de même opinion, pour accompagner les marginalisés à revendiquer leurs droits à une vie digne en direction d'une société équitable'.

En considérant les 50 dernières années de la vie de l'ISI-B (1962-2013), le rêve qui a conduit son équipe est 'l'émergence d'un ordre social juste'. Les documents et les programmes qui se sont succédés ont réaffirmé cet engagement de l'Institut en faveur de la Justice. En formulant son engagement, déjà dans les années 1980, et il l'a reformulé bien des fois depuis, l'ISI-B a déclaré que l'ordre social pour lequel nous travaillons est un 'ordre social universellement juste' qui englobe tout l'univers.

En tant qu'unité de formation de l'*Institut social indien* de Delhi, les débuts de l'ISI-B furent en 1951 une initiative clairvoyante et visionnaire des jésuites indiens. La direction était venue du P. Jérôme D'Souza S.J., un éducateur renommé, remarquablement actif dans la société civile au temps de l'indépendance. Il savait se faire accepter au point de servir de

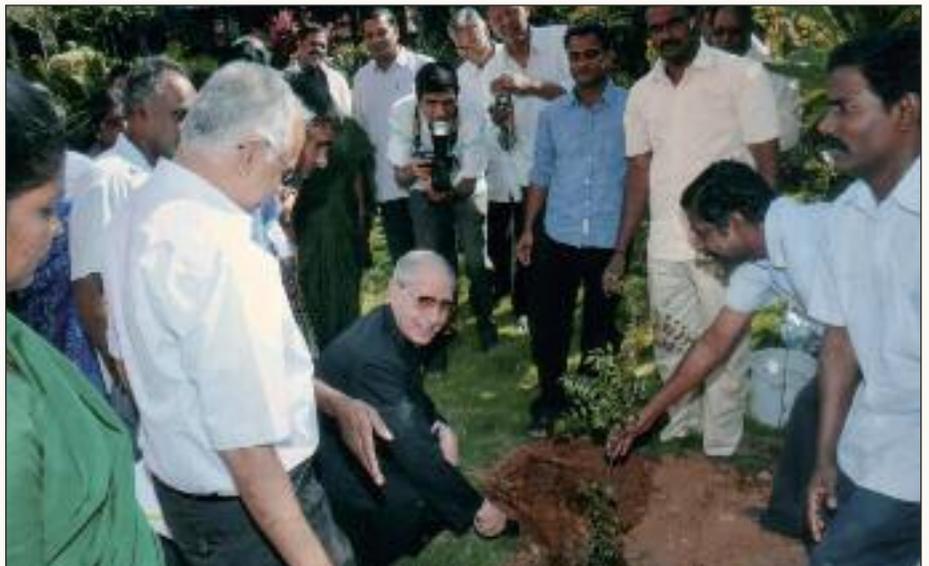
médiateur entre le Vatican et Nehru à propos de la fin du contrôle portugais sur les églises indiennes, et il fut membre de l'Assemblée constituante indienne et, à quatre reprises, il fut le délégué de l'Inde à l'Assemblée générale des Nations unies. Avec d'autres jésuites, il poursuivit le rêve selon lequel nous pouvons contribuer à l'émergence de l'Inde nouvellement indépendante en une nation pleinement démocratique et équitable.

Par conséquent, la formation de travailleurs sociaux professionnels devint une priorité. Ainsi que d'autres centres jésuites à travers le pays, l'ISI-B devint un centre pour la formation des acteurs sociaux. Menés par le P. Henry Volken S.J., Stan Lourduwamy S.J., Duarte Baretto, le P. John Descrochers, le Frère Archibald Cordeiro S.J. et bien d'autres, des vagues de jeunes et de laïcs religieux d'âge moyen ont afflué dans l'Institut. Ils ont passé jusqu'à trois mois à apprendre le

L'Institut social indien, à Bangalore, inspiré par l'esprit audacieux du fondateur Henry Volken et soutenu par une série de dirigeants jésuites et de collaborateurs laïques, fête les cinquante ans de son accompagnement des marginalisés.

processus d'Analyse sociale et les techniques de la mobilisation sociale. Le résultat fut inimaginable.

Les douzaines de groupes d'action qui ont émergé dans les quatre États du sud de l'Inde comprenaient tous des hommes et des femmes formés par l'ISI-B. Un exemple notable en fut le Mouvement des Pêcheurs du Kerala qui, dans les années 1980, a créé une ondulation dans le dialogue entre la théologie de la libération et l'action en faveur de la justice. Les dirigeants du mouvement ont appris leurs leçons dans l'enceinte de l'ISI-B.



Aujourd'hui, lorsque nous visitons les groupes d'action dans le Sud de l'Inde, nous entendons invariablement ceci: 'l'ISI-B nous a appris les bases de l'action sociale.'

La force de l'Institut a été et continue d'être sa base idéologique, ses techniques analytiques et un contact avec les gens les plus marginalisés à travers les États, même après son autonomie en 1993. L'Institut fonctionne maintenant principalement dans les domaines tels que les droits de l'homme, l'égalité des sexes, les problèmes du gagne-pain, les questions du Sécularisme et de l'Écologie. Pour l'ISI-B, les groupes prioritaires sont les *Dalits* (les plus marginalisés en Inde constituant la population indigène, les classes inférieures et les plus marginalisés économiquement, formant presque 30% de la population de l'Inde). L'ISI-B intervient par le biais de diverses unités: unités de formation et des droits de l'homme, unité des femmes, unité de recherche, Bibliothèque et Documentation et des programmes de main tendue dans les États d'Andhra Pradesh, de Karnataka, du Kerala et de Tamilnadu. Pendant des années, l'ISI-B a fait partie d'un grand réseau d'Organisations de Communautés de Base (CBOs), d'Organisations du Peuple, de Réseaux d'Organisations non gouvernementales (NGO), de ONGs individuelles, d'Universités, de Centres de recherche et d'autres Organisations de la société civile. Un objectif majeur dans les activités de l'Institut a été de maintenir son caractère séculier. L'Inde étant rongée comme elle l'est par les discriminations de caste et de sexe, l'ISI-B essaie intentionnellement de laisser ses portes ouvertes à toutes les religions, toutes les castes, et il évite toute sorte de discrimination dans ses opérations.

En ce moment, l'Unité de Formation continue la tradition de l'ISI-B, en formant des acteurs sociaux venant des divers États de l'Inde et quelquefois du Sri Lanka et du Népal. Les programmes phares sont l'analyse socioculturelle, la



Ci-dessus, le P. Peter-Hans Kolvenbach, alors Supérieur général de la Compagnie de Jésus, visitant l'Institut social de Bangalore. A la page précédente, l'actuel P. général, le P. Adolfo Nicolás, plantant un arbre dans la cour de l'ISI.

capacité de bâtir un enseignement pour la jeunesse *Dalit* et une formation sur l'approche basée sur les Droits dans l'activité du développement. L'unité des droits de l'homme organise régulièrement des programmes pour habiliter les travailleurs féminins domestiques, un cours sur les ressources légales pour l'action sociale et l'habilitation, une coopérative d'avocats, des ateliers sur la plaidoirie, la pression sociale et le travail en réseau, des séminaires sur les migrants et leurs problèmes. L'unité femmes se focalise sur la formation des programmes de formateurs et de sensibilisation au genre, des ateliers sur les femmes et les droits légaux, un atelier sur les femmes, la nourriture et la sécurité nutritionnelle, un programme de sensibilisation au genre pour les étudiants des collèges, une capacité à construire pour des femmes représentantes et les autres.

La documentation a été une des priorités des Instituts sociaux indiens. Sous la direction de feu Père Paul de la Guérivière S.J., l'ISI a développé une forte unité de documentation, et a fait régulièrement paraître des

'dépêches' de données sur l'analyse sociale et l'action sociale. Même après que le P. Paul soit passé à l'ISI-Delhi, l'ISI-B a continué le centre de documentation qui fournit des données pour la formation et la recherche. La bibliothèque spécialisée satisfait les mêmes besoins. La publication d'un bulletin régulier, de livres, de temps à autre, et de livrets sur des questions qui ont un rapport avec les acteurs sociaux, continue d'être une priorité pour l'ISI-B.

L'unité de recherche est une initiative relativement nouvelle. Des demandes des stagiaires ou d'acteurs en instruments de recherche nous ont persuadés de commencer une série de formations en méthodologie de recherche de la science sociale, avec une focalisation particulière sur la plaidoirie. Une publication récente sur 'le communautarisme et le rôle de l'État dans le Karnataka' (2011) était basée sur une étude conduite par l'ISI-B sous la direction du P. Joseph Xavier S.J., spécialement dans le contexte des attaques qui s'accroissent contre les Chrétiens dans l'État de Karnataka. Des études semblables en préparation seront au service des



La conférence de Sri Harsh Mander sur la nécessité de construire une société plus juste et plus humaine en Inde, tenue à l'occasion de la cinquième rencontre en mémoire du P. Henry Volken, fondateur de l'Institut social indien.

besoins que les acteurs ont d'une connaissance basée sur la recherche pour l'intervention en vue d'une transformation sociale. Une des premières publications 'Déplacement provoqué par le développement' (2003) est un exemple de la manière dont la réalité courante du peuple guide nos études et notre réflexion.

L'ISI-B a su se critiquer dans sa croissance. En 1980 et en 1990, on a préparé deux déclarations qui ont aidé l'Institut à une révision et à une nouvelle charte pour sa croissance. En 2006, il y a eu une évaluation externe et en 2011 un atelier de Planification stratégique. Ensemble, ces documents révèlent deux facettes de l'ISI-B: une promptitude à nous examiner nous-mêmes de manière critique en rapport avec notre mission 'de bâtir une société juste, humaine, démocratique et séculière' et de réorienter nos activités et nos programmes conformément aux intuitions. Et ceci nous amène à la question: où allons-nous à partir de là?

Deux contradictions majeures nous affrontent tandis que nous avançons. D'abord l'ordre mondial présent entraîné par le néolibéralisme qu'a introduit le marché a généré, d'une part, un accroissement des frontières et d'autre part, la désintégration et la dislocation des communautés. Il y a une *Inde brillante*, marquée par une croissance économique à presque deux chiffres, et une *Inde sombre*, caractérisée par près de 30% de sa population qui vit sous le seuil de pauvreté. La seconde contradiction est que, dans ce pays, la politique promeut l'intérêt des élites, des castes et des classes dominantes. Ceci entraîne un fondamentalisme religieux, le communautarisme, le consumérisme, la compétition, l'individualisme, le Naxalisme (nom de plusieurs groupes révolutionnaires de l'Inde), la division numérique, la division des castes et du genre, et différentes formes de discrimination et des atrocités.

L'ISI-B et ses collaborateurs sont conscients de la réalité socio-politique complexe qui se fait jour dans ce pays. Comment nous affronter et intervenir dans ce scénario qui trouble et défie? Nous croyons que c'est seulement en promouvant une culture de réflexion critique sur les processus de

croissance et de développement, sur les processus politiques et culturels, et en facilitant la formation d'un cadre de travailleurs pour mobiliser les gens à combattre les forces d'injustice. La recherche, la plaidoirie et la pression sociale deviennent essentiels pour susciter des aperçus critiques à l'intérieur de la réalité. Conceptualiser à nouveau, visiter à nouveau et revoir les diverses catégories, les pensées et les idéologies et les transformer en outils sociopolitiques pour une action-réflexion-action selon le paradigme ignacien, sera notre stratégie pour atteindre notre vision.

Durant sa visite à l'Institut en 2011, le Révérend Père Adolfo Nicolas a planté symboliquement un arbre sur le campus de l'ISI-B, et il nous a lancé le défi de devenir toujours plus réactifs au contexte sociopolitique et culturel du pays et à répondre avec vigueur dans l'esprit véritable des Congrégations générales et des mandats de la Compagnie de Jésus. Nous nous sentons défiés et confirmés dans notre mission, tandis que nous entrons dans la 51^{ème} année.

M.K. George, S.J.
Directeur,

Indian Social Institute, Bangalore
www.isibl.org/dirisibl@yahoo.co.in
Traduction de Yves Morel, S.J.



Un pont entre l'Église et les jeunes

Un événement très spécial aura lieu en 2013 pour les jeunes dans le monde entier. Il aura lieu à Rio de Janeiro, au Brésil. Pour certains jeunes, en lien avec la Compagnie de Jésus, cela évoquera le mot «Magis». «Magis» est le programme ignatien d'expériences pastorales et personnelles qui accompagnera les jeunes pèlerins venant des institutions jésuites jusqu'à la Journée Mondiale de la Jeunesse (JMJ).

La Journée Mondiale de la Jeunesse réunit les jeunes du monde entier. Ils y viennent pour célébrer et approfondir leur foi. Elle a lieu tous

les trois ans, dans un lieu différent. La JMJ est devenue l'événement majeur à travers lequel l'Église atteint les jeunes. A travers la JMJ, l'Église proclame le message de la foi aux jeunes, et leur manifeste son attention. Les JMJ furent créées par Jean-Paul II dans les années 80, et le Pape présent en a maintenu la tradition.

Les activités et les attitudes des jeunes ont toujours été marquées par le dynamisme, le mouvement et l'énergie. En 2011, le Père Général a écrit sur les «Jeunes» dans sa réponse aux lettres ex officio de 2010. Il posa cette question: Comment pouvons-

Depuis 1970, les jésuites sont présents à Surakarta (Indonésie) au service des jeunes étudiant dans les universités. Le Centre d'Étudiants S. François-Xavier essaie de se focaliser sur la formation intellectuelle et spirituelle, et sur l'amitié.

Pendant la rencontre au Centre de Surakarta, en Indonésie, insistant sur trois aspects fondamentaux de la formation: l'intellectuel, le spirituel et l'amitié.



nous, jésuites, devenir des intermédiaires, de vrais «ponts», entre l'Église et les jeunes? Le lien principal de la Compagnie avec les jeunes est à travers ses institutions éducatives. Mais le Père Général a également souligné le défi et le souci de beaucoup: «Beaucoup dans l'Église ne parlent pas ou ne comprennent pas la culture des jeunes, et réciproquement. Comment pouvons-nous être plus présents aux jeunes, comment pouvons-nous partager le don de l'Évangile d'une manière qui leur parle vraiment de leur expérience et de leur quête de sens, de direction et d'amour...»

Dans les années 70, faisant partie de l'accord entre la Province indonésienne et l'Archidiocèse de Semarang, des jésuites furent envoyés au «Centre d'Étudiants S. François-Xavier» à Surakarta. Le Centre essaie de promouvoir trois aspects centraux de la formation: l'intellect, l'amitié et le spirituel. Au début, le Centre s'était focalisé sur l'aspect social, se concentrant sur les cliniques de santé et sur l'«advocacy». Mais après un certain nombre d'années, la triple dimension susmentionnée est venue au premier plan dans la relation aux étudiants.

Le Centre a toujours été le lieu pour la discussion et le débat. Au début, sa bibliothèque renommée était connue dans la ville comme *Perpustakaan Mahasiswa Surakarta* (*permata*, c'est le «jade»). Dans la bibliothèque se trouvaient des magazines, des revues, ainsi que toute une panoplie de journaux. D'où le dicton: «Venez au Centre d'Étudiants si vous désirez trouver ou confirmer une référence sociale». Certains enseignants envoyaient également leurs étudiants au Centre pour préparer leurs «recensions» de livres. L'accès à la bibliothèque n'était pas réservé aux universitaires, mais ouvert à tous. Les adolescents du secondaire utilisaient la bibliothèque, non pour y emprunter des livres, mais pour avoir de l'aide scolaire de leurs aînés. Les tout-jeunes venaient avec leurs parents pour l'apprentissage de la lecture. Les personnes âgées se servaient de la bibliothèque pour être au courant des

nouvelles locales et internationales.

Aujourd'hui, il y a quatre parties fondamentales au Centre: La Conférence catholique, la Radio, les Multimédia et l'Art, et la Bibliothèque (cf. supra). Le développement de l'amitié et de la formation spirituelle est alimenté de manière implicite dans les quatre. Le prêtre jésuite aumônier des étudiants a deux tâches principales dans le domaine de la «Conférence catholique». Il présente bien entendu le cours de «Religion catholique», un des cours fondamentaux à l'*Université Sebelas Maret*. Cette dernière est parmi les universités publiques les plus cotées en Indonésie. Le cours a lieu le vendredi après-midi, lorsque les étudiants musulmans ont la *shalat*.

En raison du grand nombre que ce cours intéresse, l'aumônier doit assurer la coordination des enseignants et étudiants catholiques qui offrent bénévolement leurs services pour la présentation des conférences.

Avant le début du semestre, l'aumônier et ses assistants se rencontrent pour discuter et préparer le module qui sera présenté pendant le semestre. Ce module est construit d'après les «Directives de base» de l'Archidiocèse de Semarang, un document qui est révisé tous les cinq ans. Le cours proprement dit comprend constamment la réflexion et l'évaluation. Une retraite de trois jours pour les étudiants vient marquer la «Conférence catholique» à la fin de l'année académique.

L'aumônier des étudiants doit également assurer la coordination de l'«Information catholique» dans les quelque dix universités privées dans les environs de Surakarta. Chaque semestre, une vingtaine d'enseignants se réunissent pour préparer et évaluer ensemble le contenu de cette formation.

En lien avec le service offert par le Département Radio, les étudiants collaborent avec deux radios privées de la ville. Les «Programmes spirituels», qui avaient débuté au Centre, sont sur les ondes de ces radios depuis plusieurs années. Encore une fois, les «Directives de

base» de l'Archidiocèse servent à la création de ces émissions. Certains des présentateurs sont devenus des aides-conférenciers de l'«Information catholique», ce qui amène un croisement du contenu pour la radio et les conférences. Ce module assure la formation de présentateurs à devenir de bons communicateurs, en mesure de bien se faire comprendre.

Les étudiants et les jeunes doivent se familiariser avec toutes sortes de multimédia ainsi qu'avec les outils de la technologie de l'information. A travers «les Multimédia et l'Art», les étudiants apprennent à se servir d'une caméra portable, et à préparer un «extrait-clé» numérique, audio ou visuel, efficace. Ils collaborent avec l'«Information catholique» dans la préparation d'éléments multimédia pour les conférences (power points et courts-métrages). Les vidéoclips de courte durée qu'ils créent y apportent du relief.

Les étudiants «Multimédia et Art» font également du théâtre et de la musique. Ils s'entraînent à mieux s'exprimer dans le chant et en action. La réflexion sociale et l'analyse y sont souvent présentes. Ils se sont produits en public à maintes reprises.

Il y a beaucoup d'autres activités qui gravitent autour du Centre. Ce dernier est devenu le «deuxième foyer» des étudiants. Plusieurs anciens du Centre sont maintenant actifs dans la recherche sociale, ainsi que dans des diocèses à travers les initiatives de jeunes. Le Centre d'Étudiants est devenu une base dynamique pour les jeunes de Surakarta.

Surakarta est elle-même bien connue pour son patrimoine culturel. Elle est jumelée avec Montana (Bulgarie, depuis 2007), Bilbao (Espagne), et Alger (Algérie, depuis 2011). Surakarta est également appelée «Solo», d'où le slogan «Solo: l'Esprit de l'île de Java». En 2006, Surakarta est devenue membre de l'Organisation des Villes du Patrimoine Mondial.

Vincentius Haryanto, S.J.
Traduction de Georges Cheung, S.J.

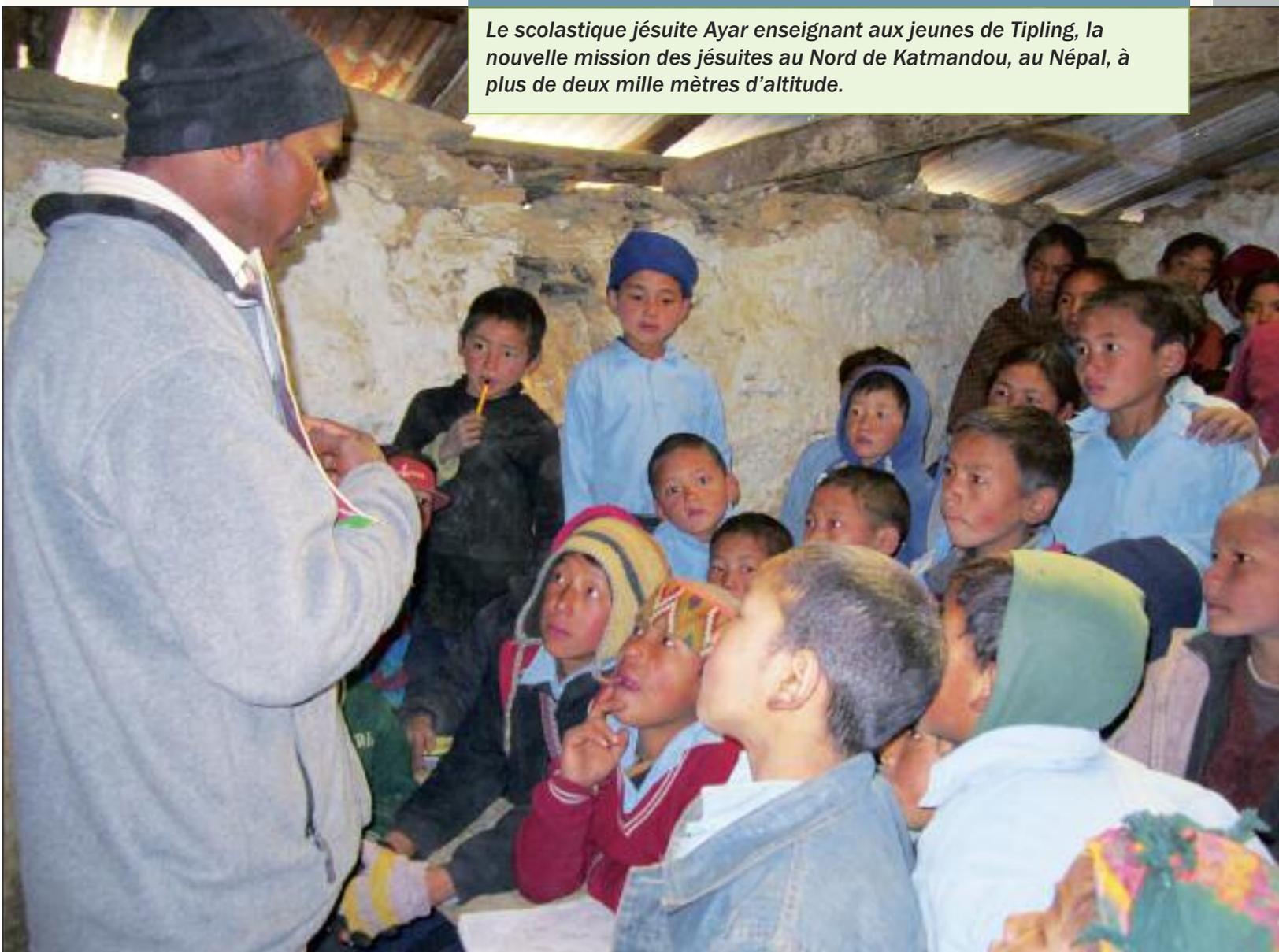


La mission de Tipling

C'était un mois après notre arrivée à Tipling. Jiju et moi nous dirigeons vers l'école publique locale où nous avons commencé à enseigner. Un homme de près de 80 ans aux traits burinés par les ans et par le vent nous arrêta au milieu du chemin et nous demanda: «Alors, mes Pères, combien de temps allez-vous rester avec nous?». Fascinés par ce sourire édenté, je lui demandai

“Pour la plus grande gloire de Dieu notre Seigneur, notre objectif principal est [...] de prêcher, de confesser, de faire des leçons publiques, d'enseigner les petits enfants, de donner l'exemple... [Ainsi], nous animerons ceux que nous pourrons à la dévotion et à la prière”
 (Ignace de Loyola, aux jésuites au Concile de Trente).

Le scolastique jésuite Ayar enseignant aux jeunes de Tipling, la nouvelle mission des jésuites au Nord de Katmandou, au Népal, à plus de deux mille mètres d'altitude.



dans mon Tamang hésitant: «Combien de temps pensez-vous que les Pères devraient rester?». Son sourire chaleureux se fit encore plus large: «Aussi longtemps que vous pourrez prier pour nos malades dans le village et éduquer nos enfants ici», répondit-il.

Je n'ai plus revu ce vieux sage sur le sentier. Comme beaucoup d'hommes et de femmes dans le village qui sont physiquement aptes à le faire, il se trouve la plupart du temps dans un *goth*, un abri mobile composé d'une toile goudronnée montée sur quatre pieux, qui sert à ceux qui s'occupent des troupeaux domestiques et des moutons la plus grande partie de l'année. Mais je lui étais reconnaissant d'avoir résumé les raisons de notre présence à Tipling, dans une des régions les plus accidentées du Népal.

Tipling se trouve au Nord de Katmandou et, avec ses quatre villages affiliés Lapdung, Phyang, Puru et Lingyo, il s'étend à une altitude située entre 2000 et 2500

mètres, à l'ombre du stupéfiant massif du Ganesh Himal. Bien que la distance à vol d'oiseau entre Katmandou et Tipling ne soit que de 80 kilomètres environ, y accéder nécessite d'endurer d'abord quatre heures de route en bus jusque Dhading Besi, puis de là, deux à trois jours de marche selon le poids de la cargaison et la saison. Pendant la saison sèche, il est possible d'utiliser un sentier de jeep creusé dans la montagne mais dangereux, qui permet de réduire le temps de marche d'une demi-journée.

Tipling est l'habitat d'origine de l'un des groupes Tamang localisé le plus au Nord-Ouest. Les Tamang constituent la communauté tribale la plus importante du Népal. Il y a actuellement environ 463 foyers, totalisant approximativement 3500 personnes. Largement épargnés par la modernité, les villageois sont des fermiers de subsistance, vivant au jour le jour. Pommes de terre, céréales et haricots qu'ils cultivent et consomment leur permettent de

vivre la plus grande partie de l'année. Le riz, nourriture la moins chère et la plus répandue dans le reste du Népal est ici un luxe, que seules quelques familles «plus riches» peuvent s'offrir de temps à autre.

La relation entre les habitants de Tipling et nous a débuté lorsque le Père Casper Miller s'est rendu à pied à Tipling en octobre 1989 pour y effectuer des travaux de recherches anthropologiques. Là, il a trouvé un groupe ethnique népalais réceptif à l'Évangile. Pendant des siècles, les villageois ont pratiqué un bouddhisme tibétain mêlé d'éléments animistes et hindous. Lors de l'arrivée du Père Miller, de nombreux foyers de Tipling avaient pourtant rejoint le christianisme suite au discret ministère de quelques prédicateurs protestants itinérants. Compte tenu des conditions politiques et sociales de l'époque, le Père Miller, appelé avec affection *Meme* (grand-papa) par les villageois, a témoigné de sa foi pendant plus de deux ans, principalement par sa seule présence aimante et pleine de compassion.

A son retour à Katmandou, le Père Miller constata que de nombreux habitants de Tipling avaient à moitié migré vers une banlieue du nom de Baalaju et amélioraient leurs conditions de vie en offrant leurs services comme travailleurs journaliers. Leur désir de pratiquer leur foi chrétienne nous a incités à nous occuper d'eux sur un plan pastoral à une époque où les conversions étaient interdites par la constitution du pays.

Au milieu des années 1990, nous avons ainsi ouvert une résidence pour étudiants destinée aux enfants de ces migrants qui allaient dans les écoles publiques locales poursuivre leur éducation. En l'espace d'une décennie, à Baniyatar, en bordure de Katmandou, nous avons construit une grande salle polyvalente où des messes et d'autres activités catéchétiques se déroulaient régulièrement à destination de ces familles. Des centaines de personnes sont venues profiter de notre offre pastorale. En 2005, la mission de





Ci-dessus et à la page précédente, des jeunes et des femmes portant des pierres pesantes pour la construction de maison. Beaucoup de jeunes travaillent après les cours pour gagner quelques roupies afin de s'acheter ce qui est nécessaire pour l'école.

Banyatar a été déclarée quasi-paroisse et placée sous le patronage de St Ignace de Loyola.

Quatre ans plus tard, le Père Sanjay Boniface Ekka, s.j., prêtre responsable à l'époque, a été sauvagement attaqué à coups de couteau et laissé pour mort par un groupe d'étudiants placés sous sa responsabilité pastorale mais mécontents de la résidence. Cet incident nous a ouvert les yeux.

Le Père Sanjay a survécu et le sang qu'il a versé n'a pas été répandu en vain. Alors que ses agresseurs sont toujours impunis, la mission a continué à s'épanouir, en suivant toutefois une approche différente. Nous avons fermé la résidence pour étudiants, mais nous avons persévéré dans notre engagement en faveur de

l'éducation de ces étudiants, en réalisant qu'il était préférable pour nous d'aller chez eux, dans leur village, pour avoir plus d'impact. C'est ainsi que la mission de Tipling est née.

Lorsque le Père Jiju est arrivé pour la première fois à Tipling le 27 mai 2011, avant même d'entrer dans la maison où il devait résider, une mère transportant son enfant s'est précipitée vers lui et lui a demandé de prier pour l'enfant. Cet incident, d'une certaine manière, a déterminé notre présence ici. Les gens, qu'ils soient bouddhistes, protestants ou catholiques, nous arrêtent sur les pistes, nous invitent chez eux et nous appellent nuit et jour pour prier pour et avec eux.

Notre action pastorale s'étend non

seulement aux rares catholiques qui ont conservé leur foi malgré l'absence de prêtre ou de sacrements ici depuis qu'ils ont embrassé la foi chrétienne, mais aussi à tous les autres qui ne cessent de venir en nombre important pour assister à nos messes quotidiennes et aux autres activités pastorales en soirée. Celles-ci se déroulent dans l'une des maisons en pierre du village où nous habitons. Cette maison est aussi l'épicentre des programmes destinés à la jeunesse que nous menons dans le village.

Le programme de travail épuisant que requiert la vie du village et le manque d'atmosphère favorable à l'étude dans les maisons constituées d'une pièce unique entraînent que la plupart des étudiants quittent l'école lorsqu'ils atteignent l'âge de onze



Messe en plein air avec les montagnes de l'Himalaya en arrière-plan. Suman, un jeune de douze ans, fait la lecture. A la page suivante, le P. Jiju dirigeant l'assemblée du matin avant les cours.

ans. Dans un effort pour soutenir leur éducation, nous avons invité ces jeunes dans notre maison et leur avons offert nos chambres avec suffisamment de lumière afin qu'ils puissent s'asseoir et étudier après les heures de cours. Outre le fait que cela leur inculque de meilleures habitudes de travail, cette initiative maintient les étudiants éloignés d'activités malveillantes pour lesquelles ils sont très vulnérables, dans un lieu où la poste de police le plus proche est situé à deux bonnes heures de marche.

Nous avons également initié une salle de lecture dans notre maison, le *Meme Cap Pusthakalaya*, qui est ouverte jusqu'à 22 heures. Nous espérons ainsi proposer une alternative éducative à la foule de jeunes désœuvrés qui rôde dans le village pendant la nuit. Nous avons obtenu les fonds nécessaires en organisant des chants de Noël, ce qui était une première dans le village.

Nous nous occupons aussi d'un dispensaire de soins de base dans notre maison. Nous distribuons les

médicaments nécessaires au traitement des maladies les plus répandues. Bien qu'il y ait un centre de soins de première nécessité dirigé par une agence privée dans le village, les gens préfèrent venir chez nous, car ils savent qu'en plus de leur fournir des médicaments, nous les bénissons et prions pour eux.

Il y a une école publique dans le village qui existe depuis environ 35 ans. Comme la plupart des écoles publiques du pays, il n'y avait toutefois pas beaucoup d'activités éducatives. Tous les trois, nous nous sommes portés volontaires pour enseigner gratuitement à l'école. Deux d'entre nous enseignent au secondaire, le scolastique Ayar, au primaire. Notre engagement a eu un fort impact. En plus de l'enseignement d'une matière en classe, nous modelons les esprits et les cœurs, en permettant aux enfants et aux jeunes de découvrir leur véritable valeur et leurs propres capacités. Parfois, c'est aussi simple que de leur donner du courage.

L'histoire de Prem Ghale en est un

exemple. Prem, élève de cinquième, est venue nous voir chez nous un matin de bonne heure. Elle a demandé à voir son professeur de classe, le Père Jiju, essayant sans succès de se voiler la face avec son *saal*, une pièce d'étoffe cousue à la taille, enroulée autour d'elle. Jiju remarqua des larmes qui coulaient sur ses joues. Alarmé, il lui demanda ce qui n'allait pas. «Je ne peux pas venir à l'école aujourd'hui... mon *abe* (père) veut que j'aille au *goth* aujourd'hui», lui dit Prem en sanglotant. Alors qu'elle n'allait à l'école que une ou deux fois par semaine avant notre arrivée, Prem pleure maintenant parce qu'elle ne peut pas aller à l'école un jour seulement.

L'éducation n'est plus un passe-temps dans lequel les étudiants s'engagent lorsqu'ils sont relativement libérés des âpres exigences de la vie du village. L'éducation est au contraire en train de devenir une activité importante, sinon l'activité la plus importante. Les jeunes se sont mis par conséquent à rêver à un avenir au-delà des frontières du village et de leurs occupations traditionnelles de culture de subsistance et d'élevage de troupeaux.

Ils ont déjà prouvé que, si on leur en donne la possibilité, ils sont capables de véritables succès. Quatre mois après notre arrivée ici, nous avons sélectionné un groupe de vingt garçons de moins de onze ans et leur avons appris à jouer au football pendant deux mois. Ils étaient nombreux à jouer pour la première fois de leur vie car l'école n'a pas de terrain et aucun d'eux n'avait jamais vu un match de football digne de ce nom auparavant. Nous leur avons appris les règles du jeu au tableau, les avons initiés aux techniques de base en utilisant une bande de terre de trente mètres située derrière l'école, et leur avons montré des vidéos de Messi et Ronaldo sur notre ordinateur portable. Après deux mois, nous les avons amenés à Katmandou pour prendre part au tournoi organisé par les jésuites, le *Father Moran Memorial Invitational Football Tournament*, le seul de sa

catégorie au Népal pour les garçons de moins de onze ans.

Nos garçons ont effectué une remarquable performance, battant trois équipes très entraînées en trois matches successifs et ont fini premier de leur poule avec neuf points, ex-æquo avec une autre équipe. Même s'ils ont été finalement éliminés en quart de finale, ils ont emporté avec eux la coupe de l'équipe la plus prometteuse et ont gagné de nombreux cœurs, les journaux locaux faisant aussi l'éloge de leur incroyable succès.

Plus que les aptitudes sportives, ce qui nous a le plus impressionnés a été l'état d'esprit que ces garçons ont développé pendant les deux mois de formation qu'ils ont passés sous notre houlette. Beaucoup d'entre eux ont pris des responsabilités dans leurs classes et sont devenus des modèles en termes de discipline, d'hygiène, d'assiduité, de respect vis-à-vis des professeurs et des adultes, sans oublier leur travail acharné en classe.

En ce qui concerne l'avenir de la mission ici, nous anticipons un chemin rude mais prometteur. Nous comptons continuer à enseigner à l'école publique pour encore au moins trois ans avant de commencer à 'construire' quelque chose par nous-mêmes. Nous désirons mettre en place un environnement plus favorable à l'apprentissage, permettant ainsi aux étudiants de développer leurs meilleures capacités.

En même temps, notre principal point d'attention est la formation à la foi. Nous espérons mettre sur pied une communauté catholique, partager nos valeurs et notre éducation chrétiennes avec les jeunes enfants qui viennent à nos célébrations et mettre en place des pratiques religieuses catholiques dans la communauté. Disposer de notre propre église nous aiderait beaucoup pour atteindre ces objectifs. Toutefois, pour le moment, nous n'avons pas le projet d'en construire une. Notre première priorité est de construire une communauté de foi solide qui met en pratique ce en quoi elle croit sans tabou et sans crainte.

En attendant, nous recherchons



les moyens de venir en aide à un groupe de garçons et de filles qui ont quitté le système scolaire. Beaucoup des garçons s'adonnent à des activités destructrices et sont devenus un poids pour leurs familles et le village. Nous voulons les aider en les envoyant dans des programmes de formation. Quant aux filles, elles sont souvent mariées de force et confrontées à la maternité alors qu'elles ne sont encore âgées que de 14 ans. Nous voulons initier un groupe d'aide autonome pour elles, leur enseigner leurs droits et leur donner la possibilité de se battre contre les pressions sociales qui sont injustes à leur égard. Parce que ce processus d'autonomisation et de responsabilisation est plus efficacement mené par d'autres femmes, nous avons envoyé quelques femmes à Katmandou pour se former dans ce domaine.

Bien que nous soyons pleins d'espoir pour le futur, nous savons que c'est notre ministère de présence

qui a le plus grand impact. Les gens d'ici n'auraient jamais imaginé que nous viendrions pour vivre au milieu d'eux en raison de la difficulté de leurs conditions de vie. Notre style de vie simple et communautaire, qui s'inscrit en contradiction avec leurs propres vies de famille, les a agréablement surpris et choqués aussi. «Comment ces hommes peuvent-ils quitter leurs familles et leurs maisons pour vivre avec nous, ne faire qu'un avec nous, travailler avec nous, sans rien nous demander?» sont des questions que nous avons entendues murmurées dans de nombreuses maisonnettes ici. Comme le voulait le Père Ignace, leurs cœurs ont été animés à la dévotion et à la prière. Tel est bien notre plus grand succès.

P. Jomon Jose, S.J.
Traduction de
Hervé-Pierre Guillot, S.J.



Notre Dame des choses qui durent

La première et l'unique icône de Notre Dame à l'enfant sur la Cote Salish du monde entier, et cette histoire n'a jamais été écrite! Lorsque la spécialiste des icônes Mary Katsilometes fut chargée d'écrire une icône de la vierge Marie en tant qu'Indienne des États-Unis, elle répondit: "non".

Les jésuites de la province d'Oregon et de l'Archidiocèse de Seattle, nourrissaient de grands rêves pour la petite paroisse de Saint Paul qui dessert la réserve de Swinomish du peuple Cote Salish qui vit autour de la Puget Sound près de la ville de Seattle, dans l'État de Washington aux États-Unis. Les

Voici l'histoire d'une icône de la vierge peinte selon le style des Indiens de la paroisse de Saint Paul sur la cote Salish et confiée ensuite aux jésuites de la province d'Oregon (États-Unis).



jésuites de la province d'Oregon et de l'Archidiocèse de Seattle avaient déjà commencé à rêver que Saint Paul Swinomish pourrait un jour devenir le centre d'un catholicisme inculturé dans le monde du peuple de la Cote Salish.

St. Paul, Swinomish était déjà la seule paroisse au monde où la langue des Cote Salish en voie de disparition pouvait être entendue à chaque célébration de la messe dominicale: le signe de croix, le kyrie, l'anamnèse, le sanctus et le je vous salue Marie. Lors des vigiles de Funérailles, le je vous salue Marie était toujours prié dans ce langage ancien.

Par conséquent, lorsque l'archevêque de Seattle, Alexander Brunnet demanda à toutes les paroisses de son diocèse de participer au programme d'évangélisation national, Beverly Peters, l'administrateur de la paroisse indienne, et le Père Jerry Graham S.J., virent le projet comme une opportunité pour l'évangélisation. Tous deux estimèrent que la Cote Salish avait besoin d'une forme plus approfondie d'évangélisation.

Le père Graham demanda ensuite au maître en iconographie Mary Katsilometes de peindre une icône de la vierge habillée comme une servante de la Cote Salish.



Ci-dessus et à la page précédente, deux moments de l'intronisation de l'image de la Vierge à la paroisse St-Paul de Salish de la côte (ou du littoral). L'icône est peinte dans le style de la culture des indiens du lieu.

Cependant, elle fut effrayée car il pouvait être présomptueux pour un grec-catholique de faire quelque chose avec la spiritualité de la Cote Salish. Voilà pourquoi la réponse fut «non!»

Néanmoins, elle fit un rêve après coup. Dans son rêve, elle était dans sa propre maison lorsqu'elle entendit quelqu'un appeler à la porte principale de la maison. Elle ouvrit la porte et se trouva nez-à-nez avec une jeune Cote Salish, jeune femme avec des cheveux bleu-noir et tenant un enfant dans ses bras. Les deux étaient habillés avec des

tons couleur terre brillant. Des larmes coulaient le long des joues de l'indienne alors qu'elle demandait à Mary de lui donner des boîtes de conserves. Dans son rêve Mary allait vers ses armoires et les vidaient pour la jeune femme et son enfant.

Lorsque l'iconographe se réveilla, elle se demanda si cela signifiait qu'il pouvait lui être demandé des boîtes de conserves par cette jeune femme. Elle décida donc que la jeune Cote Salish servante avait demandé quelque chose qui pourrait durer, quelque chose qui ne pourrait pas être emmené au loin. Elle appela

le Père Graham et lui dit «bon, je suppose que je suis invitée à faire ça».

Les jésuites lui donnèrent ensuite une malle complète de livres portant sur l'art de la Cote Salish, culture et histoire de telle sorte qu'elle puisse rechercher quels symboles, et quels motifs traditionnels existent dans cette culture: par exemple la valeur sacrée du saumon, et du cèdre. Elle se plongea dans la tradition de la Cote Salish de tisser ensemble des poils d'une espèce aujourd'hui éteinte de chiens aux longs poils avec les poils de chèvres de



Ci-contre, un détail de l'image de la Vierge et, ci-dessus, l'artiste-peintre. Les photos sont de Cec Shoeships.

montagne qui restent accrochés dans les buissons des montagnes où les chèvres passent.

Elle étudia également la façon dont l'écorce intérieure des cèdres est pilée pour la rendre plus douce et plus souple, de telle manière que de minces bandes peuvent être cousues pour faire de longues jupes et des capes. Elle accorda une attention particulière aux images traditionnelles et contemporaines du saumon sacré.

Après sa recherche, Mary fut capable de peindre un premier prototype d'image afin de la présenter à la communauté de Saint Paul Swinomish après la messe. Elle dit au Père Graham: «je suis complètement prête à entendre ce que les gens diront qu'ils ne veulent

pas de mon mélange fait avec leur tradition». Elle prit tout de même le temps d'expliquer à l'assemblée le processus suivi pour écrire cette icône au cours de la prière et elle leur demanda de porter ce processus dans leur prière à eux aussi. Les gens répondirent par quelques suggestions au sujet de l'image afin de la rendre plus authentique encore. Elle reçut aussi une photo de Hilary, la petite fille de Beverly afin de l'utiliser comme modèle pour le visage d'une jeune fille de la Cote Salish. La fille de Beverly, Darlene, bénit ensuite les mains de Mary et la renvoya à son travail afin de terminer l'icône.

La fin de l'icône demanda à Mary l'application de 30 à 40 couches de peinture d'œufs de tempura, cela tout au long d'une période de prière

de six mois. La dernière étape fut de donner à l'icône un nom. Mary décida de la nommer l'icône des choses qui durent. La vierge Marie sur cette icône est une jeune servante de la Cote Salish aux pieds nus. Elle a des cheveux bleu-noir et tient dans ses bras un enfant Jésus indien. La mère et l'enfant sont vêtus des habits traditionnels aux tons terre clair. La mère porte une longue robe faite de écorce de cèdre. Les deux portent sur les épaules les couvertures traditionnelles tissées de poils de chien et de chèvre de la montagne. Les deux sont entourés par une rivière où des saumons sautillent de part et d'autre. Notre dame des choses qui durent fut dévoilée et bénie par le Père Jerry Graham SJ et la communauté Saint Paul Swinomish lors de la joyeuse messe de Pentecôte le 23 mai 2010.

Les jésuites du Nord-Est des États-Unis ont encore de grands rêves pour la communauté St. Paul, Swinomish, l'autel de Notre Dame des choses qui durent. Mary Katsilometes travaille maintenant sur une plus grande icône de la future Bienheureuse Kateri Tekakwitha qu'ils espèrent pouvoir emmener à Rome lorsqu'elle sera béatifiée.

Jerry Graham, S. J.
Traduction de Y.V.



Une goutte dans l'océan

Le Kirghizstan est un pays très peu connu du reste du monde, même en Asie centrale. Créé après l'effondrement de l'Union soviétique, ce beau pays a été marqué par la Russie, les États-Unis, la Chine, la Turquie et le monde islamique. Le pays est en rapide évolution, mais il est bien difficile de préciser dans quelle direction.

Il y a un mélange des cultures soviétiques, ouest-européen, nomade et islamique que l'on peut voir au quotidien. Il y a eu deux révolutions et une guerre civile ethnique dans le passé récent, et ces événements ont révélé de profonds problèmes

L'Église catholique au Kirghizstan est minuscule: environ 500 personnes dans un pays qui en compte cinq millions. En 1997, le Pape demanda à la Compagnie de Jésus de prendre en charge cette Église. Aujourd'hui nous y avons cinq jésuites, un prêtre diocésain et quatre religieuses.



sociaux, économiques, humains et spirituels. A partir du 19^{ème} siècle, le Kirghizstan était complètement sous le contrôle de la Russie tsariste et, après la révolution bolchévique, tomba sous le régime soviétique. En fait, ce transfert de pouvoir n'était pas si grand, car les russes ont toujours été à la tête: dans l'armée, l'administration, l'éducation et l'industrie. Vers la fin du communisme, le peuple kirghize faisait à peine 10% de la population dans la capitale du pays, Frunze (aujourd'hui Bishkek); il arrive maintenant à plus de 50%. Après la chute du communisme, beaucoup de russes quittèrent le pays, surtout parmi les gens éduqués et qualifiés. Le peuple kirghize représente aujourd'hui 65% de tous les résidents et contrôle tous les secteurs de la vie: politique, administration, forces policières, etc. Il n'avait jamais eu auparavant leur propre État, et ils n'ont pas toujours été préparés à l'organiser et à le gouverner. Ce scénario rappelle celui des temps postcoloniaux lorsque les Européens se retirèrent de beaucoup de pays, laissant les autochtones seuls avec



leurs problèmes.

Il est très difficile d'organiser un État contemporain lorsque la quasi-totalité vit encore sous le joug de la mentalité tribale. Beaucoup de kirghizes ne pensent qu'au bien-être de leur famille et de leurs proches parents. Malgré de nombreux discours sur le patriotisme, ils ne pensent qu'à leur propre famille, profitant de chaque occasion pour gagner de l'argent – contribuant à la corruption généralisée et à la déresponsabilisation. Policiers, professeurs d'université,

médecins... tous peuvent utiliser leur position pour exiger un pot-de-vin. Même celui ou celle qui réussit brillamment, aux États-Unis ou au Japon, n'est rien une fois de retour au pays s'il/elle est sans relations. L'éducation et les compétences sont moins importantes que les relations familiales et les amitiés, surtout lorsque quelqu'un cherche à avoir un bon emploi dans le secteur public. C'est dans l'éducation que se trouve la pire situation. L'on peut rencontrer des étudiants qui, après 5 ans d'études dans la faculté d'anglais, n'arrivent à dire que quelques mots simples comme «Bonjour» et «Merci beaucoup». J'ai rencontré des étudiants qui ne peuvent même pas dire correctement le nom de l'Université et de la faculté où ils étudiaient, car ils avaient payé le professeur (à travers divers amis) pour ne pas avoir à être présent en classe plus d'une fois par an. Résultat de cette crise, probablement plus de 20% de la population (principalement des jeunes d'ethnies kirghize et ouzbèke) ont quitté le pays afin de travailler dans les villes russes émergentes, où



Ci-contre, un jeune kirghiz prêt pour le concours avec les chevaux. En haut, des familles, victimes de la guerre civile à Djalalabad en 2010. A la page suivante, jeunes kirghiz.

ils ne peuvent que briguer un emploi simple et fatigant. Beaucoup d'entre eux cherchent à avoir la nationalité russe, ce qui est de très mauvais augure pour l'avenir du Kirghizstan.

L'Église catholique au Kirghizstan est minuscule: environ 500 membres dans un pays de 5 millions. 15% sont des orthodoxes. Cependant, pour la plupart des russes, l'Église orthodoxe est beaucoup plus un symbole de l'identité nationale qu'une religion. Les vingt dernières années, beaucoup d'Églises protestantes se sont introduites au Kirghizstan; elles ont été très actives à évangéliser, ce qui continue à produire beaucoup de conversions parmi les autochtones.

Les catholiques (allemands, polonais, ukrainiens et coréens, etc.) ont été envoyés par Staline au Kirghizstan comme conséquence de

la persécution. A la fin des années 50, le P. Shishkavichius, jésuite lithuanien, fut le premier à essayer de créer une paroisse régulière au Kirghizstan. Très vite, il fut arrêté, ainsi que les paroissiens les plus actifs. Au début des années 70, le P. Michail Keller, rescapé des camps de concentration soviétiques, construisit officiellement la petite chapelle de Bishkek. Jusqu'aux débuts des années 90, les paroissiens étaient tous allemands. Mais depuis, les paroissiens allemands ont quitté le Kirghizstan, et nos communautés catholiques sont maintenant internationales. La communauté était sous le contrôle absolu de la police secrète soviétique et de l'administration communiste. Le curé et la communauté étaient isolés de l'Église universelle et n'avaient pas accepté le Concile Vatican II. Le P. Nikolay Messmer, jeune jésuite né au Kazakhstan, arriva à la fin des

années 80 à Bishkek comme curé et commença lentement à amener des changements dans la liturgie. Il est maintenant le premier évêque du Kirghizstan. Et aujourd'hui nous avons 5 jésuites, un prêtre diocésain et quatre religieuses. Le P. Janez Michelcic, notre supérieur, vit à Bishkek et enseigne le japonais. Le P. Alexander Kahn vit également seul, car il est le curé à Talas, une ville éloignée dans l'ouest du Kirghizstan.

Je suis arrivé en 2005 avec le P. Krzysztof Korolczuk au sud du Kirghizstan pour commencer une nouvelle paroisse à Jalalabad et Osh – les deux villes les plus grandes après Bishkek. En ce temps-là, il y avait là seulement quelques familles allemandes et polonaises qui devaient attendre à chaque fois plusieurs semaines, voire plusieurs mois, la visite du prêtre de Bishkek. Nous avons d'abord été hébergés





Le P. Krzysztof Korolczuk et le Frère Damian Wojciechowski, auteur de l'article, tous les deux engagés dans l'apostolat au Kirghizistan, pays majoritairement musulman. En bas, un paysage de ce pays très beau du point de vue panoramique.

chez des amis: la maison d'une famille mixte catholique-musulmane. Puis nous avons loué un logement, et maintenant nous avons notre propre maison. La chose la plus difficile au début, c'était de ne rien avoir à faire, personne n'a besoin de vous. Il nous est arrivé d'avoir une seule personne pour la messe du dimanche. Nous avons commencé avec une activité caritative, rendant visite aux foyers pour les handicapés, adultes et enfants, les orphelins, les personnes âgées et les prisonniers (en lien avec les personnes dépendantes de drogue et d'alcool). Après la guerre ethnique en 2010, avec les Missionnaires de la Charité, nous avons rendu visite à plus de 1.400 familles ayant perdu leurs maisons voire des proches parents. À travers cette activité caritative, nous avons montré ce qu'est réellement le christianisme et l'Église catholique.





L'activité caritative nous est encore de grande importance, mais nous réalisons qu'elle peut être accomplie par les agences des Nations unies, la Croix Rouge, et d'autres organismes. Les problèmes sociaux et économiques sont le résultat d'une crise morale qui est ainsi liée au spirituel. La chose la plus importante que nous puissions faire ici, c'est d'annoncer la Bonne Nouvelle, qui peut changer le cœur des gens, et ainsi changer le pays.

Même si la plupart de la population du Kirghizstan est musulmane, nous avons beaucoup de possibilités pour une forme d'évangélisation. Nous avons commencé des activités pour les jeunes, tels les cours d'anglais. Les jeunes sont très ouverts et montrent de l'intérêt. En 2010, nous avons terminé la construction du Centre de Spiritualité, un centre de retraite merveilleux pour les jeunes au lac Issyk Kul – un lac merveilleux avec un beau paysage. Ce centre nous a

permis d'organiser des camps d'été non seulement pour la jeunesse catholique, mais également pour les étudiants musulmans, les orphelins et les enfants handicapés. L'été dernier nous avons eu 700 participants. Le travail au Centre de retraite a été rendu possible à travers l'aide des jésuites et de bénévoles venant du monde entier. Pour beaucoup de kirghizes, ces camps ou ces cours d'anglais sont leur seul contact avec le christianisme.

Un autre travail important que nous faisons est de nouer des relations avec les autochtones protestants. Ce sont d'excellents chrétiens, mais manquant de formation plus profonde et de connaissance théologique. Chez quelques petites communautés protestantes, l'on peut noter des enseignements étranges ou des conflits internes. Peu à peu, nous sommes arrivés à connaître d'avantage de pasteurs qui se sont graduellement intéressés à nous

rendre visite, à nous parler ou à collaborer dans des œuvres caritatives. Très vite ils ont oublié la mauvaise opinion qu'ils avaient des catholiques auparavant.

Le plus grand frein à notre travail au Kirghizstan, c'est la pénurie de jésuites. Une autre limite se trouve en nous: après tant d'années d'études, nous ne sommes pas préparés à l'évangélisation des gens – ce que les protestants commencent à faire quelques mois après leur baptême. Tout, dans notre liturgie, nos traditions, et notre mentalité, est européen et n'a pas grand-chose à avoir avec les cultures et les traditions autochtones – c'est une des raisons pour laquelle nous avons si peu de catholiques kirghizes dans nos communautés. Ainsi, le Kirghizstan demeure un défi pour nous jésuites.

Fr. Damian Wojciechowski, S.J.
Traduction de Georges Cheung, S.J.

Page philatélique



■ **MONACO.** Pour célébrer l'année mondiale de l'astronomie, en 2009, la principauté de Monaco choisit le père **Francesco Maria Grimaldi** (1618-1663) pour illustrer un timbre émis à cette occasion. Jésuite italien de Bologne, Grimaldi se trouve en effet parmi les éminents astronomes dont le nom est inscrit sur la carte de la lune: le "Grimaldus" est un des plus larges cratères lunaires (410 km de diamètre). Ainsi nous le montre ce timbre. Mais comme homme de science Grimaldi est davantage physicien qu'astronome. La science optique lui doit l'observation et description précise du phénomène de diffraction de la lumière. Son traité "Connaissances physiques sur la lumière, les couleurs et l'arc-en-ciel", publié en 1665, lui donne une place d'honneur dans l'histoire de l'Optique. Dans son "Optiks" de 1704 Isaac Newton lui rend hommage. Pourquoi un jésuite italien sur un timbre de Monaco? Sans doute par association avec la famille princière monégasque dont le nom est "Grimaldi".

■ **CROATIE ET VATICAN.** Si sa nationalité fait parfois l'objet de controverse, sa stature comme éminent homme de science n'est mise en doute par personne. **Roger Boscovich** (1711-1787) (ou Ruder Bošćović, ou Ruggiero Boscovich...) est né à Raguse, sur la côte dalmate, alors république indépendante (aujourd'hui 'Dubrovnik' en Croatie). Entré au noviciat jésuite de Rome, il est bientôt professeur de mathématiques et astronomie à l'université grégorienne. Ingénieur, il est invité par Benoît XIV à vérifier la stabilité de la coupole de la basilique de Saint-Pierre (1742). Philosophe, il obtient que les écrits de Copernic soient retirés de l'index (1757). Voyageur, il parcourt toute l'Europe de 1759 à 1763, étant élu membre de diverses académies scientifiques (Saint-Petersbourg, Londres et d'autres). Lorsque la Compagnie de Jésus est supprimée (1773) il passe en France et comme directeur des travaux d'optique de la Marine devient 'sujet du Roi de France'. Ce grand européen et homme de sciences hors pair meurt lors d'une mission scientifique à Milan. Cette émission philatélique jumelée Vatican-Croatie, à l'occasion du 3e centenaire de sa naissance, rappelle ses travaux faits pour stabiliser la coupole de Saint-Pierre.



■ **INDE.** En 2008 la **Saint Joseph Boys School** de Bangalore célèbre ses 150 ans. En 1854 Clément Bonnard, évêque des Missions étrangères de Paris, ouvre à Bangalore une école-séminaire. Son affiliation à l'université de Madras en 1858, dès la création de celle-ci, est considérée comme la date de fondation. En 1937 le collège est confié aux jésuites italiens de Venise. Les jésuites indiens du Karnataka ont pris la relève et sous leur impulsion deux institutions se sont développées séparément: les facultés universitaires Saint-Joseph (7783 étudiants) et le collège Saint-Joseph (2778 élèves). Curieusement, si toutes les provinces jésuites de l'Inde possèdent au moins un collège dédié à Saint Xavier, celle du Karnataka fait exception. C'est Saint Joseph qui s'y impose...

■ **ÉQUATEUR.** La ville de Quito (Équateur) était en 2011 la “capitale américaine de la culture”: occasion d’en faire connaître les sept merveilles. Parmi elles est saluée l’**église de la Compagnie de Jésus**. L’Équateur, qui est généreux en philatélie jésuite, en a célébré déjà deux fois la façade, en 1947 et 2001. Ce timbre de 2011 nous en montre la croisée du transept, sous la coupole, et ne rend qu’imparfaitement l’impression d’opulence créée par des murs et pilastres couverts de feuilles d’or. Église d’un ensemble comprenant collège et université (Saint-Grégoire) avec bibliothèque de 20000 volumes, elle fut durant deux siècles au centre des activités apostoliques des jésuites d’Amérique latine. En chantier de 1605 à 1765 (160 ans!) elle constitue un exemple remarquable de style baroque intégrant dans sa décoration de nombreux aspects de la culture régionale.



■ **LITUANIE.** L’église **Saint-Jean-Baptiste-et-Saint-Jean-Évangéliste**, située dans le centre historique de la ville de Vilnius, est classée au patrimoine culturel mondial. Une ancienne église gothique de 1387 est confiée aux jésuites lorsqu’ils ouvrent leur collège de Vilnius. Elle est reconstruite (1571) adaptant son espace intérieur aux exigences de la réforme liturgique du concile de Trente, en particulier la valorisation de la prédication. Un campanile (invisible sur le timbre) y est ajouté au début du XVIIe siècle. Le collège devient immédiatement université (1572) et son église est utilisée pour un grand nombre de cérémonies solennelles: débats philosophiques et théologiques, soutenance de thèses, canonisations, etc. Son prestige lui donne un caractère quasi officiel. Elle accueille fréquemment les souverains de Pologne et de Lituanie. Restée au service de l’université après la suppression de la Compagnie de Jésus (1773) elle est transformée en “Musée de la science” par le régime soviétique. Rendue au culte en 1991 elle est à nouveau desservie par deux jésuites, aumôniers universitaires.

■ **VATICAN.** **Christophorus Clavius** (1538-1612) est un des plus brillants mathématiciens et astronomes de la Renaissance, D’origine allemande, **Christoph Klau** est professeur à l’ancienne université grégorienne (Collegio romano), lorsque, en 1579, le pape Grégoire XIII lui demande d’entreprendre la réforme du calendrier julien qui accuse alors un retard d’une dizaine de jours sur le temps réel. En l’an 1582, dix jours sont supprimés du calendrier: c’est le passage au nouveau “calendrier grégorien” qui prend pour mesure les mouvements du soleil. Lorsque ce calendrier célébra son 4e centenaire (1982) l’Allemagne et le Vatican rendirent déjà un hommage philatélique à cet éminent homme de science et grand serviteur de l’Église, qui fut également un précieux soutien à Galilée.



■ **IRLANDE.** Le centième anniversaire du naufrage du *Titanic*, la plus grande catastrophe navale des temps modernes (1912), fait sortir de l’ombre **Francis Browne** (1880-1960), jésuite irlandais et excellent photographe. Muni de son appareil photographique et d’un billet de voyage payé par son oncle il se trouve sur le *Titanic*, en avril 1912, et passe de Cherbourg (France) à Cobh, près de sa ville natale de Cork, en Irlande. Un couple de riches américains lui offre de payer la traversée jusque New-York. Permission est demandée, par câble, au provincial. La réponse est brève et impérative: «Descendez de ce navire. Provincial». Ainsi

l’obéissance sauva la vie d’un jésuite... et préserva pour la postérité une large et unique collection de photos sur la vie à bord du *Titanic*! Sur horizon de la ville de Cobh (avec sa cathédrale) le timbre nous montre le célèbre navire et à gauche (sans le nommer) l’effigie du père Francis Browne tenant en mains son appareil.

Étienne N. Degrez, S.J.
Traduction de Marina Cioccoloni